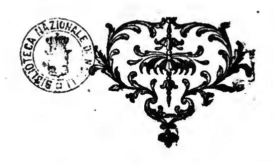




LETTRES
DE MONSIEUR
DE LA MOTTE,
SUIVIES
D'UN RECUEIL DE VERS
DU MESME AUTEUR,

Pour servir de Supplément à ses Œuvres.



M. DCC. LIV.



AVERTISSEMENT.

VOICI un Recueil de Proſe & de Vers que ceux qui connoiſſent la Littérature Françoiſe attendent depuis long-tems avec impatience. Ce qui porte le nom d'un des Auteurs qui ont fait le plus d'honneur à notre Nation ne peut manquer d'exciter la curioſité du Public ; mais ce que certainement cette ſuite de Lettres a de plus intéreſſant, ce ſont celles d'une Princeſſe ſi célébre par ſon eſprit, dans un ſiécle que l'on peut appeller le ſiécle du bon goût & du véritable eſprit, d'une Princeſſe à qui tant de Poëtes illuſtres du Regne de Louis XIV. ont donné les plus grands éloges. C'eſt elle qui dès ſa plus tendre jeuneſſe a été célébrée par San-

teuil ſous le nom de la Nymphe de Chantilly, *Nympha Cantiliaca.* Elle a reçu les hommages de tous les Savants de ſon tems, & peut-être a-t-on fait plus de Vers pour elle ſeule que pour tout ce qu'il y a jamais eu de Princeſſes au monde. On en peut juger par *les Divertiſſemens de S*** qui n'en ſont pourtant qu'un léger échantillon. L'Anti-Lucrece a été fait à ſa Cour, & c'eſt en partie à S** que dans ces derniers tems M. de Voltaire a compoſé la *Rome Sauvée* qu'il lui a dédiée.

Les Lettres que nous publions aujourd'hui juſtifieront du moins ſes éloges que l'on trouve répandus en tant d'endroits, & qui ſont tels que ſans ce garant la Poſtérité ſe ſeroit crue en droit de s'en défier ; les Lettres de Madame de Maintenon ne laiſſent-elles pas une plus haute idée de ſon eſprit, que celles de M. Racine qui en

parle si avantageusement ? Les louanges données à la faveur sont toujours suspectes. On a été surpris de voir une jeune personne éclipser par les graces & le naturel de son style, un Auteur depuis long-tems consommé dans l'art d'écrire. L'Ecoliere en sçavoit plus que le Maître. Scarron est obligé de faire de grands efforts pour paroître avoir de l'esprit. Mlle d'Aubigné ne prend pas même la peine de le chercher ; elle le trouve au bout de sa plume ; tant la nature est au-dessus de l'Art. Madame de Sévigné a eu le même avantage sur le célébre Bussy qui passoit sa vie à composer des Lettres. Il s'en trouve dans ce Recueil quelques-unes de Madame de Lambert, où régne un style pur quoique facile, & élégant sans rien avoir d'affecté. Il en faut convenir de bonne foi, en ce genre les femmes l'emportent sur les

hommes. Celles qui ont de l'eſprit écrivent d'ordinaire avec un naturel, une vivacité & des graces qu'on chercheroit inutilement dans les Auteurs qui ſe ſont le plus appliqués au ſtyle épiſtolaire; les Lettres Péruviennes en ſont une nouvelle preuve. Je n'entreprendrai point de faire ici le paralléle de celles qui compoſent ce Recueil. Le Lecteur, ſans qu'on prévienne ſon jugement, ſaura rendre juſtice au mérite des unes & des autres. Cependant, quelqu'intéreſſantes qu'elles puiſſent être pour la poſtérité, toujours avide de connoître ceux qui ont fait un grand bruit dans leur tems, peut-être en ſeroit-elle privée ſans le hazard qui en a fait tomber entre les mains du Libraire, une copie qui vient de cette même Demoiſelle de L** dont il y eſt parlé, & qui depuis ſous le nom de Madame de S**, a fait par ſon eſprit un

des principaux ornemens de la Cour de S**. Il feroit heureux pour le Public que quelque hazard pareil empêchât de périr quelques Comédies de cette Dame qui ont également plû aux gens du monde & aux gens de Lettres qui ont le plus de goût.

Le Lecteur ne peut manquer de voir avec plaisir une Princesse, qui au milieu des dissipations du jeu & des fêtes, propose une espece de cartel d'esprit à toute une Société qui en faisoit profession. L'Assemblée ne choisit en quelque façon M. de la Motte pour son Chevalier, que parce qu'elle savoit combien il étoit digne de cet honneur; le combat dura assez de tems pour que chacun y pût éprouver ses forces : c'est au Lecteur, je le répete, à juger à qui la palme en est dûe. D'un & d'autre côté il ne pouvoit y avoir que de la gloire à la disputer. C'é-

toit la palme de l'esprit, & la Princesse & l'Académicien avoient tous deux à cet égard la plus haute réputation.

On ne doit pas être surpris que M. de la Motte qui avoit été galant jusques dans sa dispute avec Madame Dacier, dont il avoit été si maltraité, le devienne dans un combat d'esprit avec une Princesse, dont la politesse & les graces ont fait, tant qu'elle a vécu, régner à S** cette galanterie fine & spirituelle qu'elle avoit puisée elle-même à la Cour de Louis XIV. Voiture avoit autrefois donné les premiers modeles de cet élégant badinage : il semble qu'en l'imitant M. de la Motte avoit entrepris de faire revivre ces amusemens si communs à l'Hôtel de Rambouillet, où l'esprit ne brilloit jamais tant que lorsqu'il s'exerçoit à peindre des passions qui n'avoient rien de réel que le respect.

Dans les Vers, où l'imagination a plus d'avantage, M. de la Motte s'est donné plus de licence ; si on la lui a pardonnée de son vivant, il y auroit aujourd'hui trop de séverité à lui en faire un crime. Que l'on songe à son âge & à ses infirmités, on ne le trouvera que trop innocent. Un homme aveugle, impotent & continuellement tourmenté des douleurs de la goute, avoit beau faire le galant, il ne pouvoit être suspect. Au milieu de ces souffrances, il faut que l'ame qui est logée dans un pareil corps ait beaucoup de courage pour conserver ce calme dans lequel elle se livre à des idées Platoniques, & que l'esprit même soit bien tranquille pour trouver l'art de les exprimer si heureusement. Scarron avoit pris la qualité de Malade de la Reine : imagination bizarre, & qui se sentoit du burlesque de ses Ecrits. M. de la

Motte qui n'étoit guéres moins infirme, & qui au milieu de ses infirmités avoit conservé une gaieté encore plus aimable, préfera de prendre le titre de Berger d'une Princesse, titre dont avant lui, & à l'âge de 80 ans, M. le Marquis de S** A*** (a) s'étoit honoré. Après tout, que sont ces Vers ? que de purs jeux d'esprit qui ont fait l'amusement d'une Cour où il y en avoit beaucoup ! Un des privileges de la Poësie est de traiter familierement avec les Dieux. Comme elle à le droit d'élever la simple Bergere à la dignité de Princesse, elle peut aussi sans dégrader la Princesse, lui offrir les

(a) C'est lui qui à cet âge, & pour cette même Princesse, a fait ce Madrigal que l'on peut regarder comme un des plus ingénieux que nous ayons dans notre Langue

La Divinité qui s'amuse
A vouloir aujourd'hui pénétrer mon secret,
Si j'étois Apollon ne seroit pas ma Muse,
Elle seroit Thétis, & le jour finiroit.

hommages d'un Berger. A S** tout respiroit la Bergerie ; les Rois même n'ont pas dédaigné d'y prendre la Houlette.

Ceux qui s'amuseront à lire ce Recueil, pourront avec plus de justice renouveller un reproche auquel M. de la Motte n'a que trop donné lieu, c'est que si l'on trouve de l'esprit, de l'agrément, du badinage, quelquefois même du sentiment dans ses Vers, on n'y trouve pas assez de Poësie; c'est ce qu'on aura le plus de peine à lui pardonner. Il y en a plusieurs dans ce Recueil qui ne different de la Prose que par la rime, & la Prose la mieux rimée ne peut être le langage des Dieux. On ne tient pas compte de l'esprit, lorsque l'on est à tout moment révolté par des négligences ; M. de la Motte se fioit trop au sien : sa facilité naturelle étoit la cause de son erreur. Les bons

Vers ne se font qu'avec peine. Les plus riches dons de la nature ont encore besoin de l'art & du travail pour produire leur effet. Le Diamant n'a pas tout son éclat en sortant de la Mine. Cependant comme ces petites Piéces sont autant de badinages nés de l'instant, & que l'Auteur ne destinoit pas au grand jour de l'impression, elles ont plus de droit que ses autres Ouvrages à l'indulgence du Lecteur. C'est de tout tems que l'on s'est fait un devoir de recueillir tout ce qui nous reste des Hommes célébres. D'ailleurs n'est-il pas naturel de s'imaginer que ce qui a amusé la Cour de S** & l'Hôtel de Lambert n'est pas tout-à-fait indigne du Public. Ces Sociétés illustres étoient des especes d'Académies à qui il n'en manquoit que le titre : celles-ci même avoient sur les autres un avantage, c'est qu'on y voyoit prési-

der celui des deux Sexes à qui la nature a donné les graces, & peut-être une supériorité de finesse & de goût en partage. Ceux de nos Auteurs dont les Ecrits sont marqués à ce coin ne peuvent disconvenir qu'ils n'en ayent toute l'obligation à ce commerce du monde qui réunit ce que les deux Sexes ont de plus poli. En peut-on choisir un exemple plus frappant que M. de la Motte? Les cercles de Paris avoient été sa principale école, & n'ont surement pas formé un plus grand maître pour la politesse, l'élégance, & la légéreté du style; celui que Mme Dacier s'est fait dans son cabinet ne tient que trop de la pesanteur des Commentateurs d'Homere, dont elle s'est toute sa vie occupée.

Dans aucun des Ouvrages de M. de la Motte on ne sent mieux la supériorité de sa Prose sur ses

Vers : s'il n'eût consulté que sa gloire, il est certain qu'il eût mieux fait de s'en tenir à ses Lettres. Aussi voit-on qu'il a cherché longtems à se défendre des agaceries qu'on lui faisoit pour obtenir de lui quelques fleurs du Parnasse. La Princesse faisoit gloire de les aimer, & prisoit extrêmement celles que l'on cueilloit exprès pour elle : elle se plaisoit à en respirer le parfum & ne craignoit pas qu'on s'en aperçût. Pourquoi s'étonner que les Dieux aiment l'encens ? C'est leur aliment naturel. Les plus simples mortels qui n'y ont pas le même droit, n'ont-ils pas le même foible ? Nous nous aimons trop pour n'aimer pas qu'on nous loue. Grands ou petits ne faisons que des choses louables, & l'on nous pardonnera aisément d'aimer la louange. C'est le cas où se trouvoit cette illustre Princesse, aussi connoissoit-elle

tous ses avantages ; elle convertissoit presque toujours les offrandes en tributs. A cet égard elle exerçoit sur quiconque avoit l'honneur de l'aprocher avec quelque talent une sorte de tyrannie dont pourtant il eût été ridicule de se plaindre, puisqu'on ne pouvoit rien faire pour elle qu'elle ne le sentît, & quelle ne le fît valoir bien au-delà de son prix, & cela avec des graces qui n'avoient été données qu'à elle. Ce qui fait qu'elle a été chantée par tous les Poëtes de son tems. Un de ceux qui a sçû le mieux toucher la Lyre d'Anacréon * doit au dessein de lui plaire ce que sa Muse a produit de plus galant & de plus ingénieux. Une Princesse qui savoit si bien animer & exciter le génie, faisoit une faveur à ceux dont elle daignoit exercer les talens. Rien, ce me semble, ne la

* Mr le P. H

peint mieux que le fait que je vais rapporter : dans ses dernieres années que sa santé étoit altérée, un jour qu'elle se sentoit plus mal qu'à l'ordinaire, elle dit à quelqu'un de sa cour : *Vous devriez bien faire des Vers pour moi ; je ne connois que ce remede qui me puisse guérir.* Peut-être disoit-elle plus vrai qu'elle ne le pensoit elle-même. Un Madrigal suffisoit pour suspendre ses douleurs & lui rendre sa gaieté. C'est un remede innocent auquel ceux qui lui étoient attachés avoient souvent recours pour lui inspirer cette douce joie qui met un baume si précieux dans le sang. N'est-il pas heureux que ce qui repaît notre amour propre puisse ainsi contribuer à notre santé ? Une Princesse dont telle étoit la façon de penser, & qui avoit coutume de commander, exige des vers de M. de la Motte, pouvoit-il la refuser ? Avec l'idée

qu'il avoit de ſes talens, pouvoit-il ſe perſuader qu'il étoit de ſon intérêt de lui réſiſter?

On ſait d'ailleurs que ſi cet ingénieux Auteur n'a pas été celui de ſon tems qui a le mieux fait des Vers, il étoit certainement celui qui les récitoit le mieux. C'eſt par-là qu'aux Aſſemblées de l'Académie Françoiſe, il lui eſt arrivé ſi ſouvent de ſéduire le Public, ainſi que ſes Confreres, & peut-être de ſe faire illuſion à lui-même. L'amour propre n'eſt que trop capable de nous jouer de pareils tours. On ne trouvoit à la lecture de ſes Odes ni cette chaleur, ni cette harmonie qu'il ſavoit leur donner en les récitant, on n'y trouvoit plus que de l'eſprit. Le Philoſophe reſtoit, mais le Poëte diſparoiſſoit. Aveugle & perclus de ſes membres, il n'avoit pas même les avantages du regard & du geſte qui animent ſi

puissamment la parole. Ce n'étoit pas non plus par les charmes de sa voix qu'il pouvoit séduire. Il étoit privé de tous ces secours que tant de gens prennent pour l'éloquence même, quoique, pour me servir de l'expression d'un Philosophe de ce siécle, ce ne soit souvent en effet que *le corps qui parle au corps*. Par l'organe de M. de la Motte, c'étoit *l'ame qui parloit à l'ame*. Sa voix n'étoit point agréable, & n'avoit d'autres inflexions que celles que donne l'intelligence; mais une intelligence supérieure & qui ne négligeoit pas les moindres détails. Il savoit avec une adresse merveilleuse adoucir la dureté d'un Vers qui lui étoit échapé, & que par paresse peut-être plus que par entêtement il refusoit de changer. L'Art de faire valoir ses Ouvrages lui en a fait négliger un assurément plus estimable, celui de les corriger;

Art avantageux à tous égards, & dont le célébre Auteur de la Henriade a ſu tirer un ſi grand parti.

On ne fait jamais bien tant que l'on peut mieux faire

C'eſt ce qu'il eût été à ſouhaiter pour M. de la Motte qu'il ſe fût dit ſouvent. Dans ce Recueil même il eſt un exemple remarquable de ces défauts qu'il maſquoit ſi bien par l'adreſſe de ſa prononciation, le voici.

„ Cet Enfant qui du doigt abattroit un Coloſſe,
„ Sincere dans ma bouche, en *Ludoviſe ment.*

Ce dernier Vers, pour ne rien dire de plus, ne peut manquer d'étonner l'oreille Françoiſe la moins délicate : des gens qui le lui ont entendu réciter pluſieurs fois, m'ont aſſuré qu'il trouvoit le moyen de le faire paſſer ſans qu'on en fût choqué, & il faut avouer qu'il eſt impoſſible de ne l'être pas en le liſant. L'intelligence même s'y trompe ; les deux derniers

mots du Vers ne paroiſſent d'abord qu'un mot composé dont on cherche envain le ſens. C'eſt ou compter trop ſur ſa réputation ou n'en avoir pas aſſez de ſoin que de ſe permettre de pareilles négligences.

On ne ſait à préſent ſi le Lecteur ne ſera pas ſurpris du ton que l'on s'eſt permis dans cette eſpece de Préface. Ce n'eſt pas d'ordinaire celui des Editeurs. Ceux des Libraires qui connoiſſent aſſez peu le Public pour croire qu'on peut lui en impoſer, ont communément à leurs gages, ſous le nom de Sçavant, un homme dont le métier eſt de louer tout ce qu'ils impriment. Profeſſion vile & mépriſable, & qui n'a pourtant pas l'odieux de celle qui commence à s'introduire depuis peu dans les Pays étrangers, c'eſt de donner de nouvelles Editions des Ouvrages des Gens célébres pour avoir

occaſion de répandre les notes les plus ſcandaleuſes & les traits les plus ſatyriques contre ceux qui en ſont les Auteurs. Il étoit réſervé à notre ſiécle de voir pratiquer dans les Lettres toutes les ſortes de brigandages. Les Preſſes de Hollande & d'Allemagne, d'où ſortent tous ces Ecrits de contrebande, ne font chaque jour qu'infecter la Littérature Françoiſe.

Comme ici l'on n'a eu en vûe que l'amuſement du Public, on n'a point cherché à le ſurprendre; on n'a voulu que le mettre au fait de ce qu'on a cru pouvoir y contribuer. Il eſt une liberté honnête de dire ſon avis avec les égards dûs à ceux dont on parle, ſans laquelle un homme ne mérite pas le titre d'Ecrivain; on ne croit pas en avoir excédé les bornes. La louange ſans flaterie & la critique ſans fiel n'ont en elles-mê-

mes rien que d'utile, & le Public ne s'y trompe pas. On ne s'est ici proposé que de rendre justice à l'un des Auteurs les plus distingués du siécle de Louis XIV. & à la Princesse de sa Cour qui a passé pour avoir le plus d'esprit. Dans quel tems plus favorable pouvoient paroître des Lettres qui prouvent que ce n'est pas sans titre qu'elle a joui de cette haute réputation, que dans le moment même où un Prince du même Sang, & qui, comme elle, a toujours aimé, protegé & cultivé les Talens & les Arts qui sont du ressort de l'esprit & du goût, vient de s'acquerir une nouvelle gloire, par l'honneur qu'il fait à l'Académie Françoise de daigner s'associer à ce Corps composé de ce qu'il y a de plus respectable dans les Lettres. Honneur immortel, qui rejaillit sur la République entiere. Qu'il soit permis

au moindre de ſes Membres de mêler ſa voix aux acclamations publiques de la France : elles ſeront bientôt ſuivies de celles des Etats de l'Europe qui ont le bonheur de connoître le prix des Sciences. C'eſt de tout tems qu'il a été vrai que les Pays où les Lettres ont été le plus honorées, ont toujours été les mieux policés, & par une ſuite néceſſaire, les plus vertueux & les plus heureux. Ces paradoxes que le goût de la ſingularité, plus que l'amour de la vérité, fait avancer, ne peuvent en impoſer à l'Europe éclairée, & ne l'empêcheront pas de prendre part à un événement ſi intéreſſant pour tous ceux qui aiment les Sciences. C'eſt aux Prêtres des Muſes à les célébrer par des Chants dignes du Prince qui a toujours été leur Protecteur. C'eſt à eux à inſtituer ce jour glorieux comme un

jour de Fête pour toute la République des Lettres.

O vous, dont aux transports d'une joie unanime,
Le beau feu déja se ranime.
Instruisez & le Siécle & la Postérité,
Consacrez à jamais au Temple de Mémoire ;
Et ceux qui font un choix qui les comble de gloire,
Et celui qui l'a mérité.



LETTRES



LETTRES
DE MADAME
LA D*. D**.
ET DE MONSIEUR
DE L* M**

*Pendant que Madame la Duchesse d** étoit à la Ville d** Madame la Marquise de Lambert, à qui elle écrivoit, montra quelques-unes de ses Lettres à Messieurs de la Motte, Fontenelle & autres qui dînoient chez elle, comme ils avoient coutume de faire tous les Mardis, jour auquel elle rassembloit les personnes les plus distinguées par l'esprit & par le sçavoir. Les Lettres de Madame la Duchesse d** furent admirées, & Monsieur de la Motte se distingua dans l'applaudissement gé-*

*néral qu'elles reçurent. Mademoiselle de Launay, qui étoit chez Madame de Lambert, & qui avoit aussi montré les Lettres que Madame la Duchesse d** lui avoit fait l'honneur de lui écrire, lui rendit compte de ce qui s'étoit passé ; sur quoi elle reçut la réponse qui suit.*

---

*LETTRE de Madame la Duchesse du** à Mademoiselle* DE LAUNAY *de la Ville de ** ce 16 Août 1725.*

COmment, ma chere Launay, on fait lecture de mes Lettres en plein Mardi ! en présence de l'Abbé de Bragelonne ! & c'est Madame de Lambert & vous qui me faites cette trahison ? Encore passe si je n'étois exposée qu'au Mercredi de M. Subtil. Mais la Motte, Fontenelle, l'abbé Mongault, &c, cela me fait trembler. M. de la Motte approuve ma mauvaise prose, tout comme il vous plaira. C'est un effet de sa prévention pour moi. Si j'écrivois comme lui je ne lui aurois pas tant d'obligation de vanter mon style ; mais je ne serois par si honteuse qu'on le mît au

grand jour. Vous me mandez de revenir vîte, parce que la peste est à Paris. Cela est tout-à-fait tentant : il est vrai que vous ajoutez que ma présence fera cesser la contagion. Je ne me flatte pas d'être un préservatif, je crains bien plûtôt d'augmenter le nombre des pestiférés. Cependant je conviens qu'il ne seroit pas honnête de vouloir rester seule en ce monde, &, en personne qui sçait vivre, je veux montrer que je sçais mourir avec le genre humain, quand il est nécessaire. Vous voyez que, malgré mes frayeurs, je prens courage quand il faut. Je partirai donc le 22. comme je vous l'ai déja mandé, & je serai à S** le 31 de ce mois, s'il plaît à la peste de ne pas m'arrêter en chemin. Comme vous êtes la dépositaire de tous mes mauvais ouvrages, je croirois vous ravir vos droits, si je manquois à vous envoyer deux malheureux Rondeaux qui sont sortis de ma stérile cervelle. Si on les lit à l'assemblée du Mardi, me voilà déshonorée en vers comme en prose. Adieu, ma chere Launay, je mets ma réputation entre vos mains ; soignez-la mieux à l'avenir que vous n'avez fait par le passé.

*Mademoiselle de Launay, loin de se corriger par cette réprimande, n'en eut que plus d'envie de faillir, & porta cette nouvelle Lettre à l'assemblée du Mardi suivant. Après les éloges accoutumés, on fit remarquer à Monsieur de la Motte la distinction avec laquelle il étoit traité, & on lui dit qu'il devroit en faire ses remercimens lui-même à Madame la Duchesse du** il s'en excusa modestement, alléguant son respect & son insuffisance, & enfin la difficulté qu'il y avoit de rien écrire qui pût plaire à une Princesse d'un discernement si juste & d'un goût si délicat, & qui étoit si autorisée par sa maniere d'écrire à condamner celle des autres. On tâcha de l'encourager, mais inutilement, jusqu'à ce que Monsieur de Fontenelle lui proposa d'écrire au nom du Mardi, puisqu'il n'avoit pas le courage de le faire en son nom: cela fut généralement approuvé, & Monsieur de la Motte, après avoir encore résisté quelque tems, acquiesça & écrivit une Lettre qui fut envoyée à Madame la Duchesse du**avec une de Madame de Lambert: les voici toutes deux.*

LETTRE de Madame DE LAMBERT *à Madame la Duchesse du***.

VOici, Madame, le respectable Mardi qui vient rendre hommage à V. A. S. Le grand Fontenelle paré de tous ses talens, également bien avec les Muses sérieuses & badines, dont la réputation se répand partout, Sécretaire & presque Doyen des Académies, est à vos genoux.

L'inflexible La Motte, qui a voulu renverser le culte d'Homere, & qui n'a jamais brûlé un grain d'encens sur son autel, jette des poignées de fleurs sur le vôtre.

Le Mentor d'un grand Prince, qui endoctrine mieux que Minerve, qui a prêté des graces à Ciceron, & qui en est moins le traducteur que le rival, se prosterne devant V. A. S.

L'aimable Abbé de Bragelonne, chéri des Graces & des Muses, tant vanté par vous, est reçu dans le concert de ceux qui célébrent vos louanges.

L'exact, le mesuré ou plûtôt la précision même, enfin le grand géometre M. de Mairan, vient renouveller les

hommages qu'il a déja eu l'honneur de vous rendre. Vous voyez bien, Madame, que tous les grands hommes mettent leur gloire à vous honorer.

Il étoit bien juste que l'Académie qui vous doit tant, vînt à rendre à V. A. S. des remercimens en forme. La langue ne se perfectionne que quand vous la parlez, ou quand on parle de vous.

Je vous attens, Madame, avec tout l'empressement que peut inspirer le respectueux dévouëment avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, la très-humble & très-obéissante servante.

A Paris le 23 Août 1726.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE *à Madame la Duchesse du** au nom du Mardi.*

VOici encore, Madame, un accident de votre voyage & que vous n'aviez pas prévû. C'est la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire au nom du Mardi, de ce Mardi si redoutable, & qui peut se vanter de votre jalousie; grace à cet Abbé de Bragelonne, que votre Berger n'a pas encore oublié,

quoiqu'il en dise, & que Madame de Dreuillet n'a pas vû aussi inutilement qu'elle le veut faire croire. Je ne sçais Madame, par quelle caprice ce Mardi, qui a sous ses ordres le Sécretaire perpétuel de l'Académie, m'a chargé moi de vous remercier de la haute idée que vous aviez de nous. Quoi vous, Madame, qui, à ce qu'on nous raconte, passez sans émotion sur le pont de Poissi, vous que n'effrayent ni les canonades, ni les tempêtes de l'océan, ni même les harangues, vous n'avez pu apprendre sans trembler que Mademoiselle de Launay nous aît lu vos Lettres? Il le faut avouer, Madame, vous aviez quelque raison de craindre; il ne vous eût servi de rien d'être Princesse, si vos Lettres n'avoient été charmantes; vous avez été jugée comme une simple Scudery, & l'exact M. de Mairan nous auroit démontré sans miséricorde que vous n'aviez pas plus d'esprit qu'un autre, si la proposition eût été soutenable. Mais il a fallu se rendre de bonne grace, & convenir que tout Altesse que vous êtes, vous mériteriez bien d'être du Mardi. Vous n'en serez pourtant pas, Madame, & je vous en plains; voilà ce que c'est que

d'être Princesse. Mais consolez-vous, vos Lettres, vos Rondeaux, vos amusemens en seront. Nous les traiterons toujours comme de dignes associés; nous les admirerons souvent par justice & par goût, & quelque fois, pour peu qu'ils donnent prise, nous les critiquerons pour maintenir la liberté. Enfin, Madame, on se dédommagera de ne pas vous avoir en personne, par le plaisir de dire ingénuement de vous tout ce qu'on en pense, & avec des sentimens plus naïfs que votre présence ne le permettroit. Nous sommes, Madame, avec le plus profond respect, vos très-humbles & très-obéissants serviteurs & servantes. Le Mardi, la Motte sécretaire.

*Madame la Duchesse du** fit une réponse au Mardi, adressée à Monsieur* DE LA MOTTE, *& une à Madame* DE LAMBERT. *Les voici l'une & l'autre.*

---

*LETTRE de Madame la Duchesse du** à Madame* DE LAMBERT, *de Bisy le 26 Août.*

C'Est à vous que je dois, Madame, la Lettre galante que j'ai reçue de votre aimable Mardi. Trouvez bon que

je vous adresse ma réponse pour lui, & que je vous remercie de m'avoir attiré cette gloire. J'espere que cet indulgent Mardi voudra bien ne pas juger à la rigueur le style d'une personne outrée de fatigues, de chaud & de veilles; nous voyageons présentement à la pointe du jour, parce qu'il est impossible de marcher pendant la grande chaleur. Au reste, Madame, je n'ai rien vû de si parfait que la derniere Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire; quoiqu'elle m'accable de douceurs & de louanges, que je ne mérite pas, je ne puis m'empêcher de lui rendre la justice qui lui est dûe; & la vérité l'emporte sur ma modestie. Nous allons demain à A** & nous serons surement samedi au soir à S** Ne pourrois-je pas esperer, Madame, de vous y voir le même jour, ou du moins le lendemain. Ne me faites pas languir, s'il vous plaît; je sens que je ne puis plus me passer de vous voir. Je vous prie de faire mille complimens de ma part à Madame de S^t. Aulaire.

La Bergere de S**.

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** au Mardi, adreſſée à Monſieur* DE LA MOTTE.

O Mardi reſpectable ! Mardi impoſant ! Mardi plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la ſemaine ! Mardi qui avez ſervi tant de fois au triomphe des Fontenelle, des la Motte, des Mairan, des Mongault ! Mardi auquel eſt introduit l'aimable Abbé de Bragelonne ; & pour dire encore plus, Mardi où préſide Madame de Lambert ! Je reçois avec une extrême reconnoiſſance la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Vous changez ma crainte en amour, & je vous trouve plus aimable que les Mardis gras les plus charmans. Mais il manque encore quelque choſe à ma gloire, c'eſt d'être reçue à votre auguſte ſénat. Vous voulez m'en exclure en qualité de Princeſſe, mais ne pourrois-je pas y être admiſe en qualité de Bergere ? Ce ſeroit alors que je pourrois dire que le Mardi eſt le plus beau jour de ma vie. J'ai grand beſoin de ce ſe-

cours pour apprendre à écrire & à parler ; mais il ne m'eſt nullement néceſſaire pour connoître & chérir le mérite de ceux qui compoſent vos merveilleuſes aſſemblées.

*Madame la Ducheſſe du** étant revenue à S** & ayant engagé Madame de Lambert à y paſſer quelque tems avec elle, lui propoſa d'écrire à Monſieur de la Motte pour elle ; elle le fit : il voulut plus, il demanda que Madame la Ducheſſe du** lui écrivît elle-même : elle eut cette complaiſance, d'où s'établit le commerce de Lettres, qui continua entre cette Princeſſe & Monſieur de la Motte juſqu'à ce qu'elle revint à Paris. Madame de Lambert s'y mêla ſouvent, & ce ſont ces Lettres qui ſuivent dans l'ordre où elles ont été écrites.*

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE à Madame la Ducheſſe du**

VOus n'avez écrit qu'au Mardi, Madame, & comme vous nous retenez notre préſidente à S** il n'y avoit point de Mardi pour répondre à

votre Alteſſe ſéréniſſime. J'avois pris le parti d'écrire en mon nom, mais j'ai eu quelque ſcrupule de ma lettre, & je la ſupprimois. Je me repens aujourd'hui de mon ſcrupule, & puiſqu'il faut abſolument avoir l'honneur de vous écrire, voici la lettre dont je vous faiſois grace.

En vérité, Madame, vos exclamations ſont trop d'honneur au Mardi. Nous ne ſommes pas ſi merveilleux que le dit V. A. S. & je ne ſçaurois vous voir dans l'erreur, ſans me croire obligé de vous détromper. Connoiſſez donc ce Mardi, Madame,* mais ne me décelez pas : ſi je le trahis, ſongez, s'il vous plaît, que je ne le trahis que pour vous. Ami juſqu'aux autels. Pour commencer par Madame de Lambert qui nous préſide, n'avez-vous pas remarqué, Madame, qu'elle ne penſe pas comme la plûpart du monde : qu'elle traite de frivole ce qui eſt *établi* comme important, & qu'elle regarde quelquefois comme important ce que beaucoup de braves gens traitent de frivole. Ajoutez qu'avec ce prétendu courage d'opinions ſingulieres, elle a quelquefois la foibleſſe de paroître penſer comme les autres. Je vous déclare encore qu'elle néglige fort ſa réputation.

Vous ſçavez, Madame, qu'elle paſſe pour penſer hautement, & s'exprimer toujours de même : Eh bien ! Madame, je vous jure qu'elle oſe dire quelquefois des choſes fort ſimples & toujours fort ſimplement les plus relevées. Je ne vous dis rien de ſa duperie inexcuſable dans le commerce du monde ; elle y met du ſentiment, de l'amitié, de la bonne foi. Eſt-ce là connoître les hommes ? Et quand on y eſt attrapé, n'a-t'on pas ce qu'on mérite ?

A l'égard de M. de Fontenelle, vous ne ſerez point étonnée de l'entendre traiter d'extraordinaire. C'eſt un homme qui a mis le goût en principes, & qui, en conſéquence, demeurera froid où les Athéniens étouffoient de rire, & où les Romains ſe récrioient d'admiration. Vous ſçavez d'ailleurs, Madame, qu'il a prétendu effacer ces grands maîtres dans tous les genres ; car pourquoi ne lui ſuppoſerions-nous pas les intentions les plus mauvaiſes ? C'eſt la bonne façon de deviner les hommes. Badinage, galanterie, ſentimens, philoſophie, géométrie même ; il a voulu briller en tout, & prouver par ſon exemple qu'il n'y a point de talens inaliables. Mais à propos de

géometrie, il faut tout vous dire; il vient de faire un livre si subtil & si rêvé, que s'il perd son manuscrit de vûe un mois seulement, il ne s'entend plus lui-même. Pauvre tête qui ne tient rien!

Il faut trancher le mot sur M. de Mairan; c'est une exactitude, une précision tyrannique, & qui ne vous fait pas grace de la moindre inconséquence: il ne se fera pas scrupule de démontrer aux gens qu'ils ont tort, pourvû qu'il le fasse bien poliment, comme s'il ignoroit qu'en matiere d'amour propre le fond emporte la forme.

L'Abbé Mongault est tout plein de mauvais principes; il nous a soutenu cent fois que les femmes n'étoient faites que pour aimer & pour plaire: il leur abandonne tant qu'il leur plaît l'empire de la bagatelle, mais à condition qu'elles ne touchent pas au sérieux. Je crois, Dieu me pardonne, tant sa prévention est grande, qu'il seroit quelque tems à vous rendre justice.

Madame de St Aulaire ne sçait ce que c'est que dispute ni contradiction. Quelle ressource pour un Mardi! Elle ne met de chaleur qu'à deux choses; à soutenir que les femmes sont plus raisonnables que nous, & ce qui ne s'ac-

corde pas trop avec cela ; que M. de Fontenelle a toujours raison.

Je ne vous dis rien de Mademoiselle de Launay, vous la connoissez ; mais vous voyez bien, Madame que de ce Mardi tant vanté, il n'y a que moi qui vaille quelque chose. Comme j'ai l'honneur d'être connu de vous, ce n'est pas la peine de faire le modeste. Mais quoi, Madame, suffirois-je pour vous faire passer par dessus tout le reste ? Si pourtant il en étoit ainsi, & que vous ne fussiez point allarmée de tout ce que je viens de vous dire, je ménagerois votre affaire le mieux qu'il me seroit possible. Je crois qu'on vous admettroit volontiers en qualité de Bergere ; quoiqu'en vérité, Madame, ce soit une vraye duperie que ce détour. Qu'en arriveroit-il, Madame ? Sous ce nom de Bergere, vous n'en seriez que plus charmante ; nous n'en serions que plus sensibles, & nous n'en serions que plus timides à le dire. Quoique vous fassiez, Madame, il n'y aura jamais de nos sentimens que le respect qui soit bien à son aise avec vous. C'est avec ce sentiment très-profond dans mon cœur que je suis, Madame,

De votre Altesse sérénissime,

Le très-humble, &c.

J'ai eu mes raiſons, Madame, pour ne vous rien dire de l'Abbé de Bragelonne. Comme vous dites que votre Berger l'a oublié, & que je me doute qu'il voit vos Lettres, je n'ai pas voulu, par délicateſſe pour vous, lui en réveiller la moindre idée.

---

*LETTRE de Madame DE LAMBERT à Monſieur DE LA MOTTE à S** le 20 Septembre 1726.*

QUoi! Un ſtyle figuré, de l'ironie pour des Bergeres! Vous n'y ſongez pas, Monſieur; je ſuis devenue ſi ſimple, que j'aurois pris vos louanges pour des injures, ſi S. A. S. par ſa bonté, la plus aimable de ſes qualités, ne m'avoit détrompée. Vous voyez bien qu'il nous faut des louanges moins fines & plus développées. Votre Lettre nous a procuré une diſſertation charmante ſur le goût. L'eſprit de la Princeſſe ſort quelquefois des regles de la Bergerie, & rentre dans ſes droits de fineſſe & de délicateſſe; & ſur ce que quelqu'un n'entendoit pas bien ce que vous avez dit de M. de Fontenelle qu'il

avoit mis le goût en principes, S. A. S. a bien voulu nous le mettre au net. Le goût qui tient aux arts, nous a-t'elle dit, & qui en fait la perfection, peut être mis en principes, parce qu'il se forme sur l'expérience; mais pour le goût qui tient aux sensations & aux sentimens, & qui vient de la disposition des organes, il est purement machinal & ne peut être réduit à des principes, étant indépendant de tout raisonnement: il n'en est pas de même de l'intelligence. Quand on conviendra de mes principes, on conviendra de mes conséquences. Je puis donc esperer de soumettre à mon avis une personne intelligente; je n'ai pas la même autorité sur les sentimens, & ne puis me flatter d'amener une personne sensible à mon goût, ni elle de m'inspirer le sien; je n'ai point de liens pour l'attirer à moi; je n'ai point de route pour aller à elle; rien ne se tient dans les goûts, ils sont uniquement dans la dépendance & dans la disposition des organes. Suivant ces reglés l'amour s'inspire & ne se mérite point. Cela n'est-il pas conséquent, Monsieur? Vraiment elle nous en dit bien d'autres.

Je conviendrai toujours de tous les talens de M. de Fontenelle; mais

croyez-vous nous étonner ? Nous avons ici de quoi faire contre. A propos, Monſieur, il y a longtems que je dois une vengeance à notre ſexe contre vous autres Sçavans. Ce ſera la Princeſſe qui ſervira à ma vengeance. A peine nous paſſez-vous un peu d'imagination & quelque lueur d'eſprit. Je vais vous montrer une Princeſſe qui réunit en elle tous les talens, eſprit profond, géométrique & conſéquent, eſprit fin, délicat, lumineux avec tous les charmes de l'imagination ; une poëſie aimable, de l'entouſiaſme, cela pourra mortifier l'orgueil lyrique : enfin je vous préſente en réalité ce que St Evremont ne nous a donné qu'en idée. Vous ſçavez que quand il a voulu nous donner un modéle de perfection, il l'a plûtôt placé ſur une femme que ſur un homme, & il en rend raiſon. J'ai cru, dit-il, plus aiſé de trouver dans les femmes la ſolidité des hommes, que dans les hommes les agrémens des femmes. Voilà une grande autorité pour nous. Vous croyez que ſon Alteſſe ne viendra pas à nos Mardis ? Elle y viendra, Monſieur, pour notre gloire & à votre confuſion : mais que deviendrez-vous, quand vous verrez une Prin-

ceſſe dont la dignité du rang a paſſé juſqu'au caractere : & qui ne fait jamais ſentir ſa ſuperiorité, ce qui fait qu'on la lui pardonne : Quand vous joindrez à cela les graces de la Bergere, ſes converſations fines & legeres, cette joie qui anime tout, cet enjouement qui n'écarte point le ſerieux, que deviendra votre reſpect ? Sera-t'il toujours bien à ſon aiſe ? Enfin quand j'aurai ſatisfait mon amour propre par ma vengeance, je vous en aimerai quatre fois davantage. En attendant, Monſieur, je vous honore & je vous aime aſſez raiſonnablement.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** à Monſieur* DE LA *MOTTE.*

JE commence par vous dire, Monſieur, que je ne vous écris point. Je crois qu'il eſt bon que je prenne cette précaution, de crainte que vous ne vous y trompiez, & que vous ne preniez ceci pour une réponſe. Voici la raiſon qui m'empêche de vous écrire. Madame de Lambert vous fait un portrait de moi, auquel je ſuis bien aiſe que

vous croyiez que je reſſemble ; ainſi je dois prendre le parti de me taire & de la laiſſer parler. Je ne vous dirai donc point que pour la premiere fois de ſa vie, Madame de Lambert s'eſt trompée ; qu'elle a fait un portrait purement idéal, qui n'a aucune réalité, & qui eſt à peu près comme le monde intelligible du Pere Malebranche ; qu'elle m'a peinte comme elle voudroit que je fuſſes, & non comme je ſuis en effet ; que lorſqu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle l'ironie, elle ſe venge en ſe ſervant avec vous de l'hyperbole la plus outrée ; qu'elle prouve bien que le goût ne peut être réduit en principes, puiſque le ſien la trompe ſi fort & lui fait voir les choſes ſi différentes de ce qu'elles ſont ! Je ne vous dis rien de tout cela ; au contraire je vous prie de croire tout ce que Madame de Lambert vous dit de moi. Certainement je ne vous déſabuſerai pas, ou du moins ce ſera le plus tard que je pourrai. Je vais avoir grand ſoin de me cacher à tous les beaux eſprits qui ne me connoiſſent pas encore ; & loin de demander d'être reçue parmi vous, je me garderai bien de m'y produire, pour l'honneur de Madame de Lambert &

pour le mien. Je ne sçais si je dois lui sçavoir tant de gré de ce qu'elle dit de moi. Il est vrai que j'en dois être très-flattée ; mais d'un autre côté, elle me met dans l'impossibilité de vanter son discernement, sa justesse d'esprit, sa façon d'écrire, & tant d'autres talens qu'autrefois je pouvois louer tout à mon aise ; elle me force à renoncer au commerce de tant de gens de mérite qui composent ses assemblées ; elle me réduit à ne pouvoir ni écrire, ni parler ; en un mot, en me voulant rendre une personne universelle, il se trouve qu'elle m'anéantit. Cependant je ne puis me résoudre à me priver de vos Lettres. Ecrivez-moi, Monsieur, & Madame de Lambert répondra.

---

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE à Madame la Duchesse du**.*

JE ne laisserai pas, Madame de répondre à ce que vous n'écrivez pas. Ce que V. A. S. dit qu'elle ne dit point, vaut mieux que ce que disent les autres. J'en excepte pourtant Madame de Lambert, qui parle si bien de vous, que je

l'en crois malgré vous : votre Lettre même la justifie à merveille de toute hyperbole, & vous avez achevé votre portrait en le désavouant, tout ressemblant qu'il est. Bon Dieu, Madame, que je suis fâché de ne pouvoir aller à S * * ! je vois bien que toute la semaine est Mardi dans ce pays-là. Les Lambert, les Dreuillet, les St Aulaire & bien d'autres qui valent sans doute beaucoup dès qu'ils vous plaisent, & par-dessus tout une Princesse qui aide les gens, quelque esprit qu'ils ayent, à en avoir encore davantage. Où se trouveroit l'exquis, s'il n'étoit pas-là ? Je vous assure, Madame, que le Mardi, s'il m'en veut croire, sera désormais bien modeste : il craindra votre présence autant qu'il la souhaitera, & il aura grand besoin de se rassurer sur la parole de Madame de Lambert, qui jure que vous ne faites jamais valoir votre supériorité. Quoi qu'il en soit, Madame, venez, venez, pour la confusion des superbes. Pour moi je ne m'embarrasse pas d'être humilié ; j'ai un bon secret pour cela ; je fais mon bien du mérite des autres, par le plaisir que j'y prens. Venez nous enrichir, Madame, venez nous charmer ; expo-

ſez-vous généreuſement à tous les ſentimens qui pourront naître : nous vous laiſſerons deviner ceux qui ne ſe diſent point, & nous envelopperons tout ſi bien ſous le reſpect, que vous n'aurez rien à dire. Je vous demande une grace, Madame ; ſi vous daignez m'honorer d'un mot de réponſe, ne vous en remettez point à Madame de Lambert. Il me faut une L ** B ** de B **; je ne ſçais quel goût j'ai pris pour ce nom-là, mais je vous jure que je ne ſçaurois m'en paſſer.

Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpct,

De votre Alteſſe ſéréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame* DE LAMBERT.

A Quoi penſez-vous, Madame, de me faire une ſi mauvaiſe querelle ? Vous me confondez avec des hérétiques que j'ai combatus cent fois en votre préſence, & que je viens de dénoncer moi-même à la Princeſſe. Quoi !

Madame, je ne passerois aux femmes que l'imagination & les saillies, à l'exclusion du sérieux & des vûes profondes ! A Dieu ne plaise, Madame, vous y avez mis bon ordre, & depuis que je vous ai vûe, car il faut parler quelquefois sérieusement, vous m'auriez bien guéri de cette erreur, si j'en avois été capable. Choisissez donc mieux où placer vos vengeances. Entreprenez l'Abbé Mongault & ses sectateurs : écrivez-lui seulement une Lettre comme celle que j'ai reçue, & si la raison & les graces que vous mariez si bien, ne le convertissent pas, menacez-le de la Princesse, à la bonne heure. Qu'elle vienne aux Mardis pour le confondre ; & s'il ne fait pas abjuration sur le champ, qu'il en soit exlus à jamais. J'y aurai regret : c'est d'ailleurs un homme de mérite ; mais il y a des erreurs capitales qui ne se pardonnent point Pour moi, Madame, je fais profession d'une meilleure doctrine. Je tiens les femmes capables de tout : mais je crois que par bon esprit, & pour profiter de leurs agrémens, elles s'en sont tenues ordinairement à plaire ; science si agréable à exercer, & qui rapporte plus que les plus abstraites.

Que

Que feroient-elles en effet, d'érudition, de métaphyſique, de géométrie? Leur viſage ne va pas avec cela, & le ſourire & les graces s'en effaroucheroient. Les femmes ont choiſi les riens à la vérité; mais elles en ſçavent faire quelque choſe, tandis qu'il nous faut à nous de bons matériaux, dont nous ne faiſons rien le plus ſouvent.

Vous voyez bien, Madame, que vous pouvez vous mettre à m'aimer, plus qu'aſſez raiſonnablement, puiſque j'ai toujours été, & que je ſuis toujours avec une eſtime ſans réſerve & un très-profond reſpect, Madame,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

MAdame de Lambert a juré que je ne vous écrirois pas que vous ne lui euſſiez fait réponſe, Monſieur, mais elle n'a pas juré que je vous écrirois auſſi-tôt que vous lui auriez écrit. Quand elle l'auroit fait, je ne m'en embarraſſerois pas, attendu que qui ré-

pond paye, & qu'elle feroit obligée de payer pour moi. Votre Lettre m'a plus confirmée que tout le reste, dans la résolution que j'ai prise de ne vous point écrire. En vérité la partie ne feroit pas égale, & mon style ne pourroit se soutenir auprès du vôtre. Outre cela je vois que vous êtes tout prêt à croire ce que Madame de Lambert vous mande de moi; & encore un coup, je ferois folle de vouloir vous désabuser. Je demeure donc dans mon néant, & me garderai bien d'exister, pour me montrer si différente de ce qu'on dit que je suis. Cet état n'est pas brillant, mais il a ses commodités. Il vaut mieux n'être rien que de n'être pas ce qu'on vous croit, ou ce qu'on veut que vous soyez. De plus, je ne ferai point obligée de prendre part à toutes les prétendues injustices qu'on fait aux femmes. L'Abbé Mongault dira tant qu'il lui plaira, qu'elles ne sont capables que de bagatelles, que les choses sérieuses & relevées ne sont pas de leur ressort, je ne me croirai point obligée de prendre fait & cause; &, à dire vrai, je ferois assez embarrassée s'il falloit le confondre. Il y a long-tems que cette héréfie a pris naissance; je ne la crois

pas si aisée à détruire que Madame de Lambert le prétend. On ne peut alléguer contre nous de preuves métaphysiques, mais celles de fait ne nous sont point favorables. Cependant vous voulez voir mon nom par écrit : je ne sçais pas trop pourquoi ; mais j'en dois être d'autant plus touchée, que cela est moins fondé. Vous le trouverez donc au bas de ceci, qui est un pur néant, absolument vuide de choses, & tellement vuide, qu'il suffiroit pour donner gain de cause à M. Newton contre tous les Cartésiens. Si par hazard vous étiez encore curieux de voir ce nom, vous sçavez, Monsieur, comment il faut faire pour cela. Je l'échangerai toutes les fois que vous voudrez, contre des Lettres aussi agréables que celles que vous m'avez écrites.

On oublia de signer cette Lettre.

LETTRE de Madame DE LAMBERT *à Monsieur* DE LA MOTTE.

ON m'ordonne de vous écrire, Monsieur, mais mon génie est aussi libertin que moi ; il ne vient pas tou-

tes les fois que je l'appelle. Que vous dirai-je? S. A. S. m'a défendu de parler, c'est-à-dire de la louer; c'est la même chose. Pourquoi cette rigueur? Qu'a-t-elle à craindre? Elle n'a rien à faire pour se faire respecter, mais elle a tout fait pour se rendre aimable. Qu'elle nous défende donc de sentir. Je suis pourtant un être sensible. Je sens; donc je suis: voilà la démonstration de mon existence. J'abandonne ce palais de Flore plus réel que celui d'Armide; mais il s'y fait souvent les mêmes enchantemens; j'éprouve tous les jours sur moi l'effet du charme. Vous connoissez, Monsieur, mes souffrances & ma langueur; tous les matins je suis sans vie; je vais à la toilette, un regard me ranime. Mais quel regard! tout s'y trouve; ce qui plaît, ce qui touche & ce qui séduit: regard qui n'a jamais porté à faux, & qui fait toujours son effet; regard enfin que l'amour fit dans sa malice, parce qu'il défend tout ce qu'il inspire.. Le croiriez-vous, Monsieur, ce sentiment fait pour le bonheur de l'humanité, en est banni? Puis donc qu'il n'est permis de penser ni de sentir, & que l'on m'ête toute expression, je retourne à mes Mar-

dis, où j'aurai plus de liberté. Mais vous voulez bien que je vous dise que j'ai pris ici des leçons de délicatesse, qui me rendent très-difficile. Adieu, Monsieur, c'est vous dire ce que je pense & ce que je sens, que de vous assurer que je vous aime & vous estime infiniment.

---

*LETTRE de Madame la Duchesse d*** à Madame* DE LAMBERT.

IL s'est fait une terrible métamorphose en moi depuis votre absence, Madame, je ne raisonne plus; je n'écris plus; je crois même que je ne pense plus. C'est à présent que je puis dire avec vérité que je suis rentrée dans le néant. J'avois raison de craindre que la forme sous laquelle vous me faisiez paroître n'eût rien de réel. Mon pauvre esprit étoit comme ces cadavres qui paroissent des beautés admirables tant qu'un art magique les anime, & qui ne sont plus que des squelettes, sitôt que le charme est fini. Je suis précisément comme ces gens qui sortent d'un sommeil pendant lequel ils croyoient

avoir des richesses en abondance, & qui sont au désespoir à leur réveil de se trouver aussi pauvres qu'auparavant. En vérité, Madame, il y auroit trop de cruauté à me laisser long-tems dans cette situation. Je ne pourrois m'en prendre qu'à vous de tous les dégoûts que m'attireroit le changement qui s'est fait en moi. En voici un des plus cruels. Le Berger me voyant si différente de ce que je paroissois auparavant, a pris le parti de déserter : il m'a abandonnée pour aller chercher M. Subtil & l'Abbé de Bragelonne. Revenez donc, Madame, si vous ne voulez pas me causer toutes sortes de malheurs. Venez me faire reparoître telle qu'on me voyoit par la vertu de vos enchantemens.

---

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE à Madame la Duchesse d****

VOus n'êtes pas quitte de mes Lettres, Madame, puisque je suis sûr de ma récompense. Ce n'est pas que je doive trop compter sur la fidélité de V. A. S. elle vient de manquer à la condition du traité, même en l'acceptant.

Vous me promettiez que je verrois au bas de votre Lettre L** B*** de B** & cependant ce nom si désiré ne s'y trouve point; vous l'avez oublié. Vous me direz, Madame, que je vous chicanne mal-à-propos; que les Princesses font ce qu'elles veulent, & qu'on n'a rien à leur dire: il est vrai. Mais nous autres, Madame, nous désirons aussi ce qu'il nous plaît: Quand les choses ne vont point à notre gré, il nous est permis du moins de nous en fâcher en secret: mais on va plus loin avec vous, Madame, on ose vous le dire; & c'est-là votre éloge. Vous feignez d'ignorer quel plaisir peut faire un nom: je vais donc vous l'apprendre, Madame, comme si vous l'ignoriez. Le nom est un portrait en racourci qui réveille dans le moment l'idée de toute la personne. Supérieur à ces portraits qui ne représentent que la figure, il rappelle tout d'un coup l'esprit, le caractere, toutes les qualités personnelles; & il fait plus ou moins cet effet, selon que la personne même a fait plus ou moins d'impression. Demandez aux amans, par exemple, quel charme a pour eux le nom de ce qu'ils aiment; ils vous diront là-dessus les plus belles choses du

monde. Eh bien! Madame, l'amour n'eſt pas le ſeul qui y prenne un ſi grand goût; le reſpect, l'admiration, d'autres ſentimens encore y ſont auſſi ſenſibles; & vous pouvez vous en rapporter à mon expérience. Mais il y a plus, Madame; c'eſt quelque choſe de bien précieux qu'un nom ſigné au bas d'une Lettre avec quelque ſentiment de bienveillance. C'eſt un portrait, comme j'ai dit, mais il eſt peint par la perſonne qui intéreſſe; & c'eſt elle-même qui en fait un préſent à ceux à qui elle écrit. De-là viennent dans les amans, car je les prens toujours pour exemple, en matiere de ſentimens ce ſont les grands maîtres; de-là viennent leurs tranſports, leurs raviſſemens à la vue du nom de ce qu'ils aiment; vous les ſurprendriez mille fois, quand ils ſe croyent ſans témoins, à relire les Lettres qu'ils ont reçues, à s'enflammer, à s'attendrir à l'aſpect du nom chéri, le baignant quelquefois de leurs larmes, s'ils ſont malheureux, & le baiſant ſans ceſſe, s'ils ſont heureux. Vous jugez bien, Madame, que je n'en uſerai pas ainſi avec le vôtre; je n'ai garde; & je ſçais trop bien mon devoir : ſi cela m'arrivoit par malheur, je le nierois com-

me beau meurtre ; mais on eſt bien hardi quand on eſt tout ſeul.

Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpect,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

JE ne ſçais par quel malheur mon nom ne s'eſt pas trouvé ſur le papier que je vous ai envoyé. Certainement je croyois l'y avoir mis. Il faut que quelque malin enchanteur l'ait fait diſparoître ; ou plutôt quelque folet bien-faiſant, qui a voulu me procurer le plaiſir de recevoir promptement une de vos Lettres. Vous me faites une diſſertation ſi galante ſur les effets que peut produire un nom chéri, que je ne ſçais ſi je n'ai pas gagné en ne vous envoyant pas celui que vous déſiriez. Cependant, comme je veux tenir ma parole, par préférence à tout, vous trouverez ici ce nom, ou il y aura bien du malheur. De plus, je vous

permets d'enfaire tel usage qu'il vous plaira. Vous voyez par-là jusqu'à quel point l'éloquence séduit. Au reste, Madame de Lambert n'étant point ici, vous comprenez bien que je vous écris moins que jamais. Comme la personne qu'elle vous a dépeinte n'est que dans son idée, elle a besoin, comme nos ames, d'être créée à tout moment, & elle cesse d'être, sitôt que Madame de Lambert cesse de la produire. C'est donc chez elle que vous devez chercher mon esprit, & c'est elle qui doit répondre aux Lettres que vous m'écrirez. Quant à moi, je ne me suis engagée à vous fournir que des L*** B**** de B*** en voici une bien conditionnée ; je la renouvellerai toutes les fois que vous le jugerez à propos.



LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE *à Madame la Duchesse d***.*

JE n'ai plus rien à dire, Madame; mais en récompense, j'ai beaucoup à sentir. La permission que m'a donnée votre Altesse Sénénissime m'a tellement pénétré de joie, que je crains d'en devenir trop sérieux; car qui sçait même si cela n'iroit pas plus loin? Franchement, Madame, je suis dans un grand danger; & tout concourt encore à le rendre plus grand. Madame de Lambert revient de S**; les Mardis recommencent; & de mémoire de Mardi, on n'en a point passé de plus charmant que le dernier; on n'y a parlé que de vous. Vous croyez qu'il n'y a pas grand malheur à cela; pardonnez-moi, Madame, il y en a; je sçais mieux mon affaire que vous. Madame de Lambert soutenant toujours que votre portrait n'est point flatté, s'est avisée d'y ajouter de nouveaux traits plus touchans que de raison. Passe encore pour les graces & l'esprit, dont on ne sçait que trop de merveilles: mais elle

s'est mise à nous vanter un cœur admirable, plus tendre, plus compatissant, plus généreux que tous les autres, fait pour les sentimens & pour l'amitié, & pardessus tout, aussi constant que sensible ; & comme si elle eût eu affaire à des incrédules, elle nous l'a prouvé par les faits. Il sembloit qu'elle le fît exprès, Madame, moins pour achever de vous peindre, que pour m'achever de peindre moi. Pardonnez-moi ce jeu de mots, Madame, il a un grand sens, mais quand il n'en auroit pas, il faut que je m'égaye & que je badine, à quelque prix que ce soit, pour me sauver du sérieux qui me menace. J'aime encore mieux m'égarer en plaisanterie qu'en sentimens. Je ne sçais, Madame, si ce reméde me suffira ; mais je vous avoue que je tenterai tout pour ne me pas perdre. Je vous ferai plutôt toutes les injustices du monde que de me laisser mener trop loin. Je croirai plutôt l'impossible ; que toutes vos Lettres, par exemple, ne sont que des hazards d'esprit, qui ne prouvent point que vous en ayez toujours ; que toutes vos belles actions ne sont que des saillies d'humeur qui n'ont point de racine dans

le fonds de votre ame. Que sçais-je! on se sauve comme on peut. Je croirai que l'amitié trompe Madame de Lambert, & que je suis trompé moi par l'admiration; je ne suis pas bien sûr ici du mot propre.

Envoyez-moi, je vous supplie, une autre L*** B*** de B**; j'ai presque usé la premiere sur votre permission, & je n'en suis, Madame, qu'avec un plus profond respect,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Duchesse d'** à Monsieur* DE LA MOTTE.

JE n'avois été jusqu'à présent que dans un anéantissement volontaire; mais il est devenu forcé depuis que j'ai reçu votre derniere Lettre. Je suis un peu plus embarrassée que je n'étois; je me suis engagée bien témérairement dans un commerce de Lettres avec vous; il va plus loin que je ne pensois; & voilà comme on s'embarque insensiblement sans en prévoir les sui-

ses. Je me trouve plus que jamais dans l'impoſſibilité de vous écrire. Si je veux répondre à une Lettre enjouée & ſpirituelle, je craindrai de ne pas réuſſir; ſi je veux répondre à une Lettre galante, je ne ſçaurai comment m'y prendre, ou du moins je devrois faire comme ſi cela étoit; ſi je loue votre Lettre autant que je le voudrois, on dira que c'eſt par coquetterie; ſi je ne la loue pas, on croira que je n'ai ni goût ni ſentiment. Je ne ſçais de quel côté me tourner. Le néant même, auquel j'avois eu recours, m'eſt à charge depuis qu'il eſt devenu réel. Cette ſituation ne laiſſe pas que d'être fatiguante à la longue, & je commence à être embarraſſée de ma contenance en cet état. Vous voulez cependant toujours des L*** B**** de B**, j'ai failli à vous envoyer un blanc ſigné; mais Mademoiſelle de Launay a jugé au ſtyle de votre Lettre que je riſquerois trop. Que vous dirai-je donc ſur ce que vous m'écrivez? Allez trouver Madame de Lambert, faites-lui voir la Lettre que vous m'avez écrite, & demandez-lui ce qu'en doit penſer la perſonne dont elle vous a fait le portrait, & croyez qu'elle en penſe tout ce que Madame de Lambert

vous dira. Au reſte, je ne ſçais pas trop comment appeller ce que je vous envoye; ce n'eſt point une Lettre, c'eſt un pot pourri, un monſtre qui n'a point de forme déterminée : donnez-lui celle qui vous ſera plus agréable. Allez un peu bride en main ſur les L*** B**** de B**, je ne puis ſuffire à vous en fournir la quantité qu'il vous en faut; en voici un couple qui doit ſervir au moins à deux réponſes.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

VOtre charmant embarras, Madame, me devoit valoir quatre bonnes Lettres de V. A. S. Quel gain j'aurois fait, ſi vous aviez eſſayé de toutes les manieres de me répondre? Quand vous auriez répondu à une Lettre prétendue enjouée & ſpirituelle, quelle leçon vous m'auriez donnée de légereté & d'agrément! Tout ce que vous écrivez fait tant d'impreſſion ſur moi, que je crois que votre goût deviendroit bientôt le mien. Quand vous auriez répondu à une Lettre galante, que j'aurois

eu de plaisir à croire que vous ne sçaviez comment vous y prendre! je me serois bien gardé d'y soupçonner la moindre adresse. Si vous aviez pris le parti de me louer, ç'auroit été pour moi à la postérité une recommandation plus efficace que la liste de l'Académie Françoise ; mais malgré tout cela, Madame, je vous aurois quittée volontiers de ces trois Lettres pour une, où de dessein formé vous ne m'auriez point loué du tout. Je vous laisse, Madame, à débrouiller ce sentiment le mieux que vous pourrez : pour moi je n'ose y regarder de si près. Je me prens naïvement tel que je me trouve, ou plutôt tel qu'il vous plaît de me rendre par vos malices. Cette charmante permission que vous m'avez donnée, ces deux L*** B*** de B** signées dans le courant d'une Lettre, circonstance piquante & absolument de votre invention, sans compter mille petits riens qui sont d'un effet infini par la main dont ils partent : en vérité, Madame, si je m'égare, j'ai à qui m'en prendre ; ce ne sera pas tout-à-fait ma faute, & vous l'aurez bien voulu. Je n'ai rien à me reprocher, Dieu merci ; je vous obéis exactement : j'ai été,

comme vous m'en chargiez, lire à Madame de Lambert la Lettre que je vous ai écrite; je lui ai demandé ce qu'en devoit penser la personne dont elle a fait le portrait; elle m'a répondu sans hésiter, que cette personne en étoit très-contente. Ne croyez pas, Madame, que je m'en sois tenu au premier mot : je l'ai priée de penser sérieusement à ce qu'elle disoit, parce que j'avois ordre de prendre sa réponse pour vos vrais sentimens. Je l'ai vue alors un peu embarrassée; mais enfin elle a prononcé distinctement qu'elle n'osoit me dire tout ce que vous en pensiez. Vous voyez bien, Madame, qu'il y a là de quoi mourir de joie, & qu'en cet état une L*** B*** de B** ne doit me rien durer. Je vous supplie de ne me pas épargner ce nom charmant; & je vous jure, Madame, qu'il n'y a jamais eu de respect dans le monde qui ressemble à celui avec lequel je suis,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d** à Monsieur* DE LA MOTTE.

J'Ai lieu de croire que vous ne vous souciez plus de L*** B**** de B**. Il est vrai que vous m'en demandez un par votre derniere Lettre; mais il est vrai aussi que je vous en avois envoyé deux à la fois, en vous avertissant qu'ils serviroient pour deux réponses. Vous ne m'avez pas récrit depuis, ainsi c'est vous qui êtes en reste avec moi. Je voulois seulement vous mander aujourd'hui, que je ne vous envoyerois pas ce nom que vous n'eussiez rempli les conditions que j'avois exigées, & le voilà cependant sur ce papier en dépit que j'en aie : vous avez fait quelque sort pour l'attirer. Quant à l'oracle prononcé par Madame de Lambert, je ne puis le contredire après ce que j'ai déclaré. D'ailleurs il ne m'engage en rien, puisque je ne me suis jamais reconnue au portrait qu'elle a fait. Si vous voulez absolument que ce soit le mien, je vous le laisserai croire. Il faudroit que je fusse de bien mauvaise humeur pour

vous chercher querelle là-dessus. Après tout, on n'est pas maître des pensées d'autrui; on n'est responsable que des siennes; il me suffit pour n'avoir rien à me reprocher, de vous avertir que je ne ressemble point à la personne dont il s'agit; & qu'ainsi elle peut penser de vos Lettres tout ce que Madame de Lambert vous a dit, sans que vous en puissiez tirer la conséquence que je pense de même. Au reste, on m'a avertie que vous montriez à tout le monde ce que je crois ne vous point écrire. J'étois tentée, pour vous punir, de vous envoyer une Lettre que vous ne pussiez montrer, sans être en effet taxé d'une grande indiscrétion. Mais tout bien considéré, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de vous faire grace que de vous punir de cette façon. Outre que j'ai ici un Directeur & un Berger, qui ne voudroient pas que je me servisse de ce moyen pour vous corriger. Tâchez cependant d'être plus circonspect à l'avenir, ou vous n'aurez plus de L*** B**** de B**. Ne voilà-t'il pas encore que j'écris ce nom pour la seconde fois? Mais il me doit valoir trois Lettres de vous; une que vous me deviez déja de bon compte, & deux que

vous me devez à préſent. Dépêchez-vous de payer, ou je ferai monter bien haut les arrérages.

A l'égard du reſpect dont vous me parlez, je ſuis aſſez contente qu'il ne reſſemble pas à celui des autres. L'uniformité eſt déſagréable à la longue, & vous faites bien de mettre de la variété dans ce ſentiment, qui eſt aſſez ennuyeux par lui-même.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***.

Les L*** B**** de B**, me viennent deux à deux, & avec cela, Madame, je trouve à peine mon néceſſaire; je comprens pour la premiere fois l'avarice & l'ambition. On n'a jamais aſſez des choſes où l'on met ſon cœur. Je remercie donc V. A. S. de ſes profuſions. Mais ce qui n'eſt pas trop bien entre nous, c'eſt d'y mettre des conditions ſi préciſes & ſi abſolues. Vous abuſez du prix de la choſe, ſans égard au peu qu'elle vous coûte. Vous écrivez trois mots, trois mots que j'adore à la vérité, mais enfin ce ne ſont

que trois mots, & vous exigez autant de Lettres qu'il vous plaît de me faire cette grace, comme ſi ce m'étoit une choſe bien aiſée que de vous écrire. Croyez-vous donc, Madame, que dans ce commerce ſingulier, où je ne ſçais quel lutin m'a engagé, la partie ſoit bien égale entre nous? Vous m'écrivez en vous jouant; vous m'en dites tant & ſi peu qu'il vous plaît; je vois les graces autour de vous qui ſe relayent à dicter vos Lettres; ou plutôt, je vois que vous ne leur laiſſez rien à faire que de ſourire à votre badinage. En vérité cela eſt bien commode. Pour moi, Madame, c'eſt tout le contraire: je ne vous dis pas le quart de ce que je voudrois, ni comme je le voudrois. Un mot s'offre, & c'eſt le bon; il faut pourtant, en dépit de la vérité, que j'en cherche un autre. Le ſentiment eſt là qui voudroit que je le rendiſſe tout pur: il faut pourtant, malgré qu'il en ait, que je lui donne un air de penſée; il faut, en un mot, que je me contente un peu & que je ne vous déplaiſe pas le moins du monde; deux intérêts qui me ſont également chers. Je vous demande pardon de l'égalité, Madame; mais on ne ſçauroit aller contre la na-

ture. Vous voyez bien que tout cela eſt difficile à concilier, & que je ne ſuis pas trop à mon aiſe; je ne m'en plains pourtant pas, Madame; pour vous parler ingénuement, j'ai autant de plaiſir à ce que je ſupprime qu'à ce que je vous dis; & ce que vous ne découvrirez jamais, ſi vous n'avez bien de la pénétration, m'eſt encore plus précieux que ce que je vous laiſſe voir. Ayez donc pitié de mon embarras, Madame, envoyez-moi des L*** B**** de B** ſans me preſſer trop ſur les conditions. Je ne laiſſerai pas de m'avouer redevable, & d'arrêter exactement mon compte : je vous demande ſeulement un peu de crédit, & je crois qu'à force de me prêter, vous me mettrez en état de vous bien payer. Je ſuis, Madame, avec ce reſpect que vous me permettez, & qui devient tous les jours plus extraordinaire,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

DAignez juger, Madame, de notre conteſtation. Madame de Lambert m'a ſoutenu opiniâtrement que je devois trois Lettres à votre Alteſſe Sérénissime, & qu'il vous les falloit abſolument, ſans quoi je ne recevrois plus ce nom qui m'intéreſſe tant. J'ai voulu parier que je ne vous en écrirois qu'une, & que j'aurois pourtant réponſe. On m'a trouvé bien hardi; mais n'eſt-il pas vrai, Madame, que j'aurois gagné, & que j'avois raiſon de ne vous pas croire ſi infléxible? Cependant, Madame, tout convaincu que je ſuis de votre indulgence, je ne laiſſerai pas d'entrer en payement; & comme je n'ai pas répondu à un article important de votre Lettre, ce ſera de quoi m'acquitter d'autant. On vous a dit, Madame, que je montrois vos Lettres à tout le monde. A tout le monde! vous ne m'en ſoupçonnez pas. A un petit nombre de gens choiſis, je vous avoue qu'il en eſt quelque choſe; & vous conviendrez, je

crois, vous-même, que je n'ai pas pu faire autrement. On est étonné en compagnie du changement de mon humeur. On me reproche des distractions fréquentes. Je répons de travers à ce qu'on me dit. Les uns me croyent malade, les autres craignent pour ma tête : là-dessus ne pouvant faire mieux, je montre une de vos Lettres, & me voilà justifié. Autre avantage pour moi, Madame, on se récrie à chaque trait ; on me remercie de tout ce qu'on lit ; la bonne humeur revient ; je suis enchanté, & il n'y a plus moyen de me tenir. Après cela, Madame, si vous n'êtes pas contente de mes raisons, & qu'il vous plaise de me croire encore en faute, punissez, n'êtes-vous pas la maîtresse ? Mais punissez comme vous avez été tentée de le faire. Écrivez-moi, c'étoit votre projet, quelque bonne Lettre que je ne puisse montrer sans indiscrétion : mais je vous avertis d'avance que je ne serai pas discret légerement, & que je ne prétens le faire qu'à bonnes enseignes. Plût à Dieu que la pensée vous revint de me corriger à ce prix là, & que vous voulussiez bien la mettre en œuvre. Eh ! Madame, que faites-vous donc d'un Directeur,

ſi vous reſiſtez à vos tentations? Prétendez-vous toujours l'entretenir de riens; & ne mérite-t'il pas bien de tems en tems quelque conſultation paſſable? Pour moi, Madame, j'ai beaucoup à conſulter avec le mien, & nous avons de grandes diſputes enſemble ſur ce profond reſpect avec lequel je ſuis, Madame,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

VOus payez en trop bonne monnoye pour me diſpoſer à vous faire crédit : & la maniere dont vous me demandez quartier, me rend plus inflexible que jamais : je ſuis devenue encore plus intraitable depuis vos dernieres Lettres. Cependant je ne puis m'empêcher de vous avouer que vous auriez eu une L*** B**** de B** quand même je n'aurois pas reçu la ſeconde. Quelque amitié que j'aye pour Madame de Lambert, la vérité m'obli

de convenir qu'elle auroit perdu le pari ; mais malgré cela je ne vous aurois pas remis la dette. Vous comprenez bien que je la remets moins que jamais à présent. Il me revient une Lettre de l'ancien compte, & vous m'en devrez au moins une de plus quand vous aurez reçu celle-ci. Songez donc à vous acquitter au plûtôt. Vous n'êtes pas si peiné de ce commerce singulier que vous voulez le faire croire ; vous avez du plaisir aux choses que vous me dites, & vous en avez encore davantage à celles que vous ne dites pas : je vous prens par vos paroles. Puis-je vous plaindre en cette situation ? Je vous en fais juge. Mais s'il étoit vrai que le choix des mots vous causât quelque embarras, je vais vous donner un moyen de vous en tirer : écrivez-moi en vers : vous sçavez que la poësie a de grands priviléges, & que de cette façon on dit tout ce qu'on veut : vous y aurez recours dans ces tems où l'on ne peut vous tenir ; & les jours que vous serez plus moderé, vous m'envoyerez de la prose ; car je ne veux pas y renoncer. Vous trouverez peut-être que je vous taille bien de la besogne, au lieu de vous procurer des facilités. Mais quand

cela feroit, aurois-je tort ? Et ce refpect fi extraordinaire que je permets, ne me met-il pas en droit d'exiger quelque chofe de plus à mefure qu'il fe perfectionne ? Quant aux reproches que vous me faites de ne vous envoyer que trois mots qui ne me coutent gueres, & que je fais payer par autant de Lettres qu'il me plaît de les répeter, comptez-vous pour rien les querelles des Bergers & du Directeur, qui prétendent que ces trois mots font très-fignificatifs ? Tout bien confidéré, je mets au jeu autant que vous, & les L*** B**** de B** ne font pas payées trop cher. En voici une feconde; vous fçavez que fuivant notre marché elle doit me valoir une Lettre de plus.

LETTRE de Monfieur DE LA MOTTE, *à Madame la Ducheffe d***

NOn, Madame, vous n'aurez point de vers, c'eft une chofe réfolue; & je crois que votre Alteffe Séréniffime entrera elle-même dans mes raifons. Les vers font le langage de la fiction; fi naturellement qu'on s'y exprime, il

reste toujours contre eux un soupçon de recherche ou de badinage, qui ne m'accommoderoit point du tout auprès de vous. Je veuxvous paroître aussi naturel que je le suis, & je ne veux pas qu'on puisse répondre aux endroits où le cœur parleroit le mieux ; ce ne sont-là que des vers. Quand vous trouveriez les miens jolis, ce qui est d'ailleurs assez incertain, ce ne seroit pas encore mon compte. Il y a trois mois qu'un pareil suffrage m'auroit fort contenté. A présent j'ai toute une autre ambition ; je veux être jugé vrai ; je veux que vous le sentiez, que vous le voyiez, & ne vous laisser aucun prétexte d'ignorance. Désabusez-vous sur la poësie, Madame. Vous pensez qu'on peut dire en vers tout ce qu'on veut ; & moi je vous soutiens qu'on n'y est le maître ni de ce qu'on veut dire, ni de ce qu'on veut ne pas dire. La rime & la mesure nous offrent souvent l'un pour l'autre : tout ce que les plus habiles y peuvent faire, c'est d'entrer en composition avec elles : mais il y a toujours à perdre ; & je ne suis pas d'humeur, pour leur intérêt, à rien rabattre de ce que je sens. Voulez-vous encore une autre raison, Madame ? la voici, & je la crois la meil-

leure de toutes. Je veux penser à vous & ne penser qu'à vous, en vous écrivant. Si je vous écrivois en vers, il faudroit penser à l'ouvrage; c'est toujours une distraction; un sentiment vif & délicat s'en effraye, ou pour mieux dire, il n'en est pas capable. Changez donc, s'il vous plaît, votre proposition. Dites, Madame que dans ces jours où l'on ne peut pas me tenir, je dois vous écrire en prose, & que dans les jours modérés je pourrois employer les vers: mais sur ce pied-là, Madame, vous n'en aurez gueres. Ces jours modérés sont déja bien loin, & je sens qu'ils s'éloignent toujours davantage à mesure que vous m'écrivez. Peut-être trouvez-vous ici bien des sentimens; mais prenez-y garde, Madame, il n'y en a pas un qui sorte de ce profond respect que vous m'avez permis, & qui se perfectionne tous les jours. Avancez-moi toujours vos Lettres sans vous embarrasser de ce que je dois; il vous sied bien d'être libérale par magnificence de Princesse, ou, si vous l'aimez mieux, par désintéressement de Bergere.

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant serviteur

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

VOus aſſurez que je n'aurai point de vers de votre façon, & moi je ſoutiens que j'en aurai : nous verrons qui aura raiſon de nous deux. Vos excuſes ſont pleines d'eſprit, mais elles ne me convainquent pas. Quand j'approuverois vos vers, dites-vous, ce ne ſeroit pas tout-à-fait votre compte. Mais ſçavez-vous ſi je ne ferois que les approuver, & s'ils ne produiroient pas encore plus d'effet que votre proſe ? Vous prétendez que l'expreſſion eſt trop gênée par la meſure & par la rime ; ne diroit-on pas que vous n'avez jamais bien exprimé des ſentimens de cette façon ? Vos ouvrages vous donnent le démenti. Vous ajoutez que vous ne voulez pas qu'on puiſſe dire : ce ne ſont là que des vers, & peut-être le cœur n'y a-t'il point de part. Mais vous n'ignorez pas que lorſqu'on voit dans vos pieces les ſentimens d'honneur & de généroſité ſi bien exprimés, tout le monde s'écrie, que pour les rendre

aussi parfaitement, il faut les sentir. Si vous dites qu'un certain respect est plus difficile à exprimer que le reste, je vous opposerai encore vos propres œuvres, & j'appellerai en témoignage contre vous les héros de vos tragédies. Mais venons à votre derniere raison, que vous croyez triomphante. Vous dites que lorsque vous m'écrivez, vous voulez ne penser qu'à moi, & que si vous faisiez des vers il faudroit penser à l'ouvrage. Je réponds à cela : ne pensez qu'à moi, mais pensez-y vivement, & les vers viendront d'eux-mêmes ; du moins si votre respect est tel que vous le dites. J'en doute encore, & je veux vous mettre à l'épreuve ; & pour commencer je ne vous envoyerai point aujourd'hui de .... & vous n'en aurez plus que vous ne m'ayez envoyé des vers.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE *à Madame la Duchesse d* * *

VOus avez beau dire, Madame, vous ne doutez pas le moins du monde de ce respect si vif & si singulier que j'ai pour votre Altesse Séré-

nissime. Eh! comment pouriez-vous, si vous en doutiez, me soutenir que vous aurez de mes vers, quand j'ai osé vous déclarer si résolument que vous n'en auriez pas! Vous êtes bien sûre, au ton dont vous le prenez, de m'avoir mis au point de tenter l'impossible pour vous satisfaire. Mais autre chose est de le tenter, Madame, & autre chose d'y réussir. J'ai cru d'abord que vous auriez eu contentement, & sur le début de votre Lettre j'aurois parié pour vous contre moi. Je me recommandois même à Apollon en continuant de la lire : mais sur la fin vous avez tout gâté en croyant faire merveille : plus de.......... me dites-vous, si je n'ai de vos vers. Par-là vous m'avez ôté tout d'un coup le pouvoir de vous obéir. Un sentiment douloureux s'est emparé de mon ame, & n'y a laissé place pour aucune autre attention. Cependant, Madame; dans l'ardeur de vous plaire, & sur votre parole, que les vers viendroient d'eux-mêmes, j'ai tâché de rimer mon sentiment le mieux que je pouvois. Voici mon essai.

Plus de L**es B** dictes;
Eh! que vais-je donc devenir?
Par quel secours puis-je les obtenir?...

Vous voyez-bien, Madame, que j'ai été arrêté-là tout court, & qu'il n'y avoit plus moyen de ſortir d'affaire que par le ſecours des piêtes. Peut-être m'échape-t'il quelque autre reſſource : mais enfin ce n'auroit été qu'un bout rimé de Mercure galant, qui auroit dégradé votre nom, & qui m'auroit déſhonoré, moi ; ce qui ne m'intéreſſe preſque pas en comparaiſon de l'autre accident. Vous me direz qu'il falloit changer de tour : mais penſez-y, Madame : comment changer de tour ſans mettre hors de ſa place naturelle ce premier ſentiment qui m'obſéde toujours ; plus de L**es B**dictes? Ce n'auroit plus été ma façon de ſentir, & vous n'auriez eu qu'un faux portrait de ma ſituation. Croyez-m'en donc, Madame ; j'apprens aujourd'hui par expérience ce que je ſçavois déja par ſpéculation : un ſentiment ſuperficiel fait les Poëtes ; un ſentiment profond les détruit. En vérité, Madame, cela eſt démontré, & vous en ſeriez déja convenue, ſi vous n'étiez Princeſſe. C'eſt la fierté du rang qui vous prend à la gorge ; vous voulez être obéie : franchement ce rang gâte tout, & je vous

avoue que je ſuis bien de mauvaiſe humeur contre lui. Je ſouhaiterois preſque que vous n'en euſſiez point ; & je m'abandonne d'autant plus volontiers à cette idée, que vous êtes la perſonne du monde qui s'en ſeroit le mieux paſſée. Il n'y auroit de moins dans mes Lettres que l'Alteſſe Séréniſſime, & je n'en ſerois qu'avec un plus profond reſpect, s'il étoit poſſible,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Permettez-moi un apoſtille, Madame, M. de Fontenelle m'a fait appercevoir qu'il m'étoit échappé une rime à B**dicte, & même aſſez traitable. Vraiment il m'en échapperoit bien d'autres, & c'eſt une nouvelle preuve de mon ſentiment.



*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** à Monſieur* DE LA MOTTE.

CONſulte ton reſpect, écris ce qu'il te dicte;
Tu rimeras à B** dicte.

Nous voyez bien que cette rime n'eſt pas ſi ingrate que vous le diſiez ; vous lui avez cherché querelle mal-à-propos, & vous vous ſeriez tiré d'affaire ſans avoir recours aux pictes. A l'égard de la raiſon, elle n'a que faire de venir ſe fourer à tout ceci qui n'eſt pas de ſon reſſort. Je ne doute point de votre reſpect, dites-vous ; belle merveille que vous ayez deviné cela ! Si j'en euſſe douté, auriez-vous mérité que je vouluſſe vous mettre à l'épreuve ? Pour vous parler ſincerement, je vous dirai que j'en doute ſi peu, que je parie encore contre vous que j'aurai des vers, & que je vous déclare que je veux abſolument en avoir. Vous vous êtes recommandé à Apollon, & les vers ne ſont pas venus : mais vous avois-je dit de vous recommander à Apollon ? Il falloit s'adreſſer à un autre. Je ne ſçais

pas à qui, mais je ſçais bien que ce n'étoit pas à Apollon. Faites tout comme vous l'entendrez, mais enfin il me faut des vers. N'êtes-vous pas bien à votre aiſe de n'avoir plus de......? Je ne ſuis pas trop à mon aiſe moi, de ne vous en pas envoyer. Je ne ſçais ſi c'eſt par habitude ; mais enfin ces mots ſont toujours au bout de ma plume ; j'ai toutes les peines du monde à la retenir. C'eſt à titre de Princeſſe que je ſuis, dites-vous, ſi abſolue : point du tout. A quel titre donc ? Je n'en ſçais rien. Envoyez-moi des vers.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

VOus faites bien valoir, Madame, deux aſſez bons vers que vous avez faits ; & vous croyez par-là avoir anéanti toutes mes raiſons : mais ai-je prétendu, Madame qu'on ne pouvoit rimer à S** ? Eh ! bon Dieu, qui pourroit vous empêcher là de faire des vers ? Vous y paſſez le tems de plaiſirs en plaiſirs : rien ne vous occupe aſſez fortement ; tout au plus quelque petit ſen-

timent paſtoral, qui ne fait que vous égayer : vous êtes dans une ſérénité parfaite, & le nom de Séréniſſime, dérobé aux Philoſophes, a été inventé ſans doute pour quelque Princeſſe qui vous reſſembloit fort. Voilà tout ce qu'il faut pour faire des vers. Vous pouvez vous divertir, quand il vous plaira, à en faire d'excellens; je vous le conſeille même, cet amuſement en vaut bien un autre : mais vous ſçavez, Madame, vous qui ne doutez pas de la vivacité de mon reſpect, que je n'ai pas les mêmes facilités. Mes ſentimens me ſont précieux; je ne puis me réſoudre à les altérer ni à les déranger le moins du monde; & jaloux comme ils ſont de leur liberté, ne vous attendez pas qu'ils deviennent les eſclaves de la rime & de la meſure. Malgré tout cela vous inſiſtez, & vous voulez parier contre moi que vous aurez des vers : mais y ſongez-vous, Madame? Que pouvez-vous parier qui m'intéreſſe autant que mes ſentimens? Je vous déclare qu'à moins de mettre au jeu un peu des vôtres, vous n'êtes pas au pouvoir de me tenter. Je pourrois vous armer contre moi, ſi je le voulois. Je n'aurois qu'à vous dire que Ma-

dame de Lambert eſt d'avis que je vous obéiſſe. Eh bien, me diriez-vous auſſitôt, voilà une perſonne ſage, judicieuſe & hors d'intérêt : n'êtes-vous pas inexcuſable de ne vous pas rendre à ſon ſentiment ? Il eſt vrai : Madame de Lambert eſt tout ce que vous dites-là, & par conſéquent vous n'aurez pas de vers ; car c'eſt elle qui me défend de vous en envoyer, & qui juge qu'il y auroit à perdre pour vous-même. Je vois que vous ne vous rendez pas encore. Vous en revenez à la grande menace, plus de.......... me dites-vous, ſi je n'ai ſatisfaction : mais le croiriez-vous, Madame ? Cette menace même ne m'épouvante plus. Il vous eſt échappé de dire que vous n'étiez pas à votre aiſe en ſupprimant ce nom que je deſire ; que vous l'aviez toujours au bout de la plume, & que vous ne la reteniez pas ſans peine. C'en eſt aſſez, Madame, je ſuis content. Cc nom ſupprimé avec peine m'eſt auſſi bon que ſi vous l'écriviez : peut-être même qu'à y regarder de près, il mériteroit la préference. Je fais du blanc le même uſage que je faiſois de l'écriture. Je crois, Dieu me pardonne, que quand pour me punir vous ne m'écririez point du

tout, j'y trouverois encore mon compte. Quel plaisir de vous croire piquée, puisque vous m'assurez que vous ne le seriez pas comme Princesse. Vous feriez donc mieux, Madame, de céder de bonne grace à la nécessité; car il m'est absolument impossible de vous écrire en vers, que mon respect ne soit diminué de moitié. Pourriez-vous en vouloir encore à ce prix-là ? Si vous étiez capable de lâcher le mot, votre Altesse Sérénissime mériteroit bien d'en avoir. Je me creuserois la cervelle pour en envoyer au plûtôt à V. A. S. je mettrois de l'Altesse Sérénissime jusques dans les vers; & il ne tiendroit pas à moi que je ne fusse précisément avec un très-profond respect & des plus irréprochables,

De votre Altesse Sérénissime,

Le plus humble & le plus obéissant Serviteur.



*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

OUi, vous avez raiſon ; je me rends & je ne vous demande plus de vers. Je vois que quand Apollon vous manque, vous n'avez plus de reſſource. Que j'avois grand tort de vous propoſer de vous adreſſer à quelque autre ! Je ne vous ferai plus de menaces, puiſque vous avez l'eſprit aſſez bien fait pour prendre le tout en bonne part, juſqu'à la ſuppreſſion de mes Lettres. D'ailleurs l'Alteſſe Séréniſſime vous coûte ſi peu, & vous êtes tellement le maître de la forme de votre reſpect, que je ne trouve plus rien à dire ; ainſi je finis tout court.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d * **

VOus voulez donc des vers ? Je voulois en écrire.
Et pour exécuter un ordre ſi preſſant,
Je me recommandois à ce Dieu tout-puiſſant

Que vous n'avez pas voulu dire.
Quoi ! me dit-il avec un fier ſourire,
Me prens-tu pour un ouvrier,
Un arrangeur de mots que l'on tâte & retâte ?
Je bleſſe, & bien ſouvent ſans m'en faire prier :
Voilà des ſentimens pour te déſennuyer,
Qu'Apollon les rime & les gâte,
Nous aurons fait tous deux notre métier.

Ne croyez-pas, Madame, que le Dieu ait parlé en vers ; il ſe croiroit déshonoré ; mais il s'eſt éloigné un moment de moi, & j'ai ſaiſi ce moment pour faire le métier d'Apollon.

Remarquez encore, Madame, que tout ceci eſt écrit avant que j'aye parlé à Madame de Lambert. Mon obéiſſance ne doit rien à perſonne. Jugez par-là du profond reſpect avec lequel je ſuis, Madame,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & le très-obéiſſant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse du*** *à Monsieur* DE LA MOTTE.

JE vous le disois bien, Apollon pour rimer
Dans ce cas-ci n'étoit pas nécessaire;
Celui que vous & moi n'avons osé nommer,
Donne à ce qu'il produit l'heureux talent de
plaire:
Tout ce qu'il fait sentir, il le fait exprimer;
Il est des vers touchans le véritable maître.
Les vôtres sont charmans & galamment
tournés,
Nous les voyons par les graces ornés;
Il est aisé de reconnoître
De quelle main vous les tenés.

Voilà mon sentiment sur les vers que vous m'avez envoyés. Je ne sçais par quel hazard il se trouve rimé. La pensée est de moi, les vers n'en sont pas; j'ignore à qui je dois ce secours: il me paroît qu'il y a du mystere, & je ne veux pas l'approfondir. Vous voyez bien que ma colere est un peu appaisée: faites-la finir entierement, car elle me met fort mal à mon aise. Il ne manque à vos vers que d'avoir été donnés de

bonne grace ; & quoique vous disiez, je soupçonne que Madame de Lambert a quelque part à votre obéissance. Cependant je suis assez contente de n'avoir pas trouvé dans votre derniere Lettre cette profusion d'Altesses Sérénissimes, ni la menace d'un respect irréprochable. Vous méritez bien aujourd'hui une L*** B**** de B** : la voilà ; nous verrons ce que vous mériterez par la suite.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE *à Madame la Duchesse du* **.

EN vérité, Madame, votre badinage est trop dangereux. Vous jouez si bien tous les sentimens, que vous en inspirez de trop sérieux, malgré qu'on en ait : je n'ai pu soutenir l'apparence de votre colere, en ne la jugeant même qu'une apparence ; & vous m'avez affligé à un point que je vous en aurois fait pitié : je n'ai pas laissé d'en user avec votre Lettre comme à l'ordinaire, & je ne vous dirai pas pourquoi. Cependant je suis très-sûr que tout ce que vous me dites, n'est que

badinage ; que votre imagination s'égaye à mes risques ; & rien ne manque là-dessus à ma persuasion : de grace ne me le dites jamais vous-même, & ne m'allez pas faire l'injure de me croire homme à prendre la nue pour la Déesse. Ce n'est pas, Madame, que je pense n'avoir rien acquis auprès de vous ; vous n'auriez pas joué en Princesse avec moi, si vous n'aviez bien voulu que j'y gagnasse quelque chose : mais enfin, par la faveur que vous m'avez faite, vous avez contracté une dette qui est toute ma fortune. Vous me devez une bienveillance à part ; je ne vous quitte pas à moins ; & puisque vous me la devez, j'y compte si bien que je la déclare à toute votre cour. Il est bon de l'avertir des ménagemens qu'elle me doit ; dès que vous êtes l'Héroïne de mon aventure, je deviens quelque chose ; & je ne trouverois pas bon qu'on me perdît le respect. Si quelqu'un fait notre histoire, qu'il ne m'impute pas la sottise d'avoir cru ma plume un trait de l'amour, & d'en avoir présumé le moindre effet ; qu'il ne me fasse pas offrir pour ma rançon, ce respect singulier qui est ma chaîne même : en un mot, Madame, pardonnez

ma fierté, on me doit des égards, & pour les ſentimens que j'ai, & pour la bonté qui les a ſoufferts. Rendez-moi au-plûtôt, Madame, les marques de cette bonté; que les L*** B**** de B** reviennent avec leurs graces ordinaires, & ſoyez bien aſſurée que je demeure conſtamment avec ce reſpect indépendant de toute dignité,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe du** à Monſieur* DE LA MOTTE.

PUiſque vous êtes ſi affligé, il faut donc vous conſoler; c'eſt pour cela que je vous écris aujourd'hui. Je crois cependant que ma Lettre d'hier aura bien avancé votre guériſon, ſi elle n'eſt pas entierement achevée. Vous avez très-bien fait d'être affligé, mais vous ferez très-bien auſſi de ne l'être plus à préſent. Quant à notre hiſtoire, elle eſt très-jolie & ne doit pas vous déplaire; ſi elle dit que vous avez cru que votre plume étoit un trait, elle dit en même tems qu'il a porté ſur l'eſprit; n'eſt-ce

pas beaucoup? Y a-t'il ſi loin....? Mais vous voulez une L*** B**** de B** je vous l'envoye en verité de très-bon cœur.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe du* **

MA réponſe étoit rendue, Madame, avant que je reçuſſe votre charmante Lettre. Votre courier en me l'annonçant, a été le témoin de la joie la plus vive; & s'il vous l'avoit bien repréſentée, je n'aurois plus rien à vous dire: vous auriez déja jugé du plaiſir que m'a fait l'aſſurance de ma grace, par celui que je ſentois à l'eſperer ſeulement: il eſt vrai, Madame, que je l'ai méritée aſſez pour y pouvoir compter. Je vous ai envoyé des vers par pur beſoin de vous obéir: Madame de Lambert n'y a eu aucune part. Et là-deſſus, Madame, ſouffrez que je vous gronde d'avoir eu de la peine à m'en croire. Certain reſpect ne ment jamais. Que je ſuis heureux, Madame! Ces pauvres vers qui n'étoient que de ma façon, comme je vous l'ai dit, m'en

ont valu des plus charmans. Vous ne reclamez des vôtres que la penſée; & vous ne ſçavez, dites-vous, de qui peuvent venir les rimes : il ne paroît pas qu'elles y ayent rien gâté : mais quand on travaille d'après vos penſées, on peut, ſans les rendre parfaitement, faire encore des merveilles ; & ce qu'on en conſerve eſt d'un ſi grand prix, qu'il ne laiſſe rien à deſirer qu'à vous qui ſçavez le reſte. Malgré tout cela, Madame, j'ai une plainte à faire ; ſi heureux qu'on puiſſe être, on n'a pas toutes ſes aiſes dans ce monde. Vos Lettres ſont trop courtes. Vous avez joué à merveille tous les ſentimens; il n'y a que leur babil que vous n'avez pas attrapé. Mon Dieu, qu'eſt-ce qu'une Lettre courte! C'eſt un rendez-vous manqué ; la perſonne qu'on attend arrive ; mais elle diſparoît dans le moment; à peine a-t'elle le tems de vous dire que ce ſera pour une autre fois. Vous me direz qu'il y a remede à tout ; que je n'ai qu'à recommencer vos Lettres pour les étendre : vraiment, Madame, je n'y manque pas : mais je ne les recommencerois pas moins quand elles ſeroient plus longues ; & c'eſt cette abondance pré-

cieuse que je regrette. Voulez-vous faire une belle action, Madame? Vous ne revenez que Samedi de S**, vous y passez encore demain: ne passez pas ce demain sans quelque bienfait: encore une L*** B**** de B**. Donnez, donnez, Madame; c'est un plaisir de Princesse; le mien est de recevoir de vous, avec ce respect qui ne ressemble pas plus aux autres par sa constance que par sa vivacité. Je suis, Madame,

De votre Altesse Sérénissime,

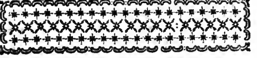
Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Duchesse du*** à Monsieur* DE LA MOTTE.

ENfin je viens de recevoir une de vos Lettres. Il y avoit long-tems qu'elle m'étoit annoncée. Je croyois que mes Bergers faisoient quelque sort pour l'empêcher de venir jusqu'à moi. J'avois tort de le croire, car il me semble que je ne dois pas les soupçonner d'être sorciers. Ce qu'il y a de vrai c'est que cette Lettre a beaucoup tardé; du moins je le veux croire ainsi, & je me

me garderai bien de penser que le tems m'a paru plus long qu'il n'étoit en effet. Pour éviter que je ne me puisse faire ce reproche là à l'avenir, écrivez-moi plus souvent, afin qu'il n'y ait pas tant d'intervalle entre chacune de vos Lettres. Mais venons un peu à compte sur cet article. Je viens de recevoir la réponse à la Lettre que je vous ai écrite en vous envoyant des vers, il m'en revient une à celle qu'on vous porta mardi chez Madame de Lambert; il faudra que vous répondiez encore à celle-ci, & que vous m'envoyiez ces deux Lettres vendredi, car je pars samedi; & je vous avertis que je ne vous fais point de crédit. Pour vous encourager, je vous envoye une L*** B*** de B*** Vous avez tort de vous plaindre de la briéveté de mes Lettres. Il m'échappe quelquefois de certains traits, après lesquels il faut finir tout court, & qui valent mieux que le babil. Avez-vous bien le courage de vanter la constance de votre respect, qui est encore si nouveau? Venez samedi chez moi avec Madame de Lambert, je tâcherai que ma conversation vous fasse autant de plaisir que mes Lettres.



VERS

DE MONSIEUR

DE LA MOTTE.

*Madame la Duchesse d** étant revenue à Paris au commencement de Novembre, pour y passer l'hiver, Monsieur de la Motte, au moment de son arrivée, lui fut amené par Madame de Lambert. Cette entrevue, la premiere depuis le commerce de Lettres établi entre la Princesse & lui, parut digne d'attention aux spectateurs curieux de la suite d'une si singuliere avanture. Madame la Duchesse d** le reçut avec ces graces qui lui sont naturelles, & l'enjouement qui convenoit de sa part en cette occasion. Monsieur de la Motte, quoique chargé d'un rolle difficile, se tira d'embarras à force d'esprit, & laissa*

voir autant de vivacité dans ses sentimens, que le respect lui permit d'en montrer. Il débuta par faire en vers le remerciment qui suit.

REMERCIMENT.

JE désirois avidement
Un nom dont tous les cœurs reconnoissent l'empire;
Il est venu, ce nom, soulager mon tourment;
Je pense lui devoir le jour que je respire.
Ne pourrois-je à la main qui daigna me l'écrire
Dire un mot de remerciment?

Madame la Duchesse de ** lui ayant donné sa main à baiser, Madame Dreuillet qui étoit présente, fit remarquer à M. de la Motte que c'étoit la main gauche qui lui avoit été présentée, & qui avoit reçu le remerciment destiné pour la droite, dont il tenoit les signatures, objet de sa reconnoissance. M. de la Motte ayant été quelques jours sans qu'on entendît parler de lui, Madame la Duchesse d** dit à M. de St Aulaire qu'il falloit l'agacer par des vers, dont elle lui dit la pensée, & le chargea de

les tourner. Elle lui envoya ceux-ci le lendemain, avec une bourse & le billet qui suit.

> Celui qui dans ma signature
> Trouvoit une aimable peinture,
> Dont il avala quelque trait,
> Dans une indifférence extrême,
> Loin de demander un portrait,
> Néglige l'original même.

Ne donnez jamais vos pensées à tourner, elles y perdent trop.

Voilà une bourse que je trouvai hier au soir sur ma table, sans apprendre de quelle part elle vient; il me suffit de sçavoir que ce n'est pas de la vôtre. Faites-en l'usage qu'il vous plaira. Je ne serai pas fâchée d'apprendre qu'un peu de dépit vous l'a fait jetter au feu.

M. de la Motte, attentif à ménager ses avantages, n'avoit pas oublié l'avis que lui avoit donné Madame Dreuillet. Il apporta à ce sujet, la premiere fois qu'il vint, les vers suivans.

> A tout bon compte revenir.
> La main que je crus obtenir,
> Est celle à qui je dois le nom de L***:
> Je pris la gauche par méprise:

Mais convenez de bonne foi;
Que la droite, en ce cas, vouloit la préférence.
Jugez, Princesse, & laissez-moi
Placer mieux ma reconnoissance.

Dans le tems que M. de la Motte étoit chez Madame la Duchesse d** elle raconta qu'elle venoit de trouver dans son cabinet une petite figure de l'Amour, qui tenoit un papier, dans lequel elle avoit trouvé des vers fort galans, & dit qu'elle ne sçavoit d'où cela pouvoit venir. Elle sçut que c'étoit une Dame attachée à sa cour qui lui avoit fait cette galanterie. M. de la Motte en prit occasion de faire les vers que voici.

Ce jeune & beau garçon, portant aîles au dos,
Brillant carquois, & fléches acérées,
Et qui vous vint offrir, avec de jolis mots;
Un cœur percé pour vous de ses pointes dorées;
Ce jeune & beau garçon l'autre jour m'apparut,
Et me donnant des vers, dont il disoit merveille;
A l'objet de tes soins va porter ce tribut;
Tu sçauras de ces vers & la force & le but;
Si tu les lui dis à l'oreille.

Il est un respect noble, ardent, ambitieux;
Levant toujours ses regards vers les Cieux,
En transports, en desirs fertile,
Tel qu'il le faut enfin pour honorer les Dieux;

Bien différent de ce respect servile,
Toujours tremblant, toujours baissant les yeux,
Et fait pour contenir le vulgaire imbécile.
Jadis ces deux respects nous furent envoyés,
Lequel sens-je pour vous, L** voyez?

Graces au Dieu qui me conseille,
Je me suis fait d'heureux destins.
Tous les vers deviendroient divins,
Pour qui pourroit ainsi vous les dire à l'oreille.

Madame la Duchesse d** ayant eu une dispute de grammaire avec quelques personnes de sa cour, sur la maniere d'écrire le verbe *secourir* à l'impératif, elle envoya la question à l'Académie pour y être jugée; & sollicita M. de la Motte en sa faveur, par cette chanson, où *secourre* est écrit comme Madame la Duchesse d** prétendoit qu'il le devoit être.

CHANSON.

Sur l'air : *Quand on a du jus d'Octobre.*

Tes Confreres prudens & sages
Se détermineront par toi;
Je veux obtenir leurs suffrages,
Cher la Motte secourre-moi.

M. de la Motte animé par le desir de

plaire à Madame la Ducheſſe d**, ſoutint ſi vivement ſa cauſe, qu'il la lui fit gagner; ou plutôt lui dit qu'elle l'avoit gagnée; & cette Princeſſe ſatisfaite de ſon triomphe, mais peu ſûre d'avoir eu la raiſon de ſon côté, envoya pour remerciment à M. de la Motte les vers qui ſuivent.

D'une circonſtance flatteuſe
Mon triomphe eſt accompagné.
Ma cauſe, m'a-t-on dit, étoit pis que douteuſe,
Et cependant mon procès eſt gagné.
A faillir j'ai ſçu vous réduire;
Et le plaiſir d'avoir raiſon
Eſt moindre ſans comparaiſon;
Que n'eſt celui de vous ſéduire.

Et ceux-ci ſur le même ſujet.

La Motte aux dépens de ſa gloire,
M'a fait obtenir la victoire,
Son reſpect eſt bien averé.
Dans cet agréable ſervice;
De l'arrêt qu'il m'a procuré,
J'aime à voir toute l'injuſtice.

Il répondit par ceux que voici.

Me voilà, dit-on, pour vous plaire,
Criminel de leze grammaire,

Et vous applaudiſſez à mon iniquité,
Je hais pourtant bien à mal-faire ;
B**** à ce point m'auroit-elle gâté ?
Vous auriez là fait une belle affaire :
Je me croyois homme de bien :
Mais cette probité me devient fort ſuſpecte :
Et depuis que je vous reſpecte,
L'honnête homme eſt tout prêt de ne valoir plus rien.

M. de la Motte peu content de la vaine apparence de faveur dont il jouiſſoit, fit ces vers.

Avec une Nimphe Divine,
Je joue un jeu qui me ruine.
Par fois d'un gain encourageant
Je goûte la flateuſe joie ;
Mais je la paye en bon argent,
Elle paye en fauſſe monnoie.

Pour obtenir quelque choſe de plus, il fit ceux-ci, qu'il ne voulut dire qu'à l'oreille de Madame la Ducheſſe d**.

Le petit Dieu, maître de l'univers,
L'enfant à qui je me conſeille,
Fier du ſuccès des premiers vers,
M'en a donné pour l'autre oreille.
Ne ſouffrez pas qu'elle ait par ſa rigueur,
Rien à reprocher à ſa ſœur.

※

Les plaisirs qu'aux humains la nature dispense,
Prêts à se livrer à nos goûts,
Ont en divers endroits choisi leur résidence :
Au devant d'eux nous courons tous ;
Chacun croit trouver le plus doux ;
Mais qui croit le tenir n'en a que l'apparence ;
Le plus charmant s'est logé là ;
Courage, dit l'enfant, saisi-t-en, le voilà.

Madame la Duchesse d** ayant voulu honorer de sa présence le mardi de Madame de Lambert, fut dîner chez elle. Ce jour là M. de la Motte y étoit, & toutes les personnes qui ont coutume de s'y trouver : Madame a Duchesse d** fit mettre M. de la Motte à côté d'elle à table. On dit que c'étoit pour lui que la fe faisoit fête. Il fit à cette occasion l'Epitalame qui suit.

ÉPITALAME.

Loin de nous sombre ennui, fuis, sagesse féroce;
Accourez doux transports, graces, ris, enjouement,
Venez confondez-vous, c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

※

Cet enfant qui du doigt abattroit un colosse,
Sincere dans ma bouche en Ludovise ment.
Voilà bien de ses tours ! c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

※

Croire que je feignois, c'est une injure atroce.
Qui croit qu'elle a dit vrai, l'offense également.
Ne vous y trompez pas, c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

※

Aulaire de dépit leve sur moi sa crosse ;
Henault dans sa fureur, me traîne au Parlement.
Rivaux soyons amis, c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

※

Déja la Mariée en donne un fruit précoce ;
Je vois naître un souris & malin & charmant.
Ho ! le plaisant hymen ! c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

※

Qu'on taille en bas relief, qu'on taille en ronde
bosse,
Qu'on publie en tous lieux ce grand événement;
Muses, Amours chantez, c'est aujourd'hui la
nôce
De l'esprit & du sentiment.

Madame la Duchesse d** étant re-tournée chez Madame de Lambert, M. de la Motte lui dit ces vers.

Oui, si je vous vois davantage;
C'en est fait; de mes jours les liens sont rom-
pus.
Mourez, me direz-vous, je vaux bien cet hom-
mage:
D'accord; mais vos conseils sont pourtant su-
perflus.
Sçavez-vous la raison qui retient mon courage?
Qui meurt, ne vous adore plus.

※

Je l'ai revu. Qui? lui. Faut-il vous le nommer?
Lui, vous dis-je, Lui qui m'obséde;
Lui qui peut tout, quand vous voulez aimer;
Lui dont les coups sont sans reméde.
Je me plaignois à lui qu'un sort injurieux

Sous un voile cruel me déroba vos charmes.
Console-toi, dit-il, on peut tarir tes larmes;
Tu verras, j'en réponds, si tu touches ses yeux.
Votre gloire le veut, ne mettez point d'obstacle
A cette clémence des Cieux;
Songez, pour achever de ressembler aux Dieux,
Qu'il ne vous manque qu'un miracle.

Madame la Duchesse d** étant encore chez Madame de Lambert, M. de la Motte surpris de la trouver distraite, s'en plaignit de la sorte.

Je ne vous verrai plus, trop aimable Princesse;
Vos yeux de mes transports ne seront plus témoins;
De mon naufrage il faut du moins
Sauver un reste de sagesse.
J'espere encor me faire un destin assez doux.
Votre image sera ma compagne fidelle,
Et je sçaurai vivre avec elle
Mieux, mille fois mieux qu'avec vous.
Elle n'est pas, comme vous l'êtes,
L'esclave d'un rang glorieux,
Qui sur certains désirs tient nos bouches muettes.
A mes rivaux, comme vous faites,
Elle n'ira point à mes yeux
Donner d'audiences secrettes.
Tous mes vœux lui seront offerts;

Sans que j'en craigne aucun ſcandale :
Je la verrai toujours égale ;
Elle ne rira point en écrivant mes vers.
Ce projet vous ſemble un caprice ?
Votre image, après tout, n'eſt pas vous : je le crois.
Mais auſſi peſez bien, rien de vous n'eſt pour moi ;
Rien d'elle dont je ne jouiſſe.
A peine ai-je le tems de vous dire deux mots.
J'apperçois cet enfant, ſon nom eſt inutile :
Je le vois qui ſurprend les ciſeaux d'Atropos,
Pour en trancher les jours que Lacheſis me file.
C'eſt fait ; je vais deſcendre aux champs Eliſiens ;
Car mon reſpect pour vous eſt un titre admirable.
La place la plus honorable
Eſt bien dûe à des feux auſſi purs que les miens.
Là, je dirai de vos nouvelles ;
Grace, eſprit, enjouement, je peindrai tout ſi bien,
Que par des traits & des couleurs fidelles,
Je vais vous faire aimer où l'on n'aime plus rien.
Anacréon va remonter ſa lyre,
Pour l'accorder à ce que je ſoupire :
Les ombres à l'envi vont partager mes feux,
Et grace à votre nom, nous voilà tous heureux.

Pour vous, adorable Princeffe;
En qui je fens toujours tout ce qui me charma;
Parlez avec bonté du feu qui m'anima.
Et pourquoi pas avec tendreffe?
Votre gloire n'a plus de quoi s'en allarmer;
Mon pauvre état de mort permet cette licence.
Vous pourriez à préfent m'aimer;
Les ombres font fans conféquence.

M. de la Motte fit encore les vers qui fuivent.

Depuis l'inftant de notre hymen;
Ce que fait l'un des deux eft l'affaire de l'autre,
Et quand je veux le foir faire mon examen,
Au lieu du mien je ne fais que le vôtre.
Combien fur votre cœur me fuis-je récrié!
Que de péchés couverts d'un voile d'innocence!
Plus l'on vous aime, & plus l'on vous en-
cenfe,
Plus votre état me fait pitié.
Sur l'Etre fouverain vous ofez entreprendre;
Vous n'y gardez aucun milieu,
Et vous voulez être le Dieu
De tout mortel qui peut vous voir & vous en-
tendre.
L'intention ne damneroit que vous;
Mais vos fuccès nous damnent tous;
Oui, tous: vous même, par l'envie
De ranger tout fous votre loi,

Les autres par l'idolâtrie,
Moi sur tout par la jalousie
De voir tant de rivaux se perdre comme moi.
Votre bouche & vos yeux ont fait toute l'offense;
Mais en leur faveur même on peut vous pardonner;
Qu'ils viennent à résipiscence,
Sans Boursault, * sans sa révérence;
Je vais à la fois vous donner
Votre absolution & votre pénitence.

Madame la Duchesse d** ayant fait une petite absence, à son retour M. de la Motte lui dit ces vers & les suivans.

Votre charmante image à mon ame est unie;
Je goûte à l'admirer une joie infinie;
Le sommeil la respecte, & s'enfuit loin de moi.
Mais je ne voudrois pas changer mon insomnie
Contre un songe où sans vous je me trouverois Roi.

※

Non, je n'écris qu'à vous, qu'à vous absolument.
Entre nous, je crains fort pour les vers que j'enfante.

* Le Pere Boursault, Théatin, fils du Poëte de ce nom.

On dit que certain ſentiment
Ote l'eſprit s'il ne l'augmente.
Vous voyez mes raiſons, ſi mes vers ſont mauvais
Vous ſçaurez à qui vous en prendre;
Et s'il s'y trouve quelques traits,
Je crois que ſans vous y méprendre,
Vous verrez bien auſſi qui me les aura faits.

※

Quelle énigme pour moi! je m'y perds plus j'y pense:
Devinez-la vous, ou l'amour.
Je ne veux plus vous voir, & pleure votre abſence.
Le plus grand de mes maux ſera votre retour;
Et cependant j'en meurs d'impatience.
De vos yeux je fuis la puiſſance;
Et ſi je ne les vois je hais le peu de jour
Que le Ciel encor me diſpenſe.
Quelle énigme pour moi! je m'y perds plus j'y penſe:
Devinez-la vous, ou l'amour.
En évitant votre préſence,
De tout ce qui vous voit je ſuis toujours jaloux.
Ce que vous m'inſpirez à la double apparence
Du mal le plus cruel & du bien le plus doux.
Quelle énigme pour moi! je m'y perds plus j'y penſe;

Vous ou l'amour devinez-la.
Mon cœur se croyoit sûr de son indifférence ;
Du jour où par ma voix le Mardi vous parla,
Que j'y trouve de différence !
Par votre badine éloquence
Bien-tôt mon repos se troubla ;
Et puis de mal en pis, malgré ma résistance,
Dieu sçait comme enfin me voilà.
Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y pense :
Vous ou l'amour devinez-la.

Dans ce commerce si charmant,
Inconnu jusques à notre âge ;
Il vous échut l'esprit, à moi le sentiment :
Nous avons tous deux constamment
Soutenu notre personnage ;
Vous, toujours dans le badinage,
Et moi, sentant très-vivement.
Mais votre rolle est-il le plus beau de l'histoire ?
Non, c'est le mien, je vous en avertis ;
Vos traits les plus heureux, qui n'étoient point sentis,
N'amusent que votre mémoire :
Mais mon rolle est du cœur, essayez-en un peu ;
Ne craignez rien pour votre gloire,
Vous aurez le plaisir du jeu,
Sans qu'on veuille jamais le croire.

Madame la Ducheſſe d** ayant montré à M. de Mayran un ouvrage qu'elle avoit fait autrefois ſur le Quarré magique, M. de la Motte & lui s'étant trouvés en même-tems chez elle, cette matiere y fut traitée, & Madame la Ducheſſe d**. voulant encore ajouter à ſes découvertes, y travailla aſſez long-tems, ce qui donna occaſion à M. de la Motte de faire les vers ſuivans.

Ah ! que j'ai regretté la nuit
Que vous allâtes perdre à ce maudit problême !
Pourquoi vous conſumer vous-même,
Sur un vrai jeu d'enfant qui ne rend aucun fruit ?
Dormez : ayez bon teint ; que le problême attende ;
Défaites-vous de ce Quarré fatal :
Que peut vous importer à vous que chaque bande
Vous rende un nombre égal, ou non égal ?
Songez plutôt, ſongez au vrai Quarré magique,
Au Quarré magique important,
Et le ſeul dont l'eſprit doit trouver la pratique,
S'il veut que le cœur ſoit content.
Arrangez ſi bien votre vie,
En un ordre ſi bon mettez tous vos déſirs,
Que par votre méthode une fois bien ſuivie ;

Vous ayez tous les jours, au gré de votre envie,
La même somme de plaisirs.
Pour vos intérêts, pour les nôtres,
Faites-vous un bonheur formé de tous les biens :
Je n'ai point à veiller aux miens,
Je les trouverai dans les vôtres.

Madame la Ducheffe d** ayant dit un jour en préfence de M. de la Motte, qu'elle auroit plus de peine à réfifter aux tentations d'autrui qu'aux fiennes propres, il fit à ce propos les vers que voici.

De vos propres tentations
Vous n'avez point à vous défendre,
Mais à celles d'autrui, fi nous vous en croyons,
Vous courez rifque de vous rendre.
Sur vous, cela pofé, connoiffez tous mes droits.
Un regard, un feul mot, le fon de votre voix;
Tout m'eft tentation, dès que je vous approche :
Vous me tentez plus fans reproche,
Que ne feroient mille amours à la fois.
Des difcours que je tiens je ne fuis plus le
maître;
Je m'interromps par mes foupirs;
Vos yeux mêmes, vos yeux jamais ne firent
naître
De plus impatiens défirs.
Que me faut-il encore? Il faudroit être aimable;

Me direz-vous : rien n'est plus raisonnable ;
Et je vous entens aujourd'hui.
O la rare bonté ! la complaisance extrême !
Vous cédez aux désirs d'autrui,
Pourvû qu'ils vous tentent vous-même.

M. de la Motte, au sujet de l'amitié que Madame la Duchesse d ** avoit bien voulu lui promettre, fit ces vers.

Comment gouvernez-vous cette jeune amitié ;
Ce tendre enfant en vos mains confié,
De qui sur-tout le bon état m'importe ?
L'élevez-vous avec un peu de soin ?
Se fait-elle un peu grande, & devient-elle forte ?
Iroit-elle déja bien loin ?
Cet autre enfant né de vos charmes ;
Qui près de moi doit couler son destin,
Se fait toujours plus grand, plus fort & plus malin ;
Il a toujours la main à ses petites armes ;
De traits nouveaux à chaque instant
Il me perce le cœur, riant toujours d'autant.
J'espérois cependant la fin de ce supplice,
Et je croyois qu'il cesseroit
Quand son carquois s'épuiseroit :
Mais je n'ai plus d'espoir, j'ai connu sa malice.
Sçavez-vous ce qu'il fait ? dès que je vous revois,
Le petit scélérat refournit son carquois :
J'en aurai pour long-tems, sa mere est son complice.

Madame la Ducheffe d ** ayant été à S ** pour y paffer les fêtes de Noel, M. de la Motte, à fon retour, fit les vers fuivans.

Huit jours fans vous voir, & je vis !
Le paradoxe eft bien étrange,
J'en conviens : mais, à mon avis,
Voici comment le prodige s'arrange.
Vivre loin du feul bien, dont mon cœur foit jaloux,
Aux plus mortels ennuis ce fentiment me livre ;
Mais c'eft toujours penfer à vous,
Et penfer à vous me fait vivre.

⁂

D'un certain fentiment j'ai toujours l'ame émue ;
Ce fentiment n'a point encor de nom.
Comment en auroit-il ? La chofe eft inconnue,
Et fi j'en inventois, m'entendriez-vous ? Non.
Tous les mots qu'ont faifis les paffions vulgaires,
Sont loin de ce que je conçoi.
Si j'allois me fervir des fignes ordinaires,
On croiroit que quelque autre a fenti comme moi.
Il n'en eft rien pourtant, & je crois que vous-même

Vous soupçonnez que j'ai raison.
Mes yeux, ma voix, mon trouble extrême,
Ne vous ont-ils point dit l'équivalent du nom?
Que je suis différent des autres!
Ils ont chacun à part leurs maux & leurs plaisirs;
Je n'en ai point à moi, non plus que de désirs;
Et je suspens les miens quand je doute des vôtres.
Charmé d'un sentiment si nouveau parmi nous,
Et fier de sentir seul une ardeur si parfaite,
Je ne regarde plus que comme une amourette;
Ce que les mieux charmés sentent même pour vous.
Pourquoi pour exprimer un penchant assez tendre
Inventa-t-on l'amour? Falloit-il se presser?
Ce mot charmant devoit m'attendre,
Où l'on devoit me le laisser.
Mais, après tout, il faut bien s'en passer:
Mon sentiment, sans nom, n'en doit que mieux s'entendre.

M. de la Motte étant venu chez Madame la Duchesse d** le premier jour de l'an, lui dit les vers que voici.

ÉTRENNES.

Voici le jour que le vulgaire
A désigné pour les présens ;
Mais les amis & les amans
Ne reconnoissent point ce fade anniversaire ;
Et ce que le commun ne fait que tous les ans,
Tous les jours ils voudroient le faire.
Je n'offre pourtant rien, daignez me pardonner ;
Songez que malgré mon envie,
Dans le commerce qui nous lie,
Vous seule avez de quoi donner.
Là-dessus un moment laissez-moi raisonner :
On a, dès que l'on plaît, une richesse immense
Pour le cœur que l'on a charmé ;
Mais celui qui soupire, & qui n'est point aimé,
Est dans la derniere indigence.
Par ses moindres bontés, l'une fait tout le bien
Du tendre cœur qui les désire,
Et l'autre au cœur cruel qui rit de son martyre,
En se donnant entier ne donne encor rien.
Faites-moi donc sentir votre magnificence,
Puisque vous seule avez de quoi,
Et que le monde entier n'a point d'autre puissance
Qui ne soit trop pauvre pour moi.
Mais je ne veux que de cette richesse
Faite seulement pour le cœur,

Qui ne s'altére point, & qui garde sans cesse
Un souvenir plein de tendresse,
Qui ne craint point de ravisseur.
Moi je ne donne rien, & je vous le déclare;
J'en ai grand dépit entre nous;
Mais si j'étois riche pour vous,
Je serois bien-loin d'être avare.

Cette Princesse lui ayant destiné une canne à pomme d'or pour ses étrennes, la lui fit mettre en main à la place de la sienne. Il s'en apperçut, & eut beaucoup de peine à se résoudre de l'emporter. Il fit sur ce sujet les vers suivans, qu'il dit quelques jours après à Madame la Duchesse d**.

Canne d'or! le présent m'étonne!
Quoi! c'est l'Altesse qui me donne!
L'Altesse à qui je ne demandois rien!
Croyez-vous donc que je vous le pardonne,
A vous que dans l'instant j'avertissois si bien
Des trésors que j'ambitionne?
Une boëte de jonc, & certain ton de voix,
Ce devoit être-là toute votre dépense:
Et votre canne d'or n'est avec tout son poids,
Qu'une ingrate magnificence.
Canne d'or! belle idée à mettre dans son cœur!
Hélas! de quoi m'entretient-elle?
De votre rang, & de votre grandeur,

Mais

Mais de votre amitié, pas la moindre nouvelle.
Je n'aimerois pourtant qu'un don qui m'apprendroit
Qu'elle devient pour moi plus ferme & plus ſincere.
Pour le rang je n'y ſonge gueres :
Ce n'eſt pas, entre nous, votre plus bel endroit.
Il falloit m'excepter du ſuperbe caprice,
Qui veut que vos préſens ayent un air de tréſor.
Depuis que juſqu'à vous mon cœur a pris l'eſſor,
Qu'ai-je fait qui ne dût, en exacte juſtice,
Me ſauver cette canne d'or ?
Donnez-moi donc une marque plus vraie
De l'amitié, prix de mes tendres ſoins.
Où la trouverez-vous ? Soyez ſûre du moins
Que ce n'eſt pas chez la Frenaie.

Madame la Ducheſſe d** pour appaiſer M. de la Motte, lui envoya ces vers avec une boëte d'yvoire.

L'enfant que dans mon ſein je prens ſoin de nourrir,
Qu'on voit toujours & ſage & raiſonnable,
Me conſeilla de vous offrir
Une étrenne aſſez ſimple, & pour vous ſecourable :
Cependant l'autre enfant qui demeure chez vous,

Dont une bagatelle allume le couroux,
Prend ce présent, dit on, pour une dure offense.
Avec lui je sçaurai comme il faut en user.
Trop heureuse aujourd'hui s'il se peut appaiser
Avec un don de peu de conséquence.

Sur quoi M. de la Motte fit ceux-ci.

La canne d'or a pris de la boete d'yvoire
Tout l'agrément que je lui souhaitois.
J'aime en elle le tort qui m'a valu la gloire
De vous faire approuver ce que j'en ressentois.
L'enfant qui vous donna ce conseil si peu sage
Est bien jeune encor, c'est dommage.
Qui n'a que peu vécu n'en peut pas sçavoir tant;
Et je dois être trop content
Qu'il sente ses torts à son âge.
Si mon petit lutin se dérangeoit autant,
Dieu veuille qu'il s'en tire avec même avantage.
Au nom des Dieux, tournons ces deux enfans au bien;
Qu'ils conservent toujours des égards l'un pour l'autre.
Malgré la sagesse du vôtre,
Qu'il ménage toujours les caprices du mien;
Et pour moi je ferai si bien,
Que des vivacités du nôtre
Le vôtre ne souffrira rien.

Pour mon lutin pourtant, même en cas d'imprudence,
J'attens de vous un cœur compatiſſant:
Songez qu'il vous doit la naiſſance.
Le couroux d'une mere eſt encor careſſant.

Madame de Lambert ayant fait des reprimandes fort vives à M. de la Motte, de ce qu'il s'approchoit trop près de Madame la Ducheſſe d**, ſous prétexte de lui dire ſes vers à l'oreille; & lui ayant dit qu'il devoit au moins laiſſer la coeffe de cette Princeſſe entre elle & lui, il fit ſur cela les vers que voici.

A la coeffe on veut me réduire!
Quoi donc mes ſentimens ſeroient arrêtés là!
A l'oreille, en perſonne, ils n'oſeroient rien dire!
L'injuſte projet que voilà!
De votre coeffe à vous comprend-t-on la diſtance?
La Chine n'en eſt pas plus loin:
Si ma bouche n'en eſt témoin
Je doute de votre préſence.
Il faut vous reſpecter : qui le ſçait mieux que moi?
Et qui mieux que moi ſçait le faire?
Mais au gré d'un Dieu que j'en crois,

Vous aimer eſt encore un point plus néceſſaire,
De la bonté ſuprême imitez la douceur ;
Elle veut un reſpect fidelle,
Mais elle exige auſſi qu'un cœur
Brûle, en la reſpectant, de s'unir avec elle.
Le mien de votre gloire uniquement jaloux,
Avec des droits communs ne confond point les vôtres ;
Ce reſpect que l'on veut, je le devrois à d'autres;
Celui que j'ai n'eſt dû qu'à vous.

Madame la Ducheſſe d** étant attendue chez Madame de Lambert un mardi, Mademoiſelle de Launay fut chargée d'annoncer à l'aſſemblée qu'elle ne viendroit pas. M. de la Motte, qui s'étoit flatté de la voir, fut ſenſiblement affligé de cette nouvelle, & demanda ſi du moins il ne pourroit pas aller lui faire ſa cour le ſoir : on lui dit qu'elle avoit diſpoſé de ce tems en faveur de quelque autre : ſur quoi il fit ces vers.

Elle ne viendra point à la fête nouvelle !
Mon cœur ſe trouble & s'affoiblit.
Elle eſt malade, hélas ! mon Dieu, qu'a-t-elle?
Tant de mal qu'elle en eſt au lit.
Eſt-ce tout ? Et ma peine eſt-elle aſſez cruelle ?
Du moins la verrai-je ce ſoir ?
Non, tels & tels doivent la voir ;

Mais entre ceux que ſa faveur appelle
Vous n'êtes point nommé. Quel fut mon dé-
ſeſpoir?
Je crus entendre alors ma ſentence mortelle;
Et depuis ce moment le chagrin le plus noir
En eſt l'exécuteur fidelle.
Maudit Mardi je ne te dois plus rien;
En vain tu fis quinze ans la douceur de ma vie;
Tu m'as fait plus de mal, par cette perfidie,
Que tu ne m'avois fait de bien.

Madame la Ducheſſe d** ayant été paſſer la ſemaine ſainte à S**, & M. de la Motte ayant été malade pendant ce tems-là, fit les vers ſuivans qu'il lui dit à ſon retour.

Qu'on ne me plaigne pas de ces douleurs mor-
telles
Dont je me ſens perſécuté,
La goute m'a lié de ſes chaînes cruelles,
Mais ce que j'aime eſt en ſanté.
Le chagrin contre moi déploye
Ce qu'il a de plus rigoureux;
Mais ce que j'aime eſt dans la joye;
Dieu ſoit loué, je ſuis heureux.
L'objet de mon ardeur extrême
N'exaucera point mes déſirs;
Mais ce que j'aime a ce qu'elle aime,
Et je jouis de ſes plaiſirs.

Fable qu'un tel amour, il eſt trop chimérique;
Et vous nous impoſez ici,
Un tel amour ſeroit unique:
Ce que j'aime eſt unique auſſi.
Pendant votre longue retraite
Avez-vous fait bien des réflexions
Avez-vous bien maudit l'amertume ſecrette.
Qui ſuit de près l'attrait des paſſions?
Qu'a dit ſur vos aveux ce témoin néceſſaire,
A qui dans votre cœur vous ouvrez tout accès?
A-t-il bien querellé votre deſſein de plaire,
Et bien gémi de vos ſuccès?
Sans doute il l'aura fait, c'étoit là ſon office?
J'entens d'ici ſon zéle s'allumer.
Mais dites-moi, contre ce vice,
De quelle force il a pu vous armer?
Craignez, aura-t-il dit, craignez qu'on ne vous aime;
A vous gagner les cœurs n'exercez point vos yeux.
Qu'en arriveroit-il? Vous plairiez tout de même,
Et, s'il ſe pouvoit, encor mieux.
Quoi! mettra-t-il un ſceau ſur votre bouche?
Peut-elle s'ouvrir ſans charmer?
Pourra-t-il empêcher qu'un ſourire ne touche?
Qu'un rien, car c'eſt aſſez, ne force à vous aimer?
Qu'il vous faſſe donc Camaldule,

Que pour jeûner & pour prier
Il vous relégue au fond d'une cellule;
Il aura tout gagné s'il vous fait oublier.
Ce moyen paroît fort solide;
Mais pour certaines gens il en faut un meilleur;
Et pour moi je me sens un cœur
A vous aimer d'ici jusqu'à la Thébaïde.

M. de la Motte fâché qu'on reprochât à Madame la Duchesse d** qu'elle le traitoit trop favorablement, fit sur ce sujet ces vers-ci.

On porte un œil jaloux sur vos moindres bontés;
On gêne une amitié qui faisoit mes délices.
Que du moins de ces cruautés
Vos rigueurs ne soient pas complices.
Oui, si cette amitié pouvoit jamais changer,
Si je voyois les froides politesses
Succéder au souris qui payoit mes tendresses,
Prenez-y garde au moins, je sçaurois m'en venger.
Quoi! dites-vous, quelle vengeance!
Que peut contre moi ton couroux?
Ce que je puis? Connoissez ma puissance:
Bannir loin cet enfant qui vous doit sa naissance;
Perdre ces sentimens si tendres & si doux
Qu'ils se passoient de l'espérance,

Faits exprès pour mon cœur, & seuls dignes de
vous ;
Les réduire, au gré des jaloux,
A ce triste respect qui vaut l'indifférence.
Si je ne le pouvois, ce que je sens trop bien,
Du moins il n'en paroîtroit rien,
Je les tiendrois captifs sous un profond silence.
Mille autres, il est vrai, soupireront pour
vous :
De beaux yeux ont leur droit, on aimera les
vôtres ;
Mais ils ne vous aimeront tous
Que comme on en aime mille autres.
Est-ce donc là ce qu'il vous faut ?
Vous connoissez ma flamme, en est-il auprès
d'elle
Dont vous ne sentiez le défaut !
Jamais l'empire d'une belle
Ne seroit tombé de si haut.

Madame la Duchesse d'** ayant donné à M. de la Motte un ruban qu'il lui avoit demandé pour mettre à sa canne, il fit sur cela ces vers-ci.

Si je vous racontois les baisers que je donne
A ce simple ruban qui m'est si précieux,
Vous traiteriez d'abord, qu'amour vous le pardonne,
Vous traiteriez mon cœur de superstitieux ;

Mais dans vos jugemens mettez plus de justesse,
La superstition n'est que délicatesse.
Voulez-vous sçavoir mieux mes raisons ? Les voilà :
En baisant ce ruban si cher à ma tendresse,
Je crois baiser la main enchanteresse
Au tour de laquelle il roula.
Mais cette main qui tient à toute la personne,
Me rappelle tous vos attraits ;
Je vois ceux qu'aux regards la décence abandonne,
Et devine les plus secrets.
Quoiqu'absent, un Dieu sçait quel encens je leur donne :
Ils ne seroient pas mieux adorés de plus près.
Sur-tout je vois les yeux dont la douceur touchante
D'un léger don fait un trésor :
J'entens cette voix caressante,
Par qui tous vos bienfaits s'embellissent encor.
De tous ces agrémens à la beauté de l'ame
Je me sens bien-tôt élever ;
Et jugez combien je m'enflame
Par le plaisir de l'observer.
J'aime cette bonté, des grands trop ignorée,
Mere du gracieux accueil,
Et par qui votre ame éclairée,
Avec la dignité ne confond point l'orgueil.

Si pourtant de l'orgueil la dédaigneuse audace
Pouvoit jamais mériter quelque grace,
Où la faudroit-il pardonner ?
En vous, en qui les Dieux ont gravé leur image;
En vous, de qui le rang est le moindre avantage
Qu'il leur ait plu de vous donner.
De mes fréquens baisers connoissez donc les causes;
Tout ce que vous touchez me devient un aiman.
Auriez-vous cru que tant de choses
Tenoient à ce simple ruban ?

Les louanges que Madame la Duchesse d** avoit données aux vers de M. de la Motte, fournirent l'occasion de ceux-ci.

Quand je me plais à vous décrire
Tout ce que je ressens pour vous ;
Quand je vous dis ces vers dont Apollon jaloux
Gronde l'enfant malin qui lui vola sa lyre,
Vous les louez tant & si bien,
Que le plus souvent j'en ai honte.
L'esprit le plus superbe y trouveroit son compte ;
Mais un cœur tendre est loin du sien.
Otez de mes discours la mesure & la rime,
Et malgré ces vains ornemens,
Appellez-les de leur nom légitime ;

Ce ne font point des vers, ce font des fentimens.
Réservez donc votre éloquence
Pour qui ne vous dit que des vers ;
Mais lorsque c'est le cœur qui pense ;
Pour prix des sentimens à vos charmes offerts,
Sentez-vous-même un peu ; voilà leur récompense.
Oui, quand le cœur se fait auteur
Il est très-mal loué s'il ne l'est pas du cœur.

Madame la Duchesse d** ayant invité M de la Motte à un dîner qu'elle fit dans une espece de particulier composé de quelques personnes qu'elle avoit choisies & rassemblées un mardi, jour consacré depuis long-tems par M. de la Motte à Madame de Lambert, il fit à table les vers suivans:

Fragile probité, pauvre constance humaine,
Que faut-il pour te ruiner ?
En vain par des fermens on cherche à t'enchaîner ;
Le moindre intérêt rompt ta chaîne.
A trahir le Mardi quelle raison m'entraîne ?
Et par où me le pardonner ?
Si j'en avois le prix qu'on devroit m'en donner ;
Je ne m'en disois mot ; mais étoit-ce la peine
D'être infidéle pour dîner ?

Madame la Ducheſſe d** ayant remis d'un jour à un autre la permiſſion qu'elle avoit donnée à M. de la Motte de lui venir faire ſa cour, il lui en fit ſes plaintes de la ſorte.

Vous vouliez me voir le jeudi ;
Cette attente m'étoit bien chere :
Je ſuis remis au ſamedi ;
A peine à préſent je l'eſpére,
Il ſurviendra peut-être encor quelque embarras ;
Il en ſurvient beaucoup quand l'envie eſt légere :
Vous le ſçavez trop bien, ce que l'on ne peut pas,
C'eſt ſouvent qu'on ne le veut guere.

Enſuite il lui dit ces vers.

N'avez-vous jamais vu des careſſes d'amant,
Ou dès vos plus jeunes années,
Votre cœur par amuſement,
Ne les a-t-il point devinées ?
Tâchez de vous repréſenter
Un amant dans les bras de l'objet qui le touche;
Par ſes divers attraits il ſe laiſſe tenter ;
Va de la main aux yeux, & des yeux à la bouche.
Juſqu'aux charmes ſecrets ſon feu va l'emporter
Tout l'attire ſans l'arrêter ;

Il retourne aux beautés qu'il quitte ;
En les quittant encore voudroit y demeurer,
L'excès de ſon bonheur l'agite.
Parmi tant de tréſors on l'entend ſoupirer,
Il ſent qu'à tout moment ſon yvreſſe redouble,
Et de chaque beauté ne jouit qu'avec trouble,
A force de tout déſirer.
Au gré des amoureuſes flâmes,
Voilà comment ſe careſſent les corps :
Avec un trouble égal & de pareils tranſports,
Voyez auſſi comment ſe careſſent les ames ;
Par mille ſentimens, par mille tendres ſoins,
Elles s'embraſſent l'un l'autre.
Laiſſez-moi vous dire du moins
Comment la mienne en uſe avec la vôtre ;
Je lui rends quelquefois l'hommage du reſpect
Que mérite ſi bien la grandeur, la nobleſſe ;
Et ſoudain l'admirant ſous un plus doux aſpect,
J'adore ſa franchiſe & ſa délicateſſe.
Je regarde tantôt avec raviſſement
Ce que le Ciel lui donna de lumiere ;
Tantôt ce qu'elle y joint de grace & d'enjoue-
ment ;
Et dans tous ces plaiſirs j'éprouve le tourment
De ne pouvoir jamais l'embraſſer toute entiere.
Ainſi ſe paſſent tous mes jours,
A chaque inſtant nouvel hommage ;
Mais de quelque côté que je vous enviſage,
Je brûle & j'adore toujours.

Quelque jours après M. de la Motte ; pour justifier ses prétentions, fit les vers suivans.

Ainsi qu'au premier âge il est encor des lieux
Où les hommes, amis de la simple nature,
De leur corps tel qu'il est font toute leur parure,
Et ne rougissent point de l'ouvrage des Dieux.
On n'y voit point filer & la soye & la laine,
Encor moins ces métaux qu'au prix de tant de peines
Nous forçons d'obéir à nos cupidités.
Là ces vains ornemens, au hazard inventés ;
N'effacent point la forme humaine
Sous de riches difformités.
Chez ces peuples naïfs j'imagine une Reine ;
Qui loin de tout faste emprunté,
N'a que ses sentimens pour grandeur souveraine,
Et ses graces pour majesté.
C'est par-là que vous sçaurez plaire :
Ainsi je vous soumets cette plage étrangere ;
Où n'a point pénétré notre fausse pudeur.
Et que fais-je en cela que le Ciel n'eût dû faire ?
Ne vous devoit-il pas la suprême grandeur ?
Le peuple au pied du trône apportant ses offrandes,
De vos bontés sans cesse eût ressenti les traits ;
Vous auriez essuyé l'ardeur de leurs demandes ;
Et leur reconnoissance après.

Qu'auroit fait le respect ? Qu'auroit fait la priere ?
N'auroient-ils pas cent fois embrassé vos genoux ?
Et la reconnoissance en des transports plus doux,
Auroit peut-être encore étendu sa carriere.
Or voyez dans mes vœux si je suis circonspect :
Mon ardeur ne voudroit que le même avantage,
Qu'en un meilleur climat, & dans un meilleur âge,
Auroit eu le simple respect.

M. de la Motte ayant plusieurs fois demandé à Madame la Duchesse d** quelque audience particuliere qu'elle lui refusoit toujours, fit ces vers à ce sujet.

Eh quoi ! ne vous parler jamais en liberté,
Jamais le moindre tête à tête !
L'avez-vous si bien arrêté,
Que votre propre enfant, en signant ma requête,
Ne puisse se promettre un peu plus de bonté ?
Cette jeune amitié, qui depuis qu'elle est née
Reçoit de vous son éducation,
N'est-elle pas bien étonnée
De votre résolution ?
Vos soins pour l'élever sont-ils assez fidelles ?

Comment est-elle en votre cœur?
Il semble que vous ayez peur
Que j'en demande des nouvelles:
Accordez-moi quelques momens, du moins;
Où nous puissions en paix raisonner des besoins;
De votre fils& de ma fille.
Faut-il appeller des témoins
Pour des affaires de famille?

Madame la Duchesse d ** étant attendue un Mardi l'après dîner chez Madame de Lambert, M. de la Motte, qui n'avoit pas voulu se mettre à table, fit pendant le dîner ces vers pour elle.

Ils dinent là-dedans, & moi je songe à faire
Quelques vers dignes de vous plaire.
Ils sont fort bien traités; & moi je me nourris
Du plaisir d'espérer que j'aurai pour salaire
Quelques mots ou quelques souris.
Qui de nous pensez-vous qui fait meilleure chere?
Sans doute entre eux l'esprit & la raison
D'un aimable entretien se disputent la gloire:
Je crois tous leurs discours fort dignes de mémoire;
Mais moi je pense à vous; quelle comparaison!
Ces bonnes gens, trompés par l'apparence,
Plaignent ma solitude, & se trouvent heureux;

Mais moi qui vous attens, & qui vous vois
d'avance,
En vérité j'ai pitié d'eux.
Difons vrai, le bonheur des hommes,
Eft trop difficile à fonder;
Le cœur nous rend ce que nous fommes,
Qui n'y lit pas, ne peut rien décider.

Madame la Ducheffe d** ayant montré à M. de la Motte plufieurs piéces de poëfie faites pour elle par différens Auteurs, il fit ces vers.

Des tributs flateurs du Permeffe
Les archives de S** gardent un long recueil;
Mais pardonnez à mon orgueil,
Je ne crois que les miens dignes de ma Princeffe.
Je fçais pourtant que par l'art & l'efprit
Le moindre me furpaffe, ou du moins me reffemble :
Mille fans doute ont mieux écrit;
Mais j'en ai plus fenti que tous ces mille enfemble.
Pour montrer par quel art vous pouvez tout
charmer,
Ils font marcher Minerve & Phœbus fur vos
traces,
De la Mere d'Amour ils vous donnent les
graces,
De tous les traits du Fils ils fçavent vous
armer;

Mais que sert leur brillante audace ?
Par un soupir je les efface;
Je les laisse louer, & je ne fais qu'aimer.
Ne croyez pas sans moi que l'avenir avoue
De vos dons enchanteurs le surprenant récit,
De les persuader j'aurai seul le crédit.
Quand c'est le sentiment qui loue
Il fait croire tout ce qu'il dit.

M. de Fontenelle ayant lu à Madame la Duchesse d** un ouvrage qu'il avoit fait sur la poëtique, M. de la Motte qui étoit présent à cette lecture, fit les vers suivans.

Si jamais je fais des traités
Ce ne sera pas vous à qui j'irai les lire.
Eh! le moyen qu'un pauvre auteur aspire
A vous offrir des nouveautés?
D'avance vous sçavez tout ce qu'il va vous dire.
J'en suis témoin moi-même : un auteur excellent
Vous lisoit une poëtique,
Fruit du génie & du talent,
Joints à l'esprit philosophique;
A peine cherchoit-il raison de quelque goût;
A peine exposoit-il quelque doute à résoudre,
Que soudain comme un coup de foudre;
Un mot vous échappoit qui répondoit à tout.
Et si le raisonneur, qui n'osoit trop le croire;

S'expliquoit aussi-bien pour nous;
Il ne lui restoit d'autre gloire
Que de paroître avoir écrit sous vous.
Loin donc la frivole espérance
Qu'en fins raisonnemens on vous apprenne
rien ;
Le travail de l'esprit, quand il réussit bien,
Ne va qu'à découvrir ce que le vôtre pense ;
Un sublime traité n'est que votre entretien.
Mais moi, depuis le jour que certain Dieu
m'inspire,
Que j'ai de nouveautés dont je puis vous ins-
truire !
Et malgré tous les cœurs que vous avez blessés
Combien de sentimens que vous ne connoissés,
Ni par vous ni par ouï dire!

Madame la Duchesse d** ayant chargé Mademoiselle de Launay qui alloit au Mardi chez Madame de Lambert, de faire des amitiés à M. de la Motte de sa part, M. de la Motte lui envoya les vers suivans.

De votre part mille amitiés pour moi,
J'en ai reçu mardi l'assurance flatteuse :
Convenez-en de bonne foi,
Vous vous trouvez bien généreuse.
C'est à tort que vous le pensez.
De ces amitiés qu'on me donne

Je ſens le prix mieux que perſonne ;
Mais je ſens bien auſſi que ce n'eſt pas aſſez.
Qui peſeroit dans mon cœur & le vôtre
Mes tranſports & votre amitié,
Seroit fort mal édifié
Du peu que donne l'un pour ce qu'a donné
l'autre.
Si vous n'aimez point à devoir,
Si l'orgueil d'un grand cœur s'honore
De donner toujours plus qu'il ne peut recevoir,
N'avez-vous pas honte de voir
Combien vous me devez encore ?

M. de St Aulaire fort attaché depuis long-tems à Madame la Ducheſſe d**, étant dangereuſement malade, cette Princeſſe le fut voir, & parut fort triſte à M. de la Motte qui ſe trouva chez elle à ſon retour, ſur quoi il fit ces vers.

La brillante vivacité
De D** aujourd'hui ne ſuivoit point les traces,
Son entretien s'eſt contenté des graces,
Et les ris n'en ont point été.
Proſerpine la charme, elle devoit l'entendre ;
On a dédaigné ce plaiſir.
Le jeu même, le jeu n'a pu ſe faire rendre
L'ordinaire tribut que lui doit ſon loiſir :
Pourquoi ces changemens ? Pourquoi cette
triſteſſe ?

Saint Aulaire en péril allarme la Princesse.
Mais c'est encor trop peu de l'inquiet ennui ;
Dans le chagrin qui la posséde
Elle a cherché le douloureux reméde
De s'en affliger avec lui.
Que dans un rang si haut un cœur soit si sensible,
Beaucoup de gens n'en croyent rien,
La chose pourtant est possible,
L**** le prouve bien.
Merveille encor plus étonnante,
Et qui fait à la fois & mon bien & mon mal,
C'est que ma tendresse s'augmente
De ce qu'on fait pour mon rival.

Madame la Duchesse d ** ayant traité avec M. de la Motte des différens caractères de l'amour & de l'amitié, il fit sur ce sujet ces vers-ci & ceux qui les suivent.

Sur les deux souverains du cœur,
L'amour & l'amitié sa sœur,
Nous sçavons quel dogme est le vôtre ;
Mais je doute, entre nous, que sur l'un & sur l'autre
Vous soyez un fort bon docteur :
Vous prétendez que l'amitié néglige
Le vain détail des petits soins ;
Que l'ami ne donne & n'exige

D'égards que pour les vrais besoins.
Selon vous, la foiblesse & l'aveugle caprice
Suivent toujours l'enfant vainqueur:
Au contraire la paix, la raison, la justice
Sont les tutrices de sa sœur.
Il faut, c'est-là votre doctrine,
Que l'amour agisse en enfant,
Mais que l'amitié noble agisse en héroïne
Qui n'a de goût que pour le grand.
Petites choses si friandes
Pour l'enfant qui me fait la loi,
Gardez-vous donc d'entrer dans mes demandes;
On n'en fera jamais de petites pour moi;
Bon Dieu! quelle pitié! je suis réduit aux grandes.

※

Pour un moment, qu'il vous souvienne
Du dernier entretien qui me fut accordé,
Rappellez-vous le procédé
De votre main & de la mienne:
Ma main qui recherchoit la vôtre avidement,
En la trouvant tressailloit d'aise;
Je vous la serrois tendrement;
Puis comme le zéphir sur une fleur qu'il baise,
Je l'effleurois légérement.
De mes doigts inquiets je parcourois les vôtres;
A peine sur les uns croyois-je me fixer,
Que dans le moment même, attiré, par les autres,

Je ne sçavois que choisir ni laisser;
Tandis que votre main tranquile,
Sans se donner de mouvement,
A tous les miens ne paroissoit docile
Que faute d'aucun sentiment.
Dans la mienne transports, caprice, inquiétude,
Toute l'activité du cœur;
Dans la vôtre froide habitude
De complaisance & de douceur.
Dans la main sage & la main folle,
Que vous ai-je signifié?
Reconnoissez-y le symbole
De l'amour & de l'amitié.

Madame la Duchesse d ** avoit écrit de sa main tous les vers que M. de la Motte avoit faits pour elle : il l'exhorte par ceux-ci à les relire souvent.

Jettez souvent les yeux sur ce naïf ouvrage,
Moins de moi que du Dieu qui régne dans mon sein;
Relisez ces écrits, si fiers de l'avantage
D'avoir été tracés de votre main.
Par eux je vous ai fait un temple,
Où pour toute matiere, & pour tous ornemens,
Le cœur toujours surpris contemple
Votre image & mes sentimens.
L'objet de l'hommage suprême

Y brille ſeul de toutes parts :
Sous différens aſpects la Déeſſe elle-même
Se ſaiſit de tous leurs regards.
Ici la raiſon ſuit vos traces :
Là les ris & les jeux ; ici l'enfant vainqueur.
Nouvel aſpect, nouvelles graces :
Vous étonnez l'eſprit, ou vous charmez le cœur ;
Ainſi vous êtes ſeule & l'autel & le temple :
Mes ſentimens en ſont les prêtres aſſidus,
Dont le zéle donne l'exemple
Des hommages qui vous ſont dûs.
D'un ſouris tendre & d'un regard propice
Payez leur culte ſolemnel,
Et ſongez qu'en bonne juſtice
Les prêtres vivent de l'autel.

M. de la Motte, hors d'état de marcher par un mal de genou, ſe fit porter chez Madame la Ducheſſe d ** juſques dans ſon appartement à S ** où elle étoit, & lui dit ces vers.

Que l'on ne cherche plus à ſurprendre ma foi :
Je ne croirai plus rien. Quoi rien ? Plus rien ; vous dis-je.
J'avois cru maint & maint prodige
Qui ſe démentent tous chez moi.
Des goutteux, des paralitiques
Dans l'horreur de l'embraſement ;

Si

Si l'on s'en rapportoit à certaines chroniques;
De leur maiſon brulante ont fui rapidement.
Ces conteurs ont menti; non, l'amour de la vie
Jamais d'un corps noué n'a briſé les liens;
La terreur du poignard, l'effroi de l'incendie
Manquent tous les genoux qui reſſemblent aux miens :
Je n'en ai que trop fait la triſte expérience;
Je meurs ſi je ne vous vois pas;
Et pour chercher votre préſence
Je ne puis pourtant faire un pas :
Vous voilà, direz-vous, n'eſt-ce pas un miracle,
Que l'ardeur de me voir a ſeul exécuté ?
Il eſt vrai, je vous vois, j'ai franchi tout obſtacle;
Mais j'en ai honte, on m'a porté.

Dans le tems que M. Boiſle prétendoit faire voir dans un Microſcope qu'il diſoit venir d'Hiſpaham, des animaux qui naiſſoient dans le ſang, ſelon ſon ſyſtême, & cauſoient toutes les maladies, M. de la Motte qui s'étoit trouvé avec Madame la Ducheſſe d ** chez lui, fit à cette occaſion les vers ſuivans.

Partout la nature eſt féconde ;
Partout elle a ſemé mille germes nouveaux,
Et chaque animal eſt un monde

Qu'habitent d'autres animaux.
Le Méandre secret, qui dans nos cœurs circule,
Pour mille hôtes divers est un vaste océan :
Ainsi le prouve à l'incrédule
Le Microscope d'Hispaham.
Interrogez encor cet oracle oculaire,
J'enverrai de mon sang, vous pourrez en user ;
Je le perdrois tout pour vous plaire ;
J'en perdrai pour vous amuser.
Je ne permets pourtant qu'à votre seule vue
De découvrir quel peuple vit en moi :
La forme que je lui prévoi
Ne vous sera pas inconnue.
Regardez bien, que voyez-vous ?
Un millon de petits fous.
Eh bien ! voyez comme ils s'agitent,
Race incapable de repos,
Leurs aîles ne sont pas oisives sur leurs dos,
Ils s'élevent, se précipitent,
Lançant de toutes parts leurs petits javelots ;
Et la flamme à la main ils embrasent les flots
De la propre mer qu'ils habitent.
Or de votre pitié j'entrevois le dessein,
Vous voudriez chasser ce peuple de mon sein :
Mais quoi ! ces animaux n'ont point d'antagoniste ;
Vous en feriez chercher en vain,
L'Esculape nouveau n'en a point sur sa liste.
De plus, observez-les, vous verrez sur leur front

Qu'ils ne craignent rien pour leur
gloire;
Je les sens bien, on peut m'en croire;
Et l'origine dont ils sont
Est le garant de leur victoire.

M. de la Motte étant venu à S** fit, pour obtenir de Madame la Duchesse d**, quelques momens d'entretien, ces vers-ci.

On ne fait pas des vers pour rien;
Tout rimeur veut du moins la gloire pour salaire;
Je vends les miens plus cher, & j'en veux, sans surfaire,
Une heure de votre entretien.
Oui, c'est mon dernier mot, & je veux vous entendre;
Choisissez du récit ou du raisonnement,
De l'esprit ou du sentiment,
Pour sujet vous pouvez tout prendre;
Pourvu que vous parliez j'aurai contentement;
Si c'est raisonnement, je compte sur la force,
La profondeur, la netteté;
Vous n'en restez point à l'écorce,
Et c'est un jeu pour vous que la solidité,
Si c'est récit, tous les faits dans leurs places
Vont s'arranger à qui mieux mieux;
Je vous vois du pinceau des graces

Me peindre tout, mettre tout ſous mes yeux.
Si c'eſt l'eſprit, que de fleurs vont éclore !
Vous l'inſpirez en le louant,
Après un trait brillant un autre vient encore,
Et vous créez en vous jouant.
Si c'eſt le ſentiment, j'ai de la peine à croire
Que vous nous en diſiez tout ce que vous ſçavez.
L'amitié ſeule aura la gloire
De voir tous ſes droits bien prouvés :
Sur l'amour vous voudrez vous taire,
Vous ferez bien, car, entre nous,
Vous ſçavez moins aimer que plaire,
Et j'en ſçais là-deſſus de plus ſçavans que vous.
Faiſons donc un marché durable,
Vous aurez de mes vers pourvû que vous parliez ;
Concluez, nous voilà liez,
A ce prix là je ſuis inépuiſable.

Madame la Ducheſſe d** étant à Paris, Madame de Lambert lui amena M. de la Motte, & cette Princeſſe lui ayant demandé s'il n'avoit pas fait des vers pour elle, il lui dit ceux-ci, qu'elle écrivit comme elle avoit fait tous les précédens.

J'apporte encore à B** dicte
Des vers ſentis & non rêvés,

Des vers que mon cœur seul me dicte ;
Ecrivez, Princesse, écrivez.

❋

Je ne me lasse point de dire
Les divers transports que m'inspire
Ce charme que vous seule avez ;
Ne vous lassez donc point d'écrire ;
Ecrivez, Princesse, écrivez.

❋

A ce cœur qui pour vous est devenu Poëte
N'avez-vous pas promis une amitié parfaite ?
Payez donc ce que vous devez,
Du moins reconnoissez la dette ;
Ecrivez, Princesse, écrivez.

❋

Je recommande encor à votre complaisance
Le pauvre enfant que vous sçavez ;
Loin de sa mere il pleure son absence,
Tout est exil pour lui s'il n'est où vous vivez ;
Songez qu'il est d'une auguste naissance,
Ne l'oubliez jamais, & pour plus d'assurance
Ecrivez, Princesse, écrivez.

❋

Vous lui devez pour subsistance ;
Acueil, souris & confiance,

Tendresse encor si vous pouvez ;
Je me remets de tout à votre conscience,
En payant donnez-vous quittance,
Ecrivez, Princesse, écrivez.

Madame la Duchesse d** étant revenue à Paris après avoir été long-tems à S**, M. de la Motte, la premiere fois qu'il vint chez elle, lui dit ces vers.

Pour éteindre en moi cette ardeur,
Ce désir né sans espérance,
Hier j'encourageois mon cœur
A profiter de votre absence.

※

Je disois, tu ne la vois plus, ...
Pourquoi retenir son image?
Laisse des soupirs superflus,
Un bon oubli seroit plus sage.

※

Je pardonne de soupirer
A tous ceux qui suivent ses traces.
Pourroient-ils ne pas adorer
La bonté, l'esprit & les graces ?

※

Mais toi qui n'es témoin de rien,
Qui n'es destiné qu'à te plaindre,

Devois-tu faire ton ſeul bien
D'un bien où tu ne peux atteindre ?

❋

Ça mon cœur un peu de raiſon ;
Fais ton reméde de ta peine,
L'abſence eſt la bonne ſaiſon
Pour briſer la plus forte chaîne.

❋

Non, dit-il, mon ſort eſt rempli ;
Je ſouffre, il eſt vrai, mai j'adore.
Plutôt tous les maux que l'oubli :
Quoiqu'il en coûte, aimons encore.

Madame la Ducheſſe d** étant revenue de S**, M. de la Motte vint chez elle, & ſur ce qu'elle lui demandoit des vers dont il ne pouvoit ſe ſouvenir, il fit les vers ſuivans.

Quand je ne vous vois pas que je vous dis de choſes !
Par mes divers tranſports, je compte les momens :
L'automne a moins de fruits, le printems moins de roſes
Que mon cœur n'a de ſentimens.
Tranſports, ardeurs, déſirs, en moi tout eſt extrême ;

Je sens ce que jamais je n'aurois pu prévoir ;
Le Dieu que vous sçavez en est surpris lui-même,
Et ce n'est que depuis que j'aime
Qu'il a connu tout son pouvoir.
Pour vous apprendre à vous jusqu'où va votre empire,
Je me promets souvent de vous redire
Ce qui me passe par le cœur ;
Et dans ce projet j'aime à croire
Qu'on en plaît mieux à son vainqueur,
Plus on lui prouve sa victoire.
Mais je m'arrange vainement,
Dès que je vous revois l'yvresse du moment
De l'état de mon cœut ordonne,
Et dans l'excès de son ravissement
Toute mémoire m'abandonne,
Je ne suis plus que sentiment.

Au commencement de l'année 1728. Madame la Duchesse d** étant allée chez Madame de Lambert, M. de la Motte, qui y etoit, présenta à cette Princesse pour étrenne les vers suivans.

ÉTRENNE.

Pour l'an qui commence son cours
Je cherchois un don à vous faire :
Les Dieux à qui j'avois recours

Pouvoient ſeuls me tirer d'affaire,
Je garde le fidéle état
De leur réponſe ſouveraine ;
En voici donc le réſultat,
Je vous le laiſſe pour étrenne.

❋

Jupiter dit, du plus beau ſang
Je lui fis tirer ſa naiſſance ;
Placée au plus auguſte rang ;
Je lui fais part de ma puiſſance.
A des préſens ſi glorieux
J'ai joint une ame plus qu'humaine,
Et qu'envieroient même les Dieux ;
Je la lui laiſſe pour étrenne.

❋

Pourquoi t'inquiéter en vain,
M'a dit Junon, pour ta Princeſſe ?
Ne tient-elle pas de ma main
Le digne objet de ſa tendreſſe ?
C'eſt moi qui d'un hymen ſi doux
Entretiens l'éternelle chaîne :
Quel don plus grand qu'un tel époux ?
Je le lui laiſſe pour étrenne.

❋

Tes déſirs paſſent mon pouvoir,
M'a d'abord répondu Minerve ;

L**** a tout mon ſçavoir,
Je n'en ai point fait de réſerve :
Tout ſe dévoile à ſes regards :
Elle a, comme moi, le domaine
Et des ſciences & des arts ;
Je le lui laiſſe pour étrenne.

❋

Qu'exige-tu de mes faveurs,
M'a dit le Dieu de l'harmonie?
L**** vaut les neuf Sœurs,
Seule elle en a tout le génie :
C'eſt de moi qu'elle tient ſon goût ;
Et cette éloquence ſoudaine,
Qui perſuade & qui peint tout,
Je la lui laiſſe pour étrenne.

❋

La charmante Divinité,
De qui les ris ſuivent les traces,
M'a dit d'un air déconcerté,
Elle m'a dérobé les graces :
J'ai déja perdu tout eſpoir
Qu'un jour mon fils me les ramene :
Puiſque je ne puis les ravoir
Je les lui laiſſe pour étrenne.

❋

Son grand cœur ne me doit pas peu ;
M'a dit Mercure, on peut m'en croire ;

Je lui souffle l'esprit du jeu,
Mais c'est pour redoubler sa gloire.
Oui, cet intrépide pari
Et cette humeur toujours séreine;
Dans les revers du biribi,
Je la lui laisse pour étrenne.

※

J'ai donc, sans fruit, importuné
De mes vœux la troupe céleste:
Chacun pour avoir trop donné
Ne se trouve plus rien de reste.
Pour servir mes vœux empressés
Toute recherche eût été vaine;
Mais les biens dont vous jouissés
On vous les laisse pour étrenne.

※

Foible mortel ferois-je mieux
Que la troupe toute-puissante?
Plus embarrassé que les Dieux,
Que faut-il que je vous présente?
Ce respect de vos graces né,
Dont ma muse fut la maraine,
Et qu'amour traite en frere aîné,
Je vous le laisse pour étrenne.

※

Mais vous! songez que par pitié
De ce respect sans espérance,

Vous m'avez promis amitié,
Qui plus eſt encor confiance :
J'en citerois de bon témoins ;
Mais votre parole eſt certaine :
Ainſi répondez-moi du moins,
Je vous les laiſſe pour étrenne.

Madame la Ducheſſe d** ayant fait dire à M. de la Motte qu'elle iroit chez Madame de Lambert un jour qu'il y devoit être, & ayant mandé, lorſqu'il l'attendoit, qu'elle ne pouvoit venir ce jour-là, il fit les vers ſuivans, qu'il lui dit la premiere fois qu'il vint chez elle.

La Princeſſe ne viendra point !
Je n'ai plus voulu rien entendre.
Et par où coupable en ce point
Pourriez-vous jamais vous défendre ?

Ce peut-il que ſe portant bien
On ait un procédé ſemblable ?
La probité n'eſt donc plus rien,
La foi, l'honneur n'eſt qu'une fable.

Petits ! ſoyez amis parfaits,
Soyez ſinceres & fidelles ;

Mais les Princes ne ſont pas faits
Pour ſonger à ces bagatelles.

❦

Dieu ſçait quels mots dans mon dépit
M'échapoient contre ce que j'aime :
Titres & rang j'ai tout maudit,
Et je me diſois à moi-même,
Hélas ! pauvre cœur abuſé.
Avec tant de délicateſſe,
De quoi t'es-tu donc aviſé
D'aller choiſir une Princeſſe ?

Quelques jours après Madame la Ducheſſe d** vint chez Madame de Lambert, où étoit M. de la Motte, qui, pour témoigner ſon repentir des derniers vers, dit ceux-ci.

Où méne un dépit téméraire ?
Et que n'ai-je point mérité ?
J'ai dans mon aveugle colere
Offenſé ma Divinité.

❦

Elle dont la bonté touchante
Songeoit à réparer mes pleurs,
Tandis que mon ame imprudente
Querelloit ſes fauſſes rigueurs.

※

O toi de ma faute complice !
Muſe qui m'oſas inſpirer,
En ſervant mon triſte caprice
Falloit-il te dèshonorer ?

※

Eſt-il châtiment qui ſuffiſe
A punir de ſemblables traits !
Va, que le nom de L****
Te ſoit interdit pour jamais !

※

Toi lyre qui me fut donnée
Pour plaire & m'immortaliſer ;
Puiſqu'un crime ta prophanée,
C'eſt au remords à te briſer !

※

Mais je l'entens, qui gémiſſante ;
Demande grace en votre nom ;
Ce nom retient ma main tremblante ;
Parlez, la briſerai-je, ou non ?

Le Roi de Pologne, Staniſlas, étant venu voir Madame la Ducheſſe d** à S**, & lui ayant témoigné qu'il ſe trouveroit fort honoré d'être au nombre de ſes Bergers, cette Princeſſe lui en accorda le titre, & ajouta à cette faveur quelques ga-

lanteries où son esprit, son sçavoir & son bon goût se faisoient également admirer. Le Roi Stanislas lui écrivit à cette occasion une Lettre fort galante, dont M. de la Motte entendit la lecture, sur quoi il fit les vers qui suivent.

Un Roi, trop aimable Bergere,
S'enrolle parmi vos Bergers,
Il veut habiter nos vergers
Dans le seul espoir de vous plaire;
L'amour devoit à vos appas
Une victoire si complette;
Mais pour cela ne pensez pas
Qu'un sceptre vaille une houlette.

✠

Sans doute c'est un grand hommage
Que celui d'une Majesté;
Mais enfin la fidélité
Des Rois n'est gueres le partage.
Pour vous enlever ses tributs
Il ne faut qu'une bonne diette,
Et bientôt vous ne croiriez plus
Qu'un sceptre vaille une houlette.

✠

Au premier signal de Bellonne

S'éteindroit toute son ardeur ;
Il n'auroit aucune pudeur
De vous quitter pour la couronne.
Pour vous, s'il alloit vous quitter,
Quelle honte que sa retraite !
Gardez-vous donc bien de penser
Qu'un sceptre vaille une houlette.

※

L'éclat du rang vous sollicite ;
Voyons si c'est une raison :
Pour L **** de B**
Les Rois ne sont pas sans mérite ;
Mais quand pour un bonheur plus doux
L**** devient Lisette,
Qui croira jamais entre nous
Qu'un sceptre vaille une houlette ?

※

N'allez pas au pouvoir suprême
Comparer le champêtre état.
Que fait un Héros ? Il combat,
Et que fait un Berger ? Il aime :
L'un donne à sa Dame une cour ;
L'autre une tendresse parfaite.
Peut-on soupçonner qu'en amour
Un sceptre vaille une houlette !

※

Pour les Rois rien de désirable

Que des sujets & des Etats.
Un monde seul ne suffit pas
A leur orgueil insatiable.
Un empire sans cesse accru
Est tout ce que leur cœur souhaite ;
Mais un Berger n'a jamais cru
Qu'un sceptre vaille une houlette.

❋

Qu'est-ce qu'un Roi pour vous peut
faire ?
Garder quelques jours vos troupeaux ;
On le sçauroit dans nos hameaux,
C'est une gloire passagere.
Mais pour transmettre à l'avenir
Votre triomphe & sa défaite,
Quelqu'un voudroit-il soutenir
Qu'un sceptre vaille une houlette ?

M. de la Motte ayant vu Madame la Duchesse d** chez Madame de Lambert sans lui payer le tribut ordinaire des vers qu'il avoit coutume de lui dire, cette Princesse lui en fit des plaintes ; sur quoi il fit ceux-ci, qu'il lui dit la premiere fois qu'il la revit chez Madame de Lambert.

Quand vous souffrez que je vous voie,
Autant de fois vous faudroit-il des vers ?

C'eſt bien le moindre prix d'une ſi grande joie;
Jamais plaiſirs n'auroient été moins chers.
Mais hélas ! pour chanter ſuffit-il que l'on
aime ?
Le cœur eſt toujours prêt, l'eſprit n'eſt pas de
même;
Dès que vous paroiſſez je me ſens aſſiéger
De tranſports inconnus à l'ame la plus tendre;
Mais tous ces ſentimens, quand il faut vous les
rendre,
Ne ſont pas aiſés à ranger :
On chante en y penſant, ſans y penſer on
aime;
Le cœur eſt toujours prêt, l'eſprit n'eſt pas de
même.

※

Si quelquefois je veux mettre mon ſoin
A peindre tous les dons par où vous ſçavez
plaire,
De mes efforts le ſuccès ordinaire
C'eſt de voir combien j'en ſuis loin.
Qui jamais à ſon gré peut louer ce qu'il aime ?
Le cœur voit & ſent tout, l'eſprit n'eſt pas de
même.

M. de la Motte fit les vers ſuivans pour Madame la Ducheſſe d** dans le tems de Pâques de l'année 1728, & les lui dit à l'Arſenal où elle l'avoit invité de venir.

Un Confeſſeur, qu'on m'avoit dit fort doux,
Hier de mes péchés oüit la kirielle,
Où je gliſſai comme une bagatelle
Les vers galans que j'avois faits pour vous.
Oh! oh! dit-il, ceci devient plus grave;
Des vers galans! je ne ſçais rien de pis.
De deux yeux, quels qu'ils ſoient, ſe déclarer l'eſclave,
N'eſt pas chemin de Paradis.
Je vous nommai pour mon excuſe;
Car même en s'accuſant ne s'excuſe-t-on pas?
Tant pis encor, dit-il, plus l'objet a d'appas,
Et plus tard on s'en déſabuſe:
Si L**** eſt votre choix
Je n'en dois être que plus rude:
La voir ou l'entendre une fois
Vaut tout autant que péché d'habitude.

Madame la Ducheſſe d** étant à S** dans le Printems, M. de la Motte fit ces vers-ci.

Vole à S**, cher enfant, vole près de ta mere,
Rends-toi dans ces aimables lieux
Où tu vas voir maint & maint frere
Nés comme toi d'un regard de ſes yeux:
Obſerve tout & demeure inviſible.
Mais à quoi bon ce ſoin? hélas
Sans te cacher, il n'eſt que trop poſſible
Qu'elle ne t'apperçoive pas.

Va dès le lever de l'aurore;
Vole dans ses jardins préparer ses plaisirs,
Intéresse Zéphir & Flore
A prodiguer leurs dons au gré de ses désirs;
Et de l'ardeur de tes soupirs
Toi-même aide à les faire éclore;
Accompagne par-tout sa cour;
De tous ses entretiens sois le témoin fidelle;
Retiens-en bien les traits, la finesse & le tour;
Que tu serois charmant à ton retour
Si tu sçavois les redire comme elle.
Si l'ennui la prend quelquefois;
Puisse-t-elle pourtant n'en point sentir l'atteinte,
Glisse adroitement sous ses doigts
Ces vers où mon ame s'est peinte,
Ces tendres vers par le cœur enfantés;
Et si tu la voyois sourire
A quelqu'un de ces traits par toi-même dictés;
Reviens sur le champ me le dire;
Ce bonheur, comblant mon espoir
Me tiendroit presque lieu du plaisir de la voir.

Madame la Duchesse d** qui avoit soin depuis long-tems de donner à M. de la Motte du ruban pour mettre à sa canne, lui en ayant envoyé, il vint quelques jours après chez elle & lui dit ces vers-ci & ceux qui suivent, qu'il avoit faits, arrêté

dans sa chaise à la porte de la Conférence, vis-à-vis l'hôtel du M **.

Il m'a pris, quoi, m'allez-vous dire?
Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
Qui? Ce petit lutin qui de vos yeux est né,
Et de qui je subis l'empire.
Il dit que le présent ne regarde que lui.
Qu'il sçait les desseins de sa mere,
Et que, si près de vous je perdois son appui,
Pareil don ne me viendroit guere.
Il en faut convenir, il connoît bien ses droits;
Et puissiez-vous vous-même aussi bien les connoître.
Je me soumets donc à ses loix,
Du ruban & de tout je le laisse le maître.
Selon que son caprice en dit,
C'est lui qui m'en fait part & qui me le mesure,
Qui prend ma canne & l'embellit
De ce tissu pour moi plus cher que la ceinture
Qui jadis de Vénus a fait tout le crédit.
Vous m'allez trouver bien crédule;
Mais j'en ai fait l'épreuve, & depuis plus d'un an
Sur son flambeau, sans doute, il passe ce ruban;
Car dès que j'y touche, je brûle.
En vain voudrois-je lui ravir
Ce trésor dont seul il s'empare;
Il le garde comme un avare,
Qui, de peur d'en manquer, tremble de s'en servir.

Me voici repoſant ſur les bords de la Seine ;
Vis-à-vis de votre Palais,
Mon œil ne le voit pas, mais mon eſprit m'y mene,
Et jugez combien je m'y plais.
Juſqu'où l'illuſion va-t-elle!
J'entre chez vous & j'entens cette voix
Qui redonne toujours une force nouvelle
Au feu qu'elle alluma dès la premiere fois.
Là mille jeux badins voltigent ſur vos traces;
J'écoute ces diſcours ſi brillans & ſi doux,
Que dictent à l'envi la raiſon & les graces,
Et dont l'art n'eſt ſçu que de vous.
Là, certain Dieu qui me conſeille,
D'un moment d'audience implore la faveur,
Et j'oſe vous dire à l'oreille
Ce que je voudrois bien qui paſſât juſqu'au cœur;
Du moins je vous y vois ſourire.
Et qui ne croiroit pas mes vœux récompenſés,
Quand pour prix de mes vers vous daignez les écrire ?
C'en eſt beaucoup, m'allez-vous dire ?
Oui, c'eſt trop, & pourtant ce n'en eſt pas aſſez.
Quoi ! ce n'eſt pas aſſez ? Eſt-ce que ma tendreſſe
Oſe former d'autres ſouhaits ?

Que voulez-vous ? Le cœur a ses inſtans d'y-
vreſſe,
Il faut laiſſer paſſer l'accès.

Madame la Ducheſſe d** étant revenue de S** à Paris, fut chez Madame de Lambert, où M. de la Motte lui dit ces vers qu'il avoit compoſés ſur ſon départ quand elle fut à S**, & ceux qui ſuivent qu'il avoit faits pendant ſon abſence.

Du M** part & je demeure;
Touché de mon gémiſſement,
L'enfant que vous ſçavez en pleure,
Et dit lui-même à tout moment,
Du M** part & je demeure.

Encor dans cet éloignement,
Si j'en mourois, à la bonne heure;
Mais un cœur vit de ſon tourment;
Je vis & je ne ſçais comment.
Du M** part & je demeure.

On ſouffre beaucoup en aimant,
Me dit l'enfant, ſans qu'on en meure;
Mais ſe plaindre eſt ſoulagement;

Je me plains donc amerement ;
Du M * * part & je demeure.

Si dans ce triste accablement
Quelquefois le sommeil m'effleure ;
Je m'écrie encor en dormant
Du M * * part & je demeure.

Que bientôt un retour charmant
Rende ma fortune meilleure ;
Puissai-je dire incessamment,
Elle est ici, qu'elle y demeure.

Mais quoi ! je vous revois, est-ce un enchantement,
Ou bien si mon désir me leurre ?
Prêtez-moi donc l'oreille : ah ! c'est vous surement :
Je suis bien-là, que j'y demeure !

DEpuis que vous êtes à S * *
Tout m'attriste, tout m'importune ;
Les plaisirs se changent en maux,
La santé même est infortune;
Je me fais de tout un poison,
De l'air même que je respire ;

N'en

N'en ſçauriez-vous pas la raiſon ?
Devinez ce que je veux dire.

Si quelquefois je veux ſortir
De cette longue phrénéſie,
J'ai recours pour m'en garantir,
A quelque lecture choiſie;
Mais des plus rians Ecrivains
Aucun ne peut ſe faire lire,
Le livre me tombe des mains;
Devinez ce que je deſire.

Si d'autres fois pour m'émouvoir
Et vaincre un ennui taciturne,
Je vais eſſaïer le pouvoir
Du Brodequin & du Cothurne;
Inſenſible aux plus beaux endroits;
Je ne puis admirer ni rire;
Racine & Moliere ſont froids;
Devinez ce que je deſire.

Envain l'Amphion de nos jours
Forma d'harmonieux ſpectacles;
Les rochers ne ſont pas plus ſourds
Que je le ſuis pour ces miracles;
Je ſuis ſûr même qu'Apollon
M'étourdiroit avec ſa lyre;

Mon cœur rappelle un plus beau ſon,
Devinez ce que je deſire.

Quand le jour s'éteint, le ſommeil
Va de ſes pavots ſecourables,
Juſques au retour du ſoleil,
Soulager les plus miſérables;
Pour moi ſeul ſes dons n'ont plus lieu,
De ma paupiere il ſe retire,
En vain j'implore un autre Dieu,
Devinez ce que je deſire.

Dirai-je plus? Si quelquefois
Mon bonheur près de vous me mene;
Si du charme de votre voix
Vous trompez quelque tems ma peine,
Votre accueil même le plus doux
Ne ſçauroit encor me ſuffire:
Je ſouffre encor auprès de vous,
Devinez ce que je veux dire.

Prodige où je ne comprens rien!
Eh! Qui me le fera comprendre?
Seroit-il donc quelqu'autre bien
Que vous voir & que vous entendre?
Que ſouhaitai-je donc? Hélas!
Comment pourrois-je vous le dire;

Si moi-même je n'ose pas ;
Deviner ce que je veux dire.

Vers que M. de la Motte fit au commencement de l'année 1729. pour Madame la Ducheſſe du * *.

On a bientôt dit ce qu'on ſent ;
L'eſprit ne l'étend qu'avec peine ;
Pourquoi prendre un tour languiſſant ?
Je vous adore eſt mon étrenne.

Les beaux diſcours furent le lot
Que choiſit le Dieu d'Hyppocrenne ;
Certain Dieu dit tout en un mot :
Je vous adore eſt mon étrenne.

Graces, raiſon, eſprit & goût,
En quatre mots voilà du M * * :
Que s'enſuit-il ? Il s'enſuit tout :
Je vous adore eſt mon étrenne.

Voilà tout mon petit tréſor
Pour cette année & la prochaine ;
Dans mille ans je dirois encor
Je vous adore eſt mon étrenne.

Comme encens recevez mes ſoins ;
Que perſonne ne s'y méprenne,
Je n'ai pas dit que j'aime, au moins ;
Je vous adore eſt mon étrenne.

Vers de M. de la Motte pour Madame la Ducheſſe du ** qu'il lui dit chez Madame de Lambert.

Voici des vers en ce moment,
J'ignore ce qu'ils vont vous dire ;
Je ne ſens bien diſtinctement
Que le beſoin de vous écrire.

A former d'abord un projet
Ne croyez pas que je m'amuſe,
Vous êtes toujours mon ſujet,
Et mon cœur eſt ma ſeule muſe.

Le cœur dit tout ce qui lui vient,
Jamais le choix ne l'embarraſſe,
Et c'eſt à lui ſeul qu'appartient
Et l'entouſiaſme & la grace.

L'eſprit toujours dans l'embarras,
Toujours chancelle, toujours doute ;
Le pauvre eſprit, il ne dit pas
Ce que le moindre mot lui coûte,

Ainſi pour vous ingénuement
J'avouerai mon reſpect extrême ;
Je vous avertis ſeulement
Que je reſpecte comme on aime.

Quoi donc ! Eſt-ce ma faute à moi
D'être né ſi loin de l'Alteſſe ?
Puis-je mais de n'être pas Roi ;
Et que vous, vous ſoyez Princeſſe;

La plus ſuperbe dignité
Défend-elle qu'on vous adore ?
Non, non, fuſſiez-vous Majeſté
Je vous adorerois encore.

Enfin je prends mon droit d'aimer
D'où vous prenez celui de plaire,
S'il vous eſt permis de charmer,
Il me l'eſt de vous laiſſer faire.

Si l'aveu m'en eſt interdit ;
Par l'égard que le rang impoſe ;
Suppoſez que je n'ai rien dit,
Mais ſoyez ſûre de la choſe.

Madame la Ducheſſe du** étant allée chez Madame de Lambert avant que

de s'en retourner à S**, demanda à M. de la Motte, qui y étoit, le tribut de vers qu'il avoit coutume de lui payer: il lui dit ceux-ci.

Ne faisons plus de vers, le dessein en est pris
Et la raison me le conseille.
Mais j'entens que mon cœur n'est pas du même avis:
Si tu n'as plus de vers tu n'auras plus l'oreille.

La menace m'effraye, & je sens qu'en tremblant
Ma muse à ce coup se réveille.
La peur me tient lieu de talent.
Faisons encor des vers afin d'avoir l'oreille.

Combien de sentimens ai-je fait éclater!
Si je les répetois ce ne seroit merveille.
Le cœur se plaît à répeter;
Mais par malheur il faut du nouveau pour l'oreille.

Eh bien! je varierai, puisqu'il le faut ainsi;
Mais je demande la pareille,
E que vous promettiez, pour varier aussi,
De me donner mieux que l'oreille.

Madame la Ducheſſe du** pour engager M. de la Motte à venir à S** où elle étoit, lui fit dire que s'il ne s'y rendoit, il n'y auroit plus entre elle & lui ni d'amour ni d'amitié : il y vint tout incommodé qu'il étoit, & lui dit ces vers-ci & ceux qui ſuivent.

Si je ne vais à S* quelle eſt votre menace ?
Plus d'amour, dites-vous, plus même d'amitié.
Quoi ! juſques-là j'encours votre diſgrace ?
Bon Dieu, que je me fais pitié !

Mais, s'il vous plaît, entendons-nous l'un l'autre:
Plus d'amour. Quel amour ? Eclairciſſons-nous bien.
Vous ne ſçauriez bannir le mien :
Eſt ce que, par hazard, vous parleriez du vôtre ?

En ce cas le plaiſir, ſuſpendroit mon effroi,
Et mon cœur dit déja ce mot de Fontenelle ;
Ah ! que ne m'eſt-elle infidelle,
Elle auroit ſoupiré pour moi.

Autres Vers de M. DE LA MOTTE.

Belle queſtion à former :

Quel eſt le plus grand don que le ciel peut
nous faire ?
Vous m'allez ſoutenir que c'eſt le don de plaire;
Moi je ſoutiens que c'eſt celui d'aimer.

Plaire eſt, me direz-vous, la ſuprême puiſ-
ſance,
Il eſt bien glorieux de pouvoir tout charmer.
J'en conviens; mais en récompenſe
Il eſt plus doux de s'enflamer.

Sur quelque illuſion que notre orgueil s'appuie,
L'encens ne remplit pas nos vœux,
Souvent la Déeſſe s'ennuie;
Mais quiconque adore eſt heureux.

Chacun priſe ſes avantages.
Goutez votre bonheur, je n'en envierai rien:
Si vous ſçavez des cœurs gagner tous les
hommages,
Moi je ſçais donner tout le mien.

Et jugez à quel point ma tendreſſe m'eſt chere,
A peine puis-je l'exprimer;
Je n'acheterois pas la gloire de vous plaire
Au prix de vous en moins aimer.

Autres Vers de M. de la Motte.

Pour me diſtraire un peu de mon tendre eſcla-
vage,
Sur les ſciences & les arts
J'ai voulu porter mes regards,
Et n'en ſçais guéres davantage.



A la Géométrie envain je veux toucher,
Depuis qu'en ſes myſteres j'entre,
J'en apprens ſeulement que vous êtes mon cen-
tre,
Et que je tourne autour ſans pouvoir l'ap-
procher.



De la Géographie une étude profonde
Ne m'offre qu'un cahos où mon eſprit ſe perd.
Les lieux où vous vivez me ſemblent tout le
monde,
Le reſte n'eſt plus qu'un deſert.



Aſtronome, je monte à la ſublime voute
Où brille le flambeau des Cieux,
Et quand je l'ai parcouru toute,
Je vois qu'il n'eſt pour moi d'autre aſtre que
vos yeux.

Me voici dans les arts, & d'abord je contemple
L'Architecture & ses nobles projets;
Mais que m'importent ses secrets,
S'il ne m'est pas permis de vous bâtir un temple.

Laissons la Peinture à l'écart,
Dussai-je être un second Apelle,
Qu'apprendroient à mon cœur ses leçons & son art?
Il vous peindra toujours mieux qu'elle.

Enfin dans le sacré vallon
Si je cours implorer le secours d'Apollon,
Au lieu de lumieres nouvelles,
Je n'en puis tirer que ces mots.
Apollon chante les héros,
L'Amour seul sçait chanter les belles.

C'est ainsi que j'ai fait mon cours,
Et toute mon expérience
M'apprend que vous aimer toujours
Sera mon unique science.

*RONDEAU redoublé de M. DE LA MOTTE, pour Madame la Duchesse du**, qu'il lui dit chez Madame de Lambert.*

ON ne peut pas tout ce qu'on veut,
On finit moins qu'on ne commence;
On ne veut pas tout ce qu'on peut,
On ne dit pas tout ce qu'on pense.

Là seule gloire qui me meut
Est de bien chanter L****;
On ne peut pas tout ce qu'on veut;
Et j'en tente envain l'entreprise.

Hélas! quelle est mon impuissance!
Son portrait vingt fois retouché
N'est encor qu'à peine ébauché;
On finit moins qu'on ne commence.

Quand je la vois mon cœur s'émeut
Alors des maux qu'elle me cause,
Je puis lui parler; mais je n'ose:
On ne veut pas tout ce qu'on peut.

Que n'entend-elle mon silence!
Et quel bonheur si quelque jour
Ses yeux me disoient à leur tour,
On ne dit pas tout ce qu'on pense!

J'ai seul droit à ce bien suprême,
S'il n'est dû qu'aux plus tendres vœux :
Et qui peût égaler mes feux ?
A moins que d'être l'amour même,
On ne peut pas.

M. de la Motte ayant écrit une Lettre à Madame la Duchesse du** d'un style fort sérieux, en lui faisant présenter un ouvrage qu'il venoit de donner au public, elle se plaignit dans sa réponse, que de ce qu'à force de respect il manquoit à celui qu'il lui devoit : sur quoi il fit les quatre vers suivans.

Quand un respect tendre & jaloux
Ne reçoit pas sa récompense,
Avec Bergere comme vous,
Le pur respect est la vengeance.

La même Lettre de Madame la Duchesse d** étoit signée, & M. de la Motte, qui depuis quelque tems n'avoit point composé de vers pour elle, prit occasion de sa signature, qu'il avoit autrefois traitée de talisman, pour faire ceux-ci.

Quoi ! vous avez recours aux charmes,
A ce nom tout-puiſſant dont les enfans aîlés
Font toujours leurs plus fortes armes,
L**e B*** e avec B** mêlés ?
Vous voulez donc que ma muſe revienne ?
Et bien ſoit, la voilà ; mais contentez-la
mieux,
Sinon, j'en jure par vos yeux,
Il n'eſt B***e qui tienne,
En vain employerez-vous le ciel & les enfers,
Sans tête à tête point de vers.

Madame la Ducheſſe d** qui n'avoit pas été depuis long-tems chez Madame de Lambert, y fut un Mardi, & fit dire à M. de la Motte, qui y étoit, qu'il n'avoit aucune part à ſa viſite, étant fort mécontente de n'avoir reçu aucun ſigne de ſa part : quand elle y arriva il lui dit ces vers-ci.

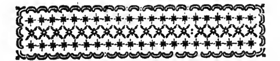
Vous rendez au Mardi votre aimable préſence ;
Mais ce n'eſt pas pour moi que vous vous
laiſſez voir :
Je reſte cependant contre votre eſperance,
Je devrois vous punir de votre indifférence ;
Mais quel ſera mon déſeſpoir
Si c'eſt là la bonne vengeance !

Long-tems après Madame la Du-

chesse d** étant retournée chez Madame de Lambert, elle demanda à M de la Motte s'il n'avoit rien fait pour elle; il lui répondit par ces vers, qu'il avoit faits sur le champ.

Pourquoi voulez-vous que j'écrive?
Que vous diroient mes vers, que ce que vous sçavez?
Pour connoître une flamme aussi tendre que vive,
Relisez seulement les vers que vous avez;
Vainement mon esprit s'excite,
Ma passion constante est tout ce que j'y vois.
Pour vous Hélas! ce n'est qu'une redite,
C'est toujours nouveauté pour moi.

FIN.



AUTRES VERS

ENVOYÉS

A MADAME

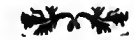
LA D** DU M**,

Ou faits pour elle.

---

*VERS de Madame la Ducheſſe du M*** *à M.* DE LA MOTTE.

Point de viſite, point de Lettre !
Ton reſpect te peut-il permettre
De me négliger tout de bon ?
Tu n'aimes, Dieu me le pardonne,
Les Bénédicte de Bourbon
Par écrit, ni même en perſonne.



De Monsieur DE LA MOTTE.

Point de vers à vous adresser;
Vous n'aurez que ma Comédie.
Du moins pour vous intéresser,
J'y célebre la Bergerie.
Vous reconnoîtrez bien qu'ici ;
J'ai peint mon cœur plus qu'aucun autre;
Heureux si vous pouviez aussi
Y reconnoître un peu le vôtre.

O malheureuse race humaine!
Savoir jouir n'est pas de ton domaine!
Hélas tu ne sais pas seulement desirer.
Tu t'applaudis des vœux où tu vas t'égarer,
Et que souvent le Ciel exauce pour ta peine;
Je rendois graces l'autre jour
Au Dieu malin qui me conseille,
De m'avoir fait baiser par un charmant détour
Certaine main, certaine oreille.
Ne pense pas tant me devoir ;
Dit-il, je ne t'ai fait qu'une faveur funeste;
Tu vas mourir du désespoir
De ne pouvoir baiser le reste.

Cy git Marmin, lui qui pour Ludovise,
Eut un respect de l'espece du mien.
Tant qu'il vécut, son ame en fut éprise;
Sans que l'Altesse y fût pour rien.

Son ame, me dit-on ? cette céleste flâme ;
Anime-t'ellle un Chat ? Décidez-vous ce
point ?
Oui, sans doute, il aima : l'amour fait toute
l'ame,
Et qui n'aime pas, n'en a point.

Je demandois à ma Déesse
De cueillir sur sa bouche un fruit de ma tendresse :
Nous verrons, m'a-t'on dit, nous verrons ;
Est-ce assez ?
Oui, c'est assez d'une pareille bouche ;
Mais hélas c'est trop peu pour des vœux si
pressés,
D'obtenir le bien qui me touche.
Ce douteux *nous verrons* fut soutenu d'un oui ;
Grands Dieux que de ce mot la douceur fut
extrême !
La promesse du bien me parut le bien même ;
En l'esperant j'en ai presque joui ;
Mais en suis-je bien sûr ? La bouche que j'adore
Me l'a promis, & ne sauroit mentir.
Malgré moi cependant mon cœur en doute
encore.
Pour croire un tel bonheur il faut le ressentir.

Que demander encor ? Que peut ma tendre
audace
Souhaiter de plus doux & de plus glorieux ?
Mon eſpoir déſormais ne ſe permet d'eſpace
Que des yeux à la bouche, & de la bouche aux
yeux.
Non, ne craignez pas que j'aſpire
A ce qu'à nos regards vous recelez d'appas.
Si, malgré qu'on en ait, le reſte ſe deſire,
Du moins il ne s'eſpere pas.

Non, je n'écris qu'à vous, qu'à vous abſolument,
Je crains fort, entre nous, pour les Vers que
j'enfante.
On dit que certain ſentiment
Ote l'eſprit, s'il ne l'augmente.
Vous voyez mes raiſons ; ſi mes Vers ſont
mauvais,
Vous ſaurez à qui vous en prendre ;
Et s'il s'y trouve d'heureux traits,
Je crois que ſans vous y méprendre
Vous verrez bien auſſi qui me les aura faits.

Un jour que M. de la Motte étoit malade.

A peine ai-je le tems de vous dire deux mots ;

J'aperçois cet enfant, son nom est inutile;
Je le vois qui surprend le cizeau d'Atropos,
Pour en trancher les jours que Lachésis me file.
C'en est fait : je descends aux Champs Elisiens;
Car mon respect pour vous est un titre admirable;
La place la plus honorable
Est bien dûe à des feux aussi purs que les miens.
Là, je dirai de vos nouvelles;
Graces, esprit, enjouement, je peindrai tout si bien,
Que par des traits & des couleurs fidelles,
Je vais vous faire aimer où l'on n'aime plus rien.
Anacréon va remonter sa Lyre,
Pour l'accorder à ce que je soupire :
Les Ombres à l'envi vont partager mes feux ;
Et, graces à votre nom, nous voilà tous heureux.
Pour vous, adorable Princesse,
En qui je sens toujours tout ce qui me charma,
Parlez avec bonté du feu qui m'anima;
Et pourquoi pas avec tendresse!
Votre gloire n'a plus de quoi s'en allarmer.
Mon pauvre état de mort permet cette licence.
Vous pourriez à présent m'aimer ;
Les Ombres sont sans conséquence.

Heureux cent fois celui qu'un amoureux caprice
Appelleroit entre vos bras ;
A qui de vos plus doux appas
Vous feriez un plein sacrifice ;
Qui maître des beautés que l'on ne nomme pas,
Et nâgeant en pleines délices,
De l'immortalité goûteroit les prémices.
Heureux....Mais, imprudent, pourquoi traiter ce point ?
J'offenserois....N'en parlons point.
Mais pour mes sentimens il me faut un salaire ;
Demander de l'amour, ce seroit vous surfaire ;
La lézion seroit de plus que de moitié ;
Mon dernier mot est l'amitié ;
J'en veux une ferme & sincere,
Par qui tout me soit confié :
Délicate, je veux qu'elle se fasse un crime
De ne me pas ouvrir le fond de votre cœur ;
Elle a, comme l'amour, sa derniere faveur ;
C'est son secret le plus intime.

Sur des Vers qu'on avoit faits pour Madame la Duchesse de Gontaut.

TEmpé, Laure, Corinne, Item, Pétrarque, Ovide,

Temple, Prêtre, Tableaux, une Bordure vuide;
Verbiage rêvé qui n'en eſt que plus ſot,
Pour peindre les appas & l'eſprit d'une Belle.
GONTAUT peut tout charmer d'un regard & d'un mot;
Voilà ſon portrait fait; c'eſt elle.

De ma derniere nuit écoutez l'aventure,
Je vous la rendrai trait pour trait.
D'un ſonge vain ce n'eſt que l'impoſture;
Mais gardez-lui pourtant un éternel ſecret.
Avec l'image que j'adore
Je répétois tous mes plaiſirs;
Ma bouche ſur ſes mains exhaloit mes ſoupirs,
Puis je baiſois l'oreille, & puis les yeux encore
Qui bornoient mon eſpoir & non pas mes deſirs;
Quand ſoudain contre mon attente,
Je me ſentis preſſé de ſa bouche charmante.
Ce bonheur dans mon ſein répandit mille feux;
Et je n'écoutai plus, pour contenter mes vœux,
Que mon ardeur impatiente.
Le reſpect pour l'Original
A l'image longtems a ſervi de défenſe;
Mais enfin ce reſpect n'y croyant pas grand mal,
De mon amour ſubit la violence.

Auſſitôt parcourant ſes plus ſecrets tréſors,
De cent & cent baiſers je leur rendis l'hommage,
Tant que je me trouvai de tranſports en tranſports
Où l'amour m'attendoit pour couronner l'ouvrage :
Dans cet heureux moment le plaiſir fit la Loi ;
Je la vis partager tout le feu qui m'embraſe ;
A ſes ſoupirs ardens je ſentis ſon extaſe ;
Pardonnez-lui, pardonnez-moi,
Vous voulez toujours être ſage ;
Soyez-le donc ; c'eſt bien fait, entre nous ;
Mais trouvez bon que votre image
Ne ſoit pas ſi ſage que vous.

NOEL.

IL faut ſuivre à la Crêche
La noble L*** ;
Son exemple nous prêche
Autant que la raiſon :
Confreres du Mardi, marchons tous à la fête ;
S'il nous faut caution
don, don,
Faiſons paroître là
la, la ;
Lambert à notre tête.

Le Berger FONTENELLE
A fait tout de ſon mieux,
Une Chanſon nouvelle,
Contre les Airs trop vieux :
Il offre ſon préſent, mais la Mere pucelle
Ne veut point de ce don
don, don,
Ni de ce Berger là
la, la,
Plus galant que fidelle.

Mais quel Berger répete *
Une tendre Chanſon,
Tout fier de ſa houlete
Au chiffre de Bourbon !
Joſeph connoît bientôt à la tendre deviſe
Que ce bon Céladon
don, don,
N'eſt venu juſques-là
la, la ;
Que pour ſa L * * * *

Du Sexe trop aimable
Le mépriſeur MONGAULT ;
Au ſortir de l'Etable
N'aura plus de défaut ;

* M. de S. Aulaire.

Car en voyant Marie & connoissant son ame
Il va changer de ton
don, don;
Et pour cette fois-là
la, la;
Fera cas d'une femme.

MAIRAN tout plein d'algebre;
Géomettre profond,
Du mistere célébre
Veut pénétrer le fond;
Le crayon à la main il creuse sa cervelle
Sur la production
don, don,
De cet infini-là
la, la,
D'une classe nouvelle.

Ce Seigneur * sans reproche;
Qui ne voit rien envain,
A ses papiers en poche
Pour tromper le chemin, *
Il voudra dans l'Etable éclaircir le mistére;

* Le Marquis de Lassé.

* Il faisoit des réflexions sur tout ce qu'il voyoit & entendoit, & les écrivoit à mesure.

Mais

Mais qu'il le croye ou non
don, don;
Je suis sûr qu'il fera-là
la, la;
Tout ce qu'il devra faire.

L'aimable BRAGELONNE
Que l'on craint tant à Sceaux;
Pour qui l'on abandonne
Et Berger & troupeaux,
S'en vient voir avec nous un spectacle si rare;
Mais ce Doyen * de nom
don, don,
A peine paroît-là
la, la,
Que DREUILLET s'en empare.

Avec notre Cohorte
Vient un pieux Chevalier *
Redoutable à la Porte,
Et l'honneur du métier;
Il devroit demander à l'Enfant qu'il encense
Sa bénédiction
don, don,

** Doyen d'un Chapitre.
* Le Chevalier d'Aydie.

Et ce qui fuit de-là
la, la,
Une honnête abondance.

Vient encore à la file
L'aimable DE LAUNAY;
Quoiqu'elle foit habile,
Car il faut dire vrai,
Ne lui demandons point l'hiftoire de la chofe;
Je connois fa façon
don, don,
La rime y gliffera
la, la,
Des traits dignes de glofe.

Par un ordre autentique
Le Poëte fans yeux,
Eft chargé du Cantique,
Qu'on doit au Roi des Cieux:
On attend là-deffus ce que fa foi lui dicte;
Mais par diftraction
don, don,
Je crois qu'il lui dira
la, la,
Des Vers à BENEDICTE.



Sur quelque froideur qu'on lui avoit marquée.

UN accident m'eſt arrivé ;
Permettez qu'un moment je vous en importune :
C'eſt à vous qu'il eſt réſervé
De réparer mon infortune.
A peine vous quittois-je hier de quelques pas,
Qu'auſſitôt je repris, pour calmer mes allarmes,
Cette image qui par ſes charmes
Vous remplace où vous n'êtes pas,
Je fus ſurpris d'une tache légere
Que j'apperçus en ſoupirant ;
Tout autre, j'en conviens, ne l'appercevroit guére ;
Mais l'œil du cœur eſt pénétrant.
Dans cette ſurpriſe cruelle,
D'où vient, dis-je, ce nouveau trait ?
Certe il n'étoit point-là, lorſque j'entrai chez elle.
S'eſt-elle divertie à gâter ſon portrait ?
Auroit-elle voulu, pour éprouver ma flâme ;
Voir ſi je m'en appercevrois ;
Et croyoit-elle que mon ame
N'y regardoit pas d'aſſez près ?
Ah ! loin de vous cette penſée ;
Ma tendreſſe attentive au moindre changement,

N'en a que trop été bleſſée ;
Et ce rien m'a cauſé le plus cruel tourment.
Réparez donc vos torts, la tache eſt votre
ouvrage ;
Voyez ſi c'eſt caprice ou cruauté,
Laſſitude de mon hommage,
Ou pour de faux avis trop de crédulité.
Quoique ce ſoit, c'eſt grand dommage ;
Je vous rapporte ici l'image ;
Vous ſçavez comme il faut lui rendre ſa beauté,
Le ſeul bien dont je ſois jaloux ;
Et que mes ſcrupules ſur elle,
Sont délicateſſe pour vous.

※

Parlez, baiſez, Bouche adorable,
Ces emplois enchanteurs n'appartiennent qu'à
vous ;
C'eſt de ce Trône reſpectable
Que la raiſon regne ſur nous ;
Et c'eſt le ſéjour délectable
Où l'Amour a placé ſes plaiſirs les plus doux.
Donnez à l'amitié les miettes de ſa table,
Dût-il en être un peu jaloux.

※

Je l'ai revû, le Ciel vous le renvoye ;
Oui, lui-même, celui que ſeul vous deſirez.
Puiſ-je eſperer que l'on m'en croye ?

En le voyant je jouis de la joye
Que vous aurez tous deux quand vous vous
reverrez.

Envoyé du Dieu qui le bleſſe ;
Il veut négocier auprès de vos appas :
Vous traiterez de tendreſſe à tendreſſe ;
Ces traités ne languiſſent pas.

Que vous allez regler de choſes!
Mais je me doute bien, ſur les points impor-
tans
Que vous multiplierez les clauſes,
Pour pouvoir traiter plus longtems.

Menez l'affaire avec adreſſe :
Que ce traité charmant occupe tous vos jours.
Pour bien faire il faudroit le conclure toujours,
Et le recommencer ſans ceſſe.

❦

A quel jeu jouez-vous ? car le jeu vous amuſe;
Duſſiez-vous toujours perdre, il faut que vous
jouiez :
Jouez donc, qui vous le refuſe ?
Mais choiſiſſez un jeu duquel vous vous louiez.

Par exemple ce jeu qu'inventa la nature ;
Ce jeu charmant que les intéreſſés

Ne font jamais durer aſſez ;
Et toujours heureux tant qu'il dure.

On ne croit jouer que ſon cœur,
Direz-vous, mais ſouvent il y va d'autre choſe.
Tant mieux encor, la perte où l'on s'expoſe
Eſt occaſion de bonheur.

Pour qui riſque à demi, ce jeu devient funeſte.
Il y faut riſquer tout ſon bien.
Qui n'y met que ſon cœur, ſouvent n'y gagne rien ;
Mais c'eſt un gain certain que d'y mettre le reſte.

※

Un ſeul de vos baiſers vaut une vie entiere ;
Et la plus longue encor vaut-elle, en bonne foi,
Une faveur ſi ſinguliere ?
Or votre audience derniere
M'a valu dix baiſers, oui, dix de bon aloi :
D'où je conclus en forme réguliere,
Que Mathuſalem même a moins vécu que moi.

※

Entre mes Ouvrages à faire,
Je comptois comme un des meilleurs,
Un Roman à vendre à Cithére ;
Roman de mille une faveurs.

※

Vous, charmante propriétaire
De ces délicieux Bijoux,
Trouvez bon ici qu'entre nous
Je vous en propose une à faire.

De ces trésors de volupté
Composez une Lotterie ;
Où soit, surtout sans tricherie ;
Pour gros Lot la Félicité.

C'est à vous en toute justice
De fixer le prix des billets,
Vers galans, dignes des DREUILLETS ;
Soins, soupirs, tendre sacrifice.

N'affichez pas, il en naîtroit
Plus d'une avanture funeste.
A vos Bureaux on se tueroit ;
Pilade y tromperoit Oreste.

A quoi bon aller recueillir
Des aspirans ? Je vous proteste
Que je puis tout seul la remplir ;
Et je me sens riche de reste.



Vous tirerez ſans différer,
Dès que ſous de tendres deviſes,
J'aurai fourni dequoi tirer
Les mille une faveurs promiſes.

❋

Vous me les payerez après
Depuis la moindre à la ſuprême ;
Et même, vû le peu de frais,
Sans me rabattre le quinziéme.

❋

Peut-être direz-vous qu'un mot,
Un regard, un geſte, un ſourire ;
Que toute faveur eſt gros lot,
Et Félicité ; c'eſt tout dire.

❋

D'accord : mais, ſans rien relâcher,
De la félicité parfaite,
Mille faveurs, point de défaite ;
Mille-une : il ne faut point tricher.

❋

Allons ; encor des vers ; L*** en deſire.
Mais quoi, j'en ai tant fait, mon génie eſt uſé.
Bon, le génie ! Eſt-ce lui qui ſoupire ?
Votre cœur eſt-il épuiſé ?
Quiconque aime, a toujours à dire.

Oui; mais pour l'entendre toujours ;
Il faut qu'un autre cœur ait la même tendresse;
Et le langage des amours
Ne peut plaire longtems qu'à ceux que l'Amour
blesse.
Or selon ce raisonnement ;
Pourquoi mettrois-je en vers ce que l'Amour
m'inspire ?
S'il ne faut que du sentiment
Je puis encor beaucoup écrire :
Mais ce que j'écrirois, hélas à qui le dire !

Quoi ! Si je n'étois arrivé
Quelqu'autre eût fait mon personnage !
Eh qui donc, s'il eût été sage,
Eût entrepris ce rôle à moi seul reservé !

Vous aimer, dira-t'on, qui n'est prêt à le faire ?
Il ne faut qu'un cœur & des yeux.
On vous aimera bien ; vous dis-je le contraire ?
Mais qu'est le bien après le mieux ?

Je vous donne à choisir parmi des cœurs sans
nombre :
Non le mien ne craint point d'égal;
C'est l'amour en original,
Comptez qu'ailleurs vous n'en verriez que
l'ombre.

Des corps, nous difiez-vous, ce qui fait la
diftance,
Ce font les corps interpofés;
Par l'air ces murs font divifés;
Anéantiffez l'air, l'un vers l'autre s'avance;
Et ce n'eft plus qu'un mur que ces murs oppofés.
Je rappellois ainfi votre haute fcience,
Lorfqu'au retour de S** je rentrois dans Paris.
Imaginez alors le fouhait que je fis!
Songeant à vous, & dans l'impatience
Du defir qui me fait la loi;
Je m'écriai vingt fois, que n'ai-je la puiffance
D'anéantir les corps qui font entr'elle & moi!

※

Sur Ludovife fans mefure
Le Ciel a verfé fes faveurs;
Je fais qu'elle eût de la nature
Le don de charmer tous les cœurs.
Tout le monde le fait de même:
Mais qui peut favoir comme elle aime?

※

Je fais que Venus fur fa bouche
Plaça le fouris gracieux;
Que tout ce qui frappe & qui touche;
L'Amour l'affemble dans fes yeux.
Tout le monde, &c.

※

Je ſais qu'elle regne au Parnaſſe
Sous le bon plaiſir d'Apollon;
Que tout ce qu'elle dit, eſt grace,
Tout ce qu'elle penſe, raiſon,
Tout le monde, &c.

Je ſais que qui la voit, l'adore;
Que qui l'entend, n'en fait pas moins:
Qu'elle écrive, elle charme encore:
Combien de cœurs en ſont témoins!
Tout le monde, &c.

CHANSON.

LEs yeux d'une Belle
Ont ſurpris mon cœur:
Qu'Amour lui révele
Toute mon ardeur;
C'eſt lui ſeul qui le ſait, qu'il n'en inſtruiſe qu'elle.

C'eſt une Déeſſe,
Et je ſuis bien peu,
Mais par ma tendreſſe
Je vaux mieux qu'un Dieu.
Sans eſperer jamais, je ſais aimer ſans ceſſe.

On lui rend les armes
Au premier moment :
Heureuſes les larmes
Qu'on verſe en l'aimant!
Tous les maux ſont payés, dès qu'on revoit
ſes charmes

Que ta voix m'inſpire,
Dieu de la Chanſon :
Prête-moi ta Lyre,
Pour chanter ſon nom.
Je ſens bien mieux que toi, mais tu ſais bien
mieux dire.

CONTE.

APrès quatre heures de toilette
Une Dame entroit aux Feuillans,
Fiére de ces attraits brillans
Dont l'art de plaire fait emplette :
Teint choiſi, parure complette ;
De gorge, ce qu'il en faut voir,
Pour faire bien penſer du reſte :
Souris flateur, quoique modeſte,
Comme toutes voudroient l'avoir.
Lors un Novice que dévore

Le zèle du Temple de Dieu :
Quoi donc, Madame, eſt-ce en ce lieu,
Vous, que vous voulez qu'on adore,
Tandis que le peuple tremblant
Calme le Ciel par ſa priere ?
Pourquoi vous perdre en le troublant
Par une beauté meurtriere ?
Pourquoi d'un triomphe inſolent
Prêter au Démon la matiere ?
Ah! craignez le glaive brulant
Qui pend ſur votre tête altiere.
Mon Dieu, dit la Dame plus fiére,
Que ce jeune Moine eſt galant !

Votre Chien a paſſé ſur les bords ténébreux ;
Peut-être que pour lui ce n'eſt pas grand dommage ;
Et quoiqu'aimé de vous, il vécut malheureux,
S'il ſut que votre Chat fut aimé davantage.

*Sur une Eglogue faite à S** dont on avoit trouvé les vers un peu trop pompeux.*

Peut-être ainſi que dans Aſtrée,
Ces Bergers enflent trop les ſimples chalumeaux ;
Mais ce ſont des Bergers des campagnes de S** ;
Et la Nimphe de la contrée
Change en Parnaſſe les hameaux.

ENIGMES
ET
LOGOGRIPHES.

C'Eſt du même limon que nous ſommes
tirées,
Et notre pere toutefois
Nous a diverſement titrées.
L'une obéit, l'autre donne des loix.
Ouvrage de la main des hommes,
Ils redoutent en nous les idoles qu'ils font;
Nous tenons d'eux ce que nous ſommes;
Quelques uns à leur tour nous doivent ce
qu'ils ſont.
Nous occupons la Ville & les Provinces,
Nous voguons ſur les mers, nous regnons
dans les camps,
Et nous déconcertons la majeſté des Princes;
Tandis que nous ſervons de jouet aux enfans.

LES CARTES.

❧

On n'eût jamais imaginé mes charmes;
Ni par quels moyens différens

J'ai pû ſans le ſecours des armes,
Dompter mes propres conquérans.
Leur conquête aujourd'hui devient leur ſervitude;
Mais je ne ſais par quel enchantement
Je leur ai fait par l'habitude,
Une néceſſité de leur propre tourment.
Souvent de mille traits piquans comme l'éguille
Je les pénetre juſqu'au vif.
Je vois mon homme qui pétille
Dans un mouvement convulſif.
A les ſauver le Ciel ſoit attentif.
Quelquefois en vapeur ardente
Je vais bruler juſques à leur palais.
Je leur fais quelquefois ſavourer à longs traits
Une humeur acre & rebutante,
Ils ont beau cependant renifler contre moi,
Ils demeurent toujours mes fidéles eſclaves:
Les foibles, les enfans réſiſtent à ma loi,
Mon grand empire eſt ſur les braves.

Le Tabac.

❋

Aſtre privé des grands & des petits,
D'ordinaire je ne me leve,
Que quand l'aſtre commun ſe couche chez Thétis:
Mon regne commence & s'acheve
Au gré de ceux pour qui je luis;

Si quelquefois je souffre quelqu'éclipse ;
J'en sors soudain plus éclairci.
Vous me cherchez bien loin, peut-être suis-je ici.
Je puis éclairer tout jusqu'à l'Apocalipse.
Je puis bien m'éclairer aussi.

LA CHANDELLE.

❧

J'habitois autrefois une verte colline ;
Aujourd'hui j'habite un cachot.
J'étois doux dans mon origine,
Aujourd'hui la force est mon lot.
On m'a vû revêtu d'une robe empourprée ;
Je n'ai plus qu'un habit de bois.
Dans mon premier état la nature me crée,
L'art est mon pere l'autrefois :
De ma nouvelle façon d'être
Si je tiens de nouveaux appas,
Mortels, ne vous y fiez pas ;
J'étois innocent, je suis traître.

LE RAISIN, OU LE VIN.

❧

Nous sommes un peuple de freres,
Sans mere la plûpart, & nés de divers peres.
Chargés d'un différent emploi,
Nous parlons différent langage ;

L'un se plaint, l'autre rit, l'un est fou, l'autre
sage ;
L'un superstitieux, l'autre sans foi ni loi.
Nous querellons les Rois sans craindre leur
puissance ;
Nous les flatons sans esperance ;
Et sans lumieres vrais Docteurs,
Vertueux sans vertu, sans malice imposteurs,
Nous sommes à la fois bonne & mauvaise en-
geance.
Nous devenons par divers stratagêmes
Nains ou Géans en demeurant les mêmes ;
Nous sommes nos propres ayeux,
Renaissans de nous mêmes encor plus glorieux.
Jouets des aveugles Mortels,
En opprobre, en honneur au gré de leur caprice,
Tel de nous a reçu l'encens & des autels
Qui périt du dernier supplice.

LES LIVRES.

※

Avec un guide impitoyable
Je parcours les monts chevelus ;
Où je poursuis un monstre aux humains redou-
table ;
C'est aux jeunes taillis que je chasse le plus,
Et souvent j'y vais faire un carnage effroyable
De ces monstres cruels sous mes dents abattus.

LE PEIGNE.

Je fors d'un enfant de la terre;
Je vivois, je mourus fous le fer inhumain.
Après ma mort j'éprouve encore la guerre
Que me font Eole & Vulcain.
Je vais dans peu d'inftans paroître anéantie;
Vaine erreur! mon deftin en eft plus glorieux.
Si la terre de moi reprend une partie,
L'autre va s'envoler aux Cieux.

LA BUCHE.

※

Sans mouvement & fans intelligence
J'exerce cependant un pouvoir enchanteur.
Selon les gens & felon l'occurrence,
J'ai les traits d'un fincere, ou les traits d'un flateur.
Malgré ma groffiere ignorance,
Vous pouvez voir en moi le plus profond Docteur.
Je ne fuis pas le Créateur,
Mais le copifte exact de fa toute puiffance.

LE MIROIR.

※

Quoique de mon métier je fois fort fecourable,
Je m'arme d'un nom redoutable,
Et dès que j'attaque à propos,
Au plus brave guerrier je fais tourner le dos.

LA SERINGUE.

Je ſuis grand ou petit, & ma taille varie,
Et je n'ai cependant ni plus ni moins d'un pié;
Qui m'a, ne fait pas grande envie,
Qui ne m'a pas, fait grand pitié.

LE SOULIER.

Quoique ſœurs nous marchons en des rangs inégaux,
De ſept freres amis nous ſommes la figure.
Interprétes de la natûre,
Nous ſavons exprimer les plaiſirs & les maux.
Le ſignal qui d'abord nous ouvre la barriere,
Sert à nous impoſer les loix
Preſcrites à notre carriere.
Le tems regle le ſceptre en la main de nos Rois,

LES NOTES DE LA MUSIQUE.

J'ai vû, j'en ſuis témoin croyable,
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
Le bandeau ſur les yeux tenter l'aſſaut d'un cœur
Auſſi peu ſenſible qu'aimable.
Bientôt après le front élévé dans les airs,
L'enfant tout fier de ſa victoire,
D'une voix triomphante en célébroit la gloire,
Et ſembloit pour témoin vouloir tout l'univers.
Quel eſt donc cet enfant dont j'admirai l'audace?

Ce n'étoit pas l'Amour ; cela vous embarrasse.

LE RAMONEUR.

Recelant dans mon sein une ardente matiere ;
Je parcours un pays à Morphée engagé ;
Et qui m'y fuit, m'est obligé
De l'avoir bien voulu parcourir la premiere.

LA BASSINOIRE.

Fille de l'art, j'imite la nature ;
Quelquefois de bien loin, quelquefois d'assez près,
Vous qui des ans souffrez l'injure,
Venez à moi, je rajeunis les traits.
Je suis de tout état & prends une figure
Convenable aux emplois que j'ai :
Je sers différemment l'Epée & le Clergé,
Et la magistrature.
Quoique l'on n'ait jamais compté
De mes membres divers le nombreux assemblage,
Plusieurs de mes sœurs ont, je gage,
Là-dessus pleine égalité.

LA PERRUQUE.

Lorsque j'ai servi mon semestre,
S'il ne m'arrive pis, on me met en sequestre ;

Mes ſervices font des ingrats,
Qui, le beſoin paſſé, ne s'en ſouviennent pas.
Comme un Miniſtre hors de place,
D'un oubli dédaigneux j'éprouve la diſgrace:
Mais quand dans mon emploi je ſuis enfin remis,
D'un danger redouté comme la canicule,
Je garantis mon maître & ſes amis.
Grave, plaiſant, ſérieux, ridicule,
J'amuſe les regards de mille objets divers,
Et muet je converſe avec ceux que je ſers.

L'ECRAN.

Je ſuis l'enfant & le Roi de la Terre,
Autrefois j'ai ſervi le maître du Tonnerre;
Mais de mille attributs que j'ai,
Celui-ci peut ſuffire à me faire connoître.
Tant que chez mon Patron je demeure engagé,
Je lui ſuis inutile & dangereux peut-être;
Je ne rends ſervice à mon maître,
Que quand j'en reçois mon congé.

L'OR MONNOYÉ.

Je garde un grand Tréſor, pour qui? je n'en ſais rien:
Mais enfin qui que ce puiſſe être,
Je ne jouirai de mon bien,
Que lorſqu'un autre en ſera maître.

LA PUCELLE.

Je ſuis dans mon total une aſſez laide choſe ;
Mais en revanche auſſi ſi vous me démembrez,
Chaque membre qui me compoſe
En contient que vous aimerez.
Si vous m'ôtez un membre de derriere ;
Le reſte n'eſt qu'un jeu pour vous,
Si vous m'ôtez la tête entiere,
Le reſte eſt fort ſolide & grand ami de tous.
Prenez préciſément mon milieu, je vous offre
Un meuble des plus précieux.
Qui va quelquefois mal, tantôt bien, tantôt mieux ;
Le tout ſelon que va le coffre.
Si vous m'ôtez la tête encor,
Mes autres membres ſont confreres,
Accuſés de rouler ſur l'or,
Tous deux fuyant loin de leurs meres,
Et tous deux voyageant toujours,
Chacun chez même hôteſſe allant finir ſon cours.
Raſſemblez ma queue & ma tête,
Je n'admets que du bon, du meilleur qu'il ſe peut ;
On me recherche, on me fait fête ;
Mais je ſuis rare & ne m'a pas qui veut.
Pour ne rien paſſer ſous ſilence,
Retranchez quatre parts de mon commencement,

Je suis un gage sûr que souvent la prudence
Préfere à la foi du serment.
Vous vous creusez la cervelle, je gage,
Pour deviner tout ce détail ;
Ne vous fatiguez pas & laissez-là l'ouvrage ;
Car pour apretier au juste ce travail,
Perte de tems, pur badinage.

TRIPOTAGE.

Voyageuse de mon métier,
Je parcours la plaine azurée.
L'espece dont je suis peut se glorifier
De toutes les couleurs dont Iris est parée.
Souvent arrêtée en mon cours,
Je tombe en des mains sanguinaires
Qui me forcent encor de prêter mon secours
A l'assassinat de mes peres.
Que de biens, que de maux je procure aux humains!
Ministre du public & celui du mistere,
Je travaille de toutes mains ;
Et sans parler, je sais ne me pas taire.

LA PLUME.

Six pieces composent mon tout ;
Car j'en retranche une inutile.
Peut-être, si c'est votre goût,

De votre chef ai-je affermi l'azile.
Ma premiere piéce de moins,
Je suis pour qui n'a rien un secours favorable.
Otez m'en une encor, je tends pour vos be-
soins
Aux Hôtes des Forets un piége redoutable.
Si l'ortographe ici manque de bons témoins;
Pour le son elle est véritable.
Autre piece de moins, le vainqueur de la nuit
Tous les jours chez moi prend naissance.
Otez-m'en encore une; avec ce qui la suit,
J'appelle, ou j'impose silence.
Allez enfin en certains lieux;
Prononcez fortement ma derniere partie;
Par l'offre d'un breuvage & sain & gracieux;
On y viendra répondre à votre envie.
Cette espece d'Enigme est neuve en bonne foi;
Devinez-la, Lecteur, & pardonnez-la moi.

APPREST.

Pour lier avec moi longue société,
Un habitant d'un rivage écarté,
A traversé des mers l'espace formidable;
Et tandis que brulant d'une flâme durable
Il périt dans mon sein de ses feux tourmenté,
De qui nous réunit, il fait la volupté.
C'est du même élément le pouvoir redoutable;
Qui me donne, qui m'ôte & me rend ma beauté.

Quand

Quand une fois j'ai la tête allumée,
Je fais à mes amis une grande leçon.
Philoſophe muet, je preche à ma façon
Que tout n'eſt ici que fumée.

LA PIPE.

Je tiens table ouverte, où j'invite
Le gourmant & le délicat;
Je rends le monde paraſite;
Et le galant homme & le fat,
Sans diſtinction de mérite,
Mettent chez moi la main au plat.

LA TABATIERE.

En ſept lettres écrite, on me prononce en trois;
J'ai la bouche juſqu'aux oreilles.
Pour les Pauvres & pour les Rois
J'ai des utilités pareilles.
Apprenez de moi qu'aujourd'hui
On ſe mécompte fort en comptant ſur autrui.

L'ECUELLE.

Sur les pas d'un Géant, par ſes courſes fameux
Je meſure ma diligence,
Mais avec cette différence,
Que quand il fait un tour, il m'en faut faire deux.

L'EGUILLE D'UNE MONTRE.

Je ſuis née au milieu des feux,
Pour y paſſer preſque toute ma vie.
Je deviens le tombeau de bien des malheureux
Qu'à ſes plaiſirs le monde ſacrifie.
Quoique de moi l'on faſſe cas,
Je n'occupe jamais qu'une main ſubalterne :
C'eſt pourtant un grand embarras
Que celui de qui me gouverne.

LA POESLE.

De moi dans mon vrai ſens votre corps ſe nourrit ;
Dans un autre ſouvent j'empoiſonne les ames :
Mais dans l'un & dans l'autre également proſcrit,
La prudence ou la faim me fait livrer aux flâmes.

LE POULET.

Quelque ſecours de moi que vous deviez attendre,
Craignez les qui pro quo que quelquefois je fais.
Comptant comme Titus mes jours par mes bienfaits,
Je coûte à l'univers plus de ſang qu'Alexandre.

LA LANCETTE.

Des plantes ou des animaux
Je prends ma premiere origine.
Je recueille un des fruits des chagrins & des maux.
On me confie encor d'autres dépôts,
Dont je cache aux regards la garde clandestine;
Ma conquête est souvent un des premiers exploits
D'un genre de vaillans que l'on n'estime guére,
Et dans certaine Cour que le monde revere,
Je nomme les meres des Rois.

LE MOUCHOIR.

A la candeur qui brille en moi
Se joint le plus noir caractere;
Il n'est rien que je ne tolére,
Mais je suis méchant quand je boi:

LE PAPIER.

Nous sommes deux bonnes servantes;
Sans humeur & sans volonté,
Très-ressemblantes d'un côté,
Mais par l'autre très-différentes.
Au premier tour de main nous vous obéissons,
Bonnes pour le besoin, bonnes pour le dé ice,
Nous ne rendons chacune qu'un service,
Mais cent fois en un jour nous le recommençons.

LA CUILLERE ET LA FOURCHETTE.

Voici quel je suis à peu près.
Debout sur mille pieds je porte cinq cens têtes.
Que de gens me donnent des fêtes,
Pour me mettre en leurs intérêts!
De leur fortune alors je gouverne la roue,
Je mets la honte ou l'honneur sur leur front.
Qu'on me respecte & qu'on me loue,
Puisque j'ai dans mes mains & la gloire & l'affront.

LE PARTERRE DE LA COMEDIE.

Vous pouvez sur mon nom connu de toutes parts,
Interroger la Politique,
L'Architecture, la Musique,
La Chasse même & d'autres Arts.
Je suis sur leur rapport vingt choses différentes:
Mais de peur d'embarras je n'en suis qu'une ici;
Pour les têtes intelligentes
Je me vais peindre en racourci.
Graces aux élémens, graces à l'industrie,
Je deviens de chacun l'ami le plus discret;
Le plus défiant me confie
Ses intérêts & son secret;
Mais je veux de la vigilance.
Si vous me negligez bien souvent je vous perds.
Craignez surtout ma ressemblance,

Elle pourroit vous nuire autant que je vous ſers.

LA CLEF.

J'habite dans les airs ſans uſer de mes aîles;
Il eſt d'importantes nouvelles
Dont c'eſt à moi de décider;
Qu'on vienne me les demander;
Je rends, quoique ſans voix, des réponſes fidelles;
Mais pour m'entendre il faut me regarder.

LE COCQ, LA GIROUETTE.

Très-rarement je reſſemble à mon pere,
Tel qui m'eſt inconnu, trouve en moi mieux qu'un frere,
Tant je parois lui reſſembler.
Il me manque à moi de parler,
Et peut-être à lui de ſe taire.

LE PORTRAIT.



Nous ſoutenons ſans choix les méchans & les bons;
De la ſociété nous ſommes bienfaictrices;
Et cependant ceux que nous ſoutenons
Tournent le dos à nos ſervices.

LES CHAISES.

Qu'on life à l'ordinaire ou qu'on life à rebours,
Je fuis toujours la même chofe;
Le genre humain me doit fes jours,
Quoique de fon trépas je fois auffi la caufe.

E v e.

Mefiguré eft plaine & montagne;
Et fur l'un & l'autre horizon,
Tous mes matériaux croiffent à la campagne,
Pour devenir par l'art le toît d'une maifon,
Mais maifon d'une étrange efpece,
Où loge une immortelle hôteffe,
Qui me fait en toute faifon
Servir à la fierté comme à fa politeffe.
Souvent affujetti fous les plus viles loix,
J'ai pour maître un valet, un ruftre,
Mais en révanche quelquefois,
Tout éclatant d'un nouveau luftre,
Je fais un Prince d'un Bourgeois.

Le Chapeau.

Captive je commande en Reine;
Mais plaignez les fujets dont je fuis fouveraine;
En me faifant, mon pere doit trembler,
La furprife eft fouvent tout le fruit de fa peine;
On a beau m'élever, je n'en fuis pas plus vaine,
J'ignore de quelle nom je me dois appeller;

Qu'on le demande à ma Maraine.

La Cloche.

LOGOGRIFE.

Nous sommes quatre enfans d'une grande famille,
Et nous avons deux especes de sœurs;
A notre tête est la troisiéme fille,
Et notre aînée a les seconds honneurs.
Celle qui de nous quatre a la taille plus grande,
A la troisiéme place a soumis sa fierté,
Et par distinction, la derniere demande
Un petit ornement sur son chef ajouté.
Nous composons un tout, mettez-vous à sa quête;
Et si vous le trouvez, demandez-le d'abord,
Pour vous guérir du mal de tête
Que vous aura causé peut-être cet effort.

Cafe'.

A mon gré je m'ouvre un passage
Dans le sentier le plus étroit.
Ma tête laisse à chaque endroit
Un sûr témoin de mon voyage;
Depuis le Pâtre jusqu'au Roi,
Tout jouit de mon industrie,
Et pour leur service je lie

Ce qu'ils n'uniroient pas ſans moi.
L'EGUILLE.

Prenez-moi tout entier, j'habite les campagnes,
J'ai pour mes habitans mille chantres divers,
Et ſans y prendre part, je préſide aux concerts
Des Bergers & de leurs compagnes.
Si l'on m'ôte un membre à trois pieds,
Il me reſte deux parts faciles à connoître,
Par l'une que de gens noyés!
Et pour l'autre combien qui s'expoſent à l'être!
L'ORMEAU.

Quand je m'y mets, je fais bien du ravage.
Tel alité d'abord, eſt mort bientôt après;
Pour avertir des maux que je préſage,
Mon nom ſemble fait tout exprès.
Avec un pied de moins je ſuis d'un grand uſage
Pour faire naître alors de ſinceres regrets.
MORTALITÉ.



SUR LE SOMMEIL.

Je m'aſſoupis, mes maux vont s'enfuir loin de moi.
Peut-être en m'endormant vais-je devenir Roi.
Ce plaiſir, direz-vous, ne ſera qu'un vain ſonge,

Le plaisir de la veille est-il moins un mensonge?
Le sommeil & la veille ont un pouvoir pareil
De nous séduire par des fables;
La veille seulement est un plus long sommeil;
Les sentimens sont plus durables.
Si la veille est pour nous un songe douloureux,
Cherchons dans le sommeil une plus douce vie:
Il affranchit l'esclave, il enrichit le gueux;
Tel qui faisoit pitié, devient digne d'envie;
Mais les dons du sommeil cachés à tous les yeux,
Pour comble de bonheur ne sont point d'envieux.

CHANSONS.

De Bacchus célébrons la gloire,
Et ne chantons le vin que pour le mieux goûter.
Nous ne buvons pas pour chanter,
Mais nous chantons pour boire.
Une chanson à table n'a d'appas,
Que par la soif qu'elle réveille;
Bacchus ne veut dans un repas,
Ni de roulades, ni d'éclats,
Qu'en faveur du gosier & non pas de l'oreille.



Autre.

VOus qui voulez des tendres loix,
Ignorer la puiſſance,
De la Belle dont j'ai fait choix,
Evitez la préſence;
Car dès qu'on l'a vûe une fois,
Adieu l'indifférence.

Même dans l'arriere ſaiſon
Pour elle on ſeroit tendre;
Et loin qu'à force de raiſon
L'on puiſſe s'en défendre,
Plus on en a, plus on eſt prompt
A s'y laiſſer ſurprendre.

Son teint a l'éclat d'une fleur
Qui ne vient que d'éclore;
Pour l'eſprit, elle a du meilleur,
Et qui l'entend, l'adore.
Si de plus on cherche un bon cœur,
C'eſt ce qu'on trouve encore.

Enfin elle a tout ce qu'il faut,
Pour vaincre un cœur rebelle.
Qui la verra, dira bientôt
Que l'éloge eſt fidelle.
Je ne lui connois qu'un défaut;
C'eſt d'être trop cruelle.

Ce n'eſt pourtant pas que ſon cœur
Soit exempt de tendreſſe ;
Mais c'eſt que contre ſon ardeur
Elle combat ſans ceſſe ;
Et ce n'eſt pas de ſon humeur
Que lui vient ſa ſageſſe.



Autre.

CE Serin, belle Iris, que vous teniez en cage,
S'eſt envolé dans d'autres lieux.
L'ingrat étoit l'objet de vos plus tendres vœux ;
Mon cœur étoit jaloux de ſon doux eſclavage.
Si comme lui j'étois heureux,
Je ne ſerois pas ſi volage.



Autre.

NOn, ne nous flattons point du pouvoir de nos charmes ;
Ces attraits qui nous font aimer,
Sont bien ſouvent la ſource de nos larmes.
Envain de tous ſes traits l'Amour veut nous armer ;
Malgré nous quelquefois un cœur nous rend les armes,

Et nous manquons celui que nous voulions
charmer.



Autre.

EN vain Iris eſt toujours plus cruelle,
D'un feu toujours nouveau je me ſens enflamer.
Je ne puis me faire aimer d'elle,
Ni me défendre de l'aimer.
Le cœur le plus ſauvage à ſes yeux devient
tendre;
Ne peut-elle l'être à ſon tour?
Dieux, qui fîtes ſes yeux pour inſpirer l'Amour,
Avez-vous fait ſon cœur pour s'en défendre?

LES PEUPLES ELEMENTAIRES.

FABLE.

NOus nous croyons dans l'Univers
La ſeule eſpece qui raiſonne.
Point du tout. Le feu, l'onde & la terre, & les
airs,
Logent encor mainte honnête perſonne;

Tenant beaucoup de l'humain animal,
Raiſonnant comme nous, tantôt bien, tantôt
mal.
Les flots ont leurs Ondins, & la terre a ſes
Gnomes;
Silphes habitent l'air, Salamandres le feu;
Et ces Meſſieurs ſe font un jeu
De s'allier quelquefois chez les hommes.
Un jour quatre d'entr'eux qui, je ne ſçai comment,
S'étoient rencontrés en voyage,
Diſputoient ſur leur agrément.
Chacun croyoit avoir l'art de plaire en partage;
Croyoit l'avoir éminemment;
Car par tout, comme on ſait, l'amour propre
eſt d'uſage;
Et c'eſt le commun élément.
La diſpute déja s'échauffoit entr'eux quatre;
Déja l'Ondin faiſoit le dédaigneux,
Le Silphe, le railleur; le Gnome, le hargneux;
Et l'ardent Salamandre étoit prêt à ſe battre.
Çà, dit le Silphe ſans couroux,
Je ſçai le vrai moyen de nous accorder tous.
Près des femmes allons faire eſſai de nos charmes;
C'eſt à leurs yeux à nous juger.
Qui leur plaira le moins, rendra les armes
A qui ſaura le mieux les engager.
L'accord fait d'une voix commune;

Chacun, tout de ce pas, s'en va chercher
fortune.
Voilà déja Narcisse Ondin
Habitué près d'une belle,
Augmentant sa cour d'un blondin;
Qui fit d'abord trembler pour elle.
Jusques-là nul soin, nulle ardeur
N'avoient pû triompher de son indifférence;
L'Ondin ne lui donnoit même la préférence,
Qu'à cause de cette froideur.
Il laisse-là le discours ordinaire;
Ne lui parla d'amour, ni de beauté;
Ne sembloit pas avoir dessein de plaire:
Discours indifférens, pure civilité.
S'il louoit son Iris, c'étoit de sa fierté.
C'est bien fait, disoit-il, de n'avoir point
d'affaire.
La belle rougissoit de l'éloge insultant.
Quel outrage, se disoit-elle!
Quand tout se plaint de ma fierté cruelle;
Lui seul me fait l'affront d'en paroître content.
Est-ce donc qu'à ses yeux je ne serois point belle,
La pauvre Iris rêvant, ne rêvant qu'à cela,
Aime de pur dépit; pour l'honneur de ses char-
mes,
Veut forcer l'insensible à lui rendre les armes;
Travaille à le toucher, tant qu'enfin la voilà,
Qui lui fait les doux yeux, qui languit, qui
soupire,

Qui près de lui ne peut cacher ſon feu,
& ſe ſent amenée à force de martire,
Juſqu'à la honte de l'aveu.
Or jugez ſi l'Ondin croyoit avoir beau jeu.
Le Silphe d'autre part s'en va conter fleurettes,
Promet d'un air leger d'éternelles ardeurs ;
A droit, à gauche effleure mille cœurs ;
Fait partout moiſſon d'amourettes.
De ſon côté le Gnome uſant d'autres reſſorts,
Ne demeure pas ſans conquête ;
Les mines ſont ſes coffres forts :
Pour déclaration, il répand les tréſors ;
Chaque viſite eſt un don, une fête :
Les Diamans voloient, gages de ſes tranſports.
A maintes Danaés il fit tourner la tête.
Il eſt bon d'avertir ici
Que je conte une antique hiſtoire ;
Sur le rapport n'allez pas croire,
Que je parle de ce tems-ci.
Reſte le Salamandre. Il ſemble
Qu'il aura peine à vaincre ; il a pour tout talent
Le don d'aimer ; il ne raſſemble
Tréſors ni beaux diſcours : mais d'un regard brulant,
Il en dit plus que vingt Romans enſemble :
Genre d'éloquence excellent.
Une Ariane déſolée,

Ceci s'applique au mariage;
Que l'époux soit amant, l'épouse sera sage.

SONNETS.

DE l'éternelle main j'admire les ouvrages:
Dans ce vaste Univers tout l'exprime à nos yeux:
Les prodiges divers de la terre & des cieux
Pour l'Etre tout-puissant reclament nos hommages.

Entre les feux du ciel, ces brillantes images,
Il s'est fait du Soleil un trône glorieux,
D'où ses decrets divins embrassant tous les lieux
Répandent la rosée & forment les orages.

Il a peuplé les eaux, les campagnes, les airs.
La neige, les glaçons, la foudre & les éclairs,
Tout reconnoît sa voix, tout suit sa loi suprême.

Chefs-d'œuvre que le monde renferme dans son sein,
Vous annoncez à l'homme un pouvoir souverain,
Et n'êtes rien encor au prix de l'homme même.

Savans, qui prétendez, pour sonder la nature,
D'un œil audacieux, embrasser l'Univers;

Qui pour en pénétrer les loix & la ſtructure ;
Interrogez les cieux, & la terre, & les mers.

Vous, Poëtes, nourris de fable & d'impoſture,
Frivoles créateurs de phantômes divers,
Et qui croyez paroître à la race future
Tels qu'Ampbion à Thébe, ou qu'Orphée aux Enfers.

Compilateurs zélés de l'hiſtoire du monde,
Qui voulez que ſur tout chaque âge vous réponde ;
Qu'a produit juſqu'ici cette vaine fureur !

De cet amas de faits, de mots, & de ſyſtêmes ;
Vous n'avez recueilli que l'orgueil & l'erreur.
Je vous mépriſe plus que les ignorans mêmes.

Dans les pleurs & les cris recevoir la naiſſance,
Pour être des beſoins l'eſclave malheureux ;
Sous les biſarres loix de maîtres rigoureux,
Traîner dans la contrainte une imbécile enfance.

Avide de ſavoir, languir dans l'ignorance ;
De plaiſirs fugitifs follement amoureux,
N'en recueillir jamais qu'un ennui douloureux;

Payer d'un long regret une courte eſperance.

Voir avec la vieilleſſe arriver à grands pas,
Les maux avant-coureurs d'un funeſte trépas;
Longtems avant la mort en ſoutenir l'image.

Enfin en gémiſſant, mourir comme on eſt né.
N'eſt-ce que pour ſubir ce ſort infortuné,
Que le ciel auroit fait ſon plus parfait ouvrage?

Dans ce jour de vengeance où la nature entiere,
Touchant avec frayeur à ſes derniers momens,
Verra des feux du Ciel s'éteindre la lumiere,
Et du monde briſé crouler les fondemens.

La voix du Tout-puiſſant ranimant la pouſſiere,
Raſſemblera les morts du ſein des monumens;
Il ouvrira ce livre, effroyable matiere
D'inflexibles arrêts & d'affreux chatimens.

Et comment ſoutenir ce tribunal ſuprême,
Où devant les regards de la Juſtice même,
A peine le plus juſte eſt digne de faveur?

Tout m'y doit annoncer la rigueur de mon Juge;
Mais j'y dois voir auſſi la Croix de mon Sauveur;
Et j'en fais aujourd'hui mon éternel refuge.

Difciples orgueilleux de fubtiles écoles ;
Qui de l'œuvre de Dieu fondant l'obfcurité,
Mefurez fa puiffance & notre liberté
Sur vos dogmes douteux érigés en fymboles.

De l'Epoufe de Chrift écoutez les paroles.
C'eft à fes regards feuls que luit la vérité.
Adorez & croyez avec fimplicité ;
Craignez de la raifon les réponfes frivoles.

Le cœur humain eft libre, & Dieu feul eft puiffant.
L'homme coupable ou jufte, ou refifte ou confent ;
Mais du foufle divin il ignore la trace.

Pourquoi multiplier des traités fuperflus ?
En la définiffant attire-t'on la grace ?
Demandez-la fans ceffe, & n'en difputez plus.



AVERTISSEMENT.

LEs Bouts-rimés revinrent à la mode il y a trente à quarante ans. On peut voir les Mercures de l'Abbé BUCHET *qui en sont pleins, & où l'on en trouve de très-heureux; il naît toujours du plaisir d'une grande difficulté surmontée. L'Abbé* BUCHET *étoit des amis de M. de la Motte, & il l'invita à remplir quelques-uns de ces Bouts-rimés. M. de la Motte le fit d'autant plus volontiers, qu'outre sa complaisance naturelle, personne n'eut jamais plus d'émulation que lui. De-là ses Ouvrages en toutes sortes de genre. Peut-être qu'il eut trop de cette* émulation, *& qu'elle le fit quelquefois sortir de la sphere de ses talens, quoique fort étendue; mais il en eut sans un vice qui y est presque toujours joint, sans envie. Combien d'autres ont de l'envie sans émulation.*

M. de la Motte ne se contenta pas de remplir plusieurs des Rimes que d'autres avoient proposées; il en proposa lui-même, & en particulier les suivantes.

Voilà
Isabelle
La
Belle.
Déja
Etincelle
Sa
Prunelle;
Offre
Coffre
Plein.
Pucelle
Soudain
Chancelle.

Ces Rimes ont ceci de singulier, que; comme on s'en est déja apperçu sans doute, lûes de suite, elles forment un sens suivi, & voilà encore une assez grande difficulté vaincue. Méprisable victoire, dira-t'on! Et on aura raison en un sens. Cependant ce ne sont pas ceux qui auroient plus de droit de le dire, qui le diront le plus, & surtout plus dédaigneusement.

SONNETS

EN BOUTS-RIMÉS.

VEut-on savoir les loix du Sonnet? les *voilà*.
Il célébre un héros, ou bien une *Isabelle*.
Deux quatrains, deux Tercets; qu'on se repose *là*;
Que le sujet soit un, que la rime soit *belle*.

Il faut dès le début qu'il attache *déja*,
Et que jusqu'à la fin le génie *étincelle*.
Que tout y soit raison; jadis on s'en pas *sa*;
Mais Phœbus la chérit ainsi que sa *prunelle*.

Partout dans un beau choix que la nature s' *offre*,
Que jamais un mot bas, tel que Cuisine ou *Coffre*,
N'avilisse le vers majestueux & *plein*.

Le Lecteur chaste y veut une Muse *pucelle*.
Enfin qu'aux derniers vers brille un éclat *soudain*;

Sans ce vain jeu de mots où le
bon ſens *chancelle.*

Autre ſur les mêmes Rimes.

AH dans quel danger vous *voilà !*
On vous tente, jeune *Iſabelle.*
Fuyez ; ne demeurez pas *là ;*
L'or eſt ennemi d'une *Belle.*

Mais quoi ! de ce métail, *déja*
La ſoif en vos yeux *étincelle.*
Cette pudeur qui me bleſ *ſa ,*
Diſparoît de votre *prunelle.*

De mon cœur vous refuſiez l' *offre ;*
Mais dès qu'on vous préſente un *Coffre ,*
Et que vous l'imaginez *plein,*

Deja vous n'êtes plus *pucelle ;*
Car douter, vaut aveu *ſoudain*
L'honneur tombe dès qu'il *chancelle.*

Autre ſur les mêmes Rimes.

ÉNIGME.

POurriez-vous deviner l'E-
nigme que *voilà.*

J'honore

J'honore Jupiter ou bien quel-
 qu' *Isabelle.*
Le degré de l'amour se mesure
 par *là;*
On m'obtient d'autant plus
 qu'on est & jeune & *belle.*

Vous pourriez me nommer,
 je me suis peint *déja;*
De syllabes j'en ai tout autant
 qu' *étincelle.*
J'enferme encore trois mots, en
 me retranchant *Sa,*
Pourvû qu'à part chacun frap-
 pe votre *prunelle.*

L'un d'eux dans la surprise ou
 dans la douleur *s'offre.*
Je dirai le second, ou du vuide
 d'un *Coffre,*
Ou d'un mets dégoutant, ou
 d'un verre d'eau *plein.*

Le troisiéme démontre. Ainsi
 qu'une *Pucelle,*
Seul il ne sert de rien. Mariez-
 le ; *soudain*
Sur son utilité personne ne *chancelle.*

Autre sur les mêmes Rimes.

LA Motte avant le tems où son œil se *voila*,
Vit la Trape ; & bientôt sur cheval *isabelle*,
Il revint, fit des vers qu'on mit en ami- *la*.
Aux satiriques traits c'étoit là donner *belle*.

Odes, puis Illiade, & par son art *déja*
Le feu du Chantre Grec n'est plus qu'une *étincelle*.
Il eût plû, quand vivoit pere Emmanuel *sa* ;
Mais son vin aujourd'hui n'est que jus de *prunelle*.

Mais quels honneurs sont dûs aux Fables qu'il nous *offre* ?
Près La Fontaine, Houdar n'est bon qu'à mettre au *Coffre*,
Sombre planette auprès de la Lune en son *plein*.

Enfin a-t'il passé l'Auteur de la *Pucelle* ?

Eh comment en porter un jugement *soudain?*
Entre de tels rivaux Phœbus même *chancelle.*

Autre sur les mêmes Rimes.

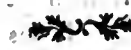
SI vous me demandez qui j'aime; le *voilà.*
De ce divin objet le nom est *Isabelle;*
Elle compte d'ayeux mille ans & par de- *là;*
C'est peu qu'être si noble, elle est encore plus *belle.*

Sur son sein ravissant globes naissent *déja;*
Aussi bien que ses yeux son esprit *étincelle;*
Elle grasseye un peu, pour *cha* prononce *sa;*
Et sa bouche mignarde ôte l'*R* à *prunelle.*

Il n'est point d'agrément que sa personne n' *offre;*
Pour elle le Mogol voudroit vuider son *Coffre,*

D'elle ſeule un Sultan croiroit ſon férail *plein.*

Mais pour peindre d'un trait la charmante *Pucelle,*
Elle marche, elle parle, elle rit, & *ſoudain*
Succombent tous les cœurs, ſans que le ſien *chancelle.*



Autre ſur les mêmes rimes.

HISTOIRE

D'un jeune homme arrivant à Paris.

J'Ai voulu voir Paris, à la fin m'y *voilà ;*
Mais au diable la Ville & ſurtout *Iſabelle.*
Eh pourquoi m'aviſer de ce voyage *là ?*
J'entre à peine ; je ſuis acoſté par la *Belle ;*

Quelle fortune, dis-je ! Eh quoi ! je plais *déja ?*
On diroit que l'Amour dans ses yeux *étincelle.*
Elle suivit mes pas, me parla ; me pres *sa ;*
Et surtout de son mieux joua de la *prunelle.*

De son Appartement la Belle me fit *offre.*
Charmé de mon bonheur, j'y fais porter mon *Coffre.*
Bientôt à mes dépens on m'y régale en *plein.*

J'en sors enfin, chassé par la fausse *pucelle ;*
Et de-là chez Petit * je m'en allai *soudain,*
Reparer à crédit ma santé qui *chancelle.*



* Fameux Chirurgien.

LE SOUFLEUR.

ENtre tous les ſecrets qu'enſeigne la *cabale*,
J'en cherche un qui mettroit l'Univers ſous *tribut*.
Qu'importe en le cherchant que tout mon or *s'exhale*,
Pourvû que ma ruine enfante mon *ſalut*.

Après tous les détours du chimique *Dédale*,
Le grand œuvre paroît, on arrive à ſon *but*;
Le cuivre devient or; un moment *d'intervalle*,
Un Ange lumineux transforme *Belzebuth*.

Ce prodige eſt traité d'inſenſé *paradoxe*;
Salomon le tenoit plus ſûr que *l'Equinoxe*.
J'ai pour un lot pareil pris même *numero*.

J'aſſiége la fortune & la prends à la *ſape*;
J'aurai du premier coup le revenu d'un *Pape*.
Chaque jour à mon chiffre ajoutera *zero*.

Autre Sonnet sur les mêmes Rimes.

LE Christ est au tombeau, Deicide *cabale*.
Votre implacable envie exigea ce *tribut*;
Mais tandis que des Juifs le vain orgueil *s'exhale*;
Tremblez! Tout mort qu'il est, lui-même est son *salut*.
Le sépulchre pour nous est un étroit *Dedale*;
Lui seul en fait l'issue, & le Ciel est son *but*.
A peine de trois jours souffre-t'il *l'intervalle*.
Ce Mort ressuscité terrasse *Belzebut*.

Vous, Apôtres, allez prêcher ce *paradoxe*.
Prêchez; vous allez voir en moins d'un *Equinoxe*,
Des plus fermes croyans grossir le *numero*.

L'Idole va tomber; ce prodige le *sape*.
L'Univers éclairé, réuni sous le *Pape*;
Va voir que jusques-là ses Dieux étoient *zero*.

Autre sur les mêmes Rimes & le même sujet.

OUi, oui, quoiqu'en ait dit l'hébraïque *cabale*,
Le Meſſie à ſon pere a payé ſon *tribut*.
Sur la Croix immolé, ſa vie enfin *s'exhale ;*
L'Homme-Dieu de ſon ſang ſcelle notre *ſalut*.

La Loi juſques à lui, n'eſt qu'un ſombre *Dédale*,
Lui ſeul en eſt le fil, & la fin & le *but*.
Son regne a terminé le funeſte *intervale*,
Où régnerent ces Dieux qu'enfanta *Belzébut*.

Tout cœur doit adorer ce divin *paradoxe*.
Juge du monde après le dernier *Equinoxe*,
Le Chriſt de ſes Elus garde le *numero*.

Quel doute ſur ce point qu'*Houtteville* ne *ſape ?*
Croyons-en ſur le reſte, & l'Egliſe, & le *Pape ;*
Les vertus ſans la foi ne ſeroient que *zero*.

Autre sur les mêmes Rimes.

AUteurs du tems passé, l'érudite *cabale*
Nous impose pour vous un injuste *tribut.*
Faut-il que pour vous seul tout notre encens *s'exhale ?*
Hors de ce culte outré n'est-il point de *salut ?*

L'esprit s'égare-t'il dans son son propre *Dédale,*
Si l'Imitation n'est son unique *but ?*
Quoi ! de quelque mille ans le leger *intervale,*
Nous auroit-il joué ce tour de *Belzébut ?*

Et pourquoi se prêter à ce vain *paradoxe ?*
Terre, arbres, animaux, Ciel, solstice, *Equinoxe,*
Rien n'a changé, tout reste au même *numero.*

L'esprit est donc le seul que le préjugé *sape ?*
De la Femme Docteur * qui veut trancher du *Pape,*
Calculons les raisons; le total est *zero.*

* Madame Dacier.

Autre sur les mêmes Rimes.

CHers Caffés, contre vous c'est à tort qu'on *cabale.*
A la cérémonie on paye ailleurs *tribut ;*
Partout la politesse en complimens *s'exhale,*
Seuls de la liberté vous êtes le *salut.*

La conversation, agréable *Dédale,*
Y traite cent sujets sans méthode & sans *but.*
Propos interrompu regne sans *intervale ;*
L'un y parle de Dieu, l'autre de *Belzébuth.*

A cette table éclôt le hardi *Paradoxe.*
Là, l'exact Astronome explique *l'Equinoxe ;*
Ici l'Agioteur parle de *numero.*

Point d'ouvrage d'esprit que le Censeur ne *sape,*
Gazette, Edit du Roi, Bref ou Bulle du *Pape.*
Tout fait passer le tems: pour le profit? *zero.*

Autre Sonnet en Bouts-rimés.

LA femme, ceci soit *proverbe ;*
Bride un Sage, comme un *Oison ;*
Il prend des desirs à *foison ,*
Qui croissent comme mauvaise *herbe.*

Puis, plus louangeur que *Malherbe ;*
Près de sa Belle sans *cloison,*
Il se gorge du doux *poison*
Tant & tant, pour mettre un *adverbe.*

Mieux lui vaudroit, vêtu d'un *sac ,*
Conduire jour & nuit un *Bac ;*
Tirer lui-même *la Charue.*

S'il ne s'échauffoit qu'en *Grillon ,*
Passe encore ; mais par sa *bévûe ,*
Il se brule en vrai *Papillon.*

SONNET en Bouts-rimés sur le Mariage du Roi.

Imitation de l'Eglogue de Virgile, sur la naissance du fils de Pollion.

DE Virgile imitons la noble *disparate ,*
En chantant le Dauphin qui
naîtra dans un *an.*

Il promet aux brebis des toisons d' *Ecarlate ;*
Et du bonheur François c'est le vrai *Talisman.*

Il aura pour tribut mainte & mainte *Frégate ,*
Des trésors du Perou , du Mogol, du *Persan.*
Polimnie,entonnez la plus belle *Cantate ,*
Qui porte notre joye au bout de *l'Océan.*

En Orangers, Marie a changé nos *Carottes.*
Aux Destins irrités elle met les *menottes ;*
Et de l'herbe en froment va changer chaque *brin.*

Humains,applaudissez, peuple blanc, peuple *négre.*
La paix bannit la guerre & la disette *maigre ,*
Et Cérès fait un soc de l'armet de *Membrin.*

Vers contre les Vers.

LEs Vers sont un art difficile ;

Mais c'eſt un travail puerile
Dont la ſeule difficulté
Uſurpe ſur l'eſprit les droits de la beauté.
Donnons un noble eſſor à l'aimable nature.
Les Vers la tiennent en priſon;
Et les rimes & la meſure
Sont des chaînes pour la raiſon.

La même Piéce en faveur des Vers, au moyen de quelques additions, par M. DE LA MOTTE lui-même.

LEs Vers ſont un art difficile,
Fait pour plaire & pour émouvoir;
Mais c'eſt un travail puerile
Que d'en décrier le pouvoir.
Oh! que j'ai pitié d'un faux ſage,
Qui ne voit dans les Vers qu'un abus du langage
Dont la ſeule difficulté,
Uſurpe ſur l'eſprit les droits de la beauté!
Donnons un noble eſſor à l'aimable nature.
Pourquoi donc la gêner, dit-on?
Les Vers la tiennent en priſon;
Et les rimes & la meſure
Sont des chaînes pour la raiſon.
Non; quand elle obéit aux vrais fils d'Apollon,
Jamais de ſes liens la raiſon ne murmure:
Sa chaîne même eſt ſa parure.

LETTRE mêlée de vers & de prose à M. de VOLTAIRE, *qui en avoit écrit une pour Madame la Marquise de Rupelmonde à M. le Cardinal* DU BOIS.

VOus écrivez pour RUPELMONDE;
Le Cardinal veut que je vous réponde;
Je vous céde le pas, & votre Dignité
L'emporte sur mon ministere.
De la beauté vous êtes Sécretaire;
Je ne le suis que de l'autorité.

Mais que vous dire pour son Eminence? Je ne sçai pas bien, à vous parler franchement, jusqu'ou s'étend sa procuration.

Irois-je dire à votre Pellerine,
Ce que je sens, & ce que j'imagine;
Que pour elle tout doit sentir.
Peut-être en le sentant lui-même
Ne voudroit-il pas consentir
Que j'allasse écrire qu'il l'aime.
Ils en ont bien par fois, ces Messieurs les Prélats,
De l'amour qu'ils ne disent pas.

Laissons donc cet article à débature entr'eux.

Pour nous il n'en est pas de même;
Et mes vers là-dessus ne sont pas chancelans.

Je suis assuré qu'il vous aime ;
Et j'en réponds sur vos talens.

Il m'aime bien, moi qui vous parle. Pourriez-vous après cela douter de son affection. Au reste vous ambitionnez d'avoir avec lui cet hiver quelques conversations agréables ; mais quoique cela fût fort de son goût, vous pourriez bien n'avoir point satisfaction ; & à moins que vous ne soyez chargé de quelque négociation importante, & qu'il ne s'agisse d'affermir la paix de l'Europe, ou la paix de l'Eglise, je ne vous conseille point de compter sur beaucoup de momens.

On obtient audience aussi-tôt qu'elle importe
A l'Etat, au Gouvernement ;
Mais l'esprit qui ne vient que pour l'amusement,
Se morfond souvent à sa porte.

FRAGMENT d'une Scéne entre un Amant & une Amante.

L'AMANT.

PAr ce feu vif & doux qui sort de tes beaux yeux,

Tu peux bien plus ſur moi que les Rois & les
Dieux.
Leurs loix ne me ſont rien près d'un mot de ta
bouche.
Je fais mes biens, mes maux de tout ce qui te
touche.
Je me plais dans tes fers; je ne ſuis que tes pas;
Ma vie eſt de te voir; je meurs où tu n'es pas.
Non, mon cœur ſans ce bien, ne veut ni ne
peut vivre.
Loin de toi nuit & jour aux larmes je me livre;
Et ſi je n'ai ta foi pour le prix de mon cœur,
Tous les traits de la mort ne me font point de
peur.

L'AMANTE.

C'en eſt fait, je me rends, & mon choix ſuit le
vôtre.
Je ſens que nos deux cœurs ſont trop faits l'un
pour l'autre:
Si vos vœux ſont pour moi, tous les miens ſont
pour vous;
Je vous aime & vous plais; eſt-il un ſort plus
doux?
Que ce jour un ſaint nœud l'un à l'autre nous
lie;
Ce jour ſera pour moi le plus beau de ma vie.

A UN MAGISTRAT

Sur sa convalescence.

L'Injustice & la perfidie
Ont bien fêté ta maladie;
Mais l'innocence & l'équité
Fêtent aujourd'hui ta santé.

Placet au même.

MInistre de Thémis que la sagesse éclaire,
De ses sacrés Arrêts sage dépositaire,
Je cherchois pour ta fête un bouquet à t'offrir.
Thémis m'a dit, quel bouquet veux-tu faire?
Et n'en est-ce pas un pour lui que ton affaire?
Des opprimés à secourir?

EPIGRAMME.

CErtain Prédicateur est si distrait, dit-on,
Que quelquefois il se dépêche
D'envoyer retenir une place au Sermon,
Sans songer que c'est lui qui prêche.

Autre.

IL est ennemi des façons;
En voici la raison, soit dit sans calomnie;

C'est que, si l'on en croit les plus communs
soupçons,
Il fut fait sans cérémonie.



Vers d'un Fils à son Pere.

JE ne vais point parler d'une nouvelle ardeur;
Depuis le jour que je respire,
La Nature au fond de mon cœur
A mis les sentimens que je vais vous écrire.
Vous m'êtes le plus cher & le plus grand des
biens;
A vous plaire, à vous voir je borne mon envie.
Il n'est point de respects plus ardens que les
miens;
Et j'ai moins d'amour pour la vie
Que pour celui dont je la tiens.

DISTIQUE.

LE vrai de l'avenir se lit dans les Prophetes,
Et le faux du passé se voit dans les Poëtes.

RONDEAU IRREGULIER.

SUr le Trône ou dans les Chaumieres,
Dans les ames basses ou fieres,

L'Amour trouve toujours accès;
J'ai moi-même senti ses traits;
Et c'est à quoi je ne m'attendois guéres.
De mon cœur cependant il a fait son Palais;
Il y préside en cent manieres,
Comme les Rois font à peu près
Sur le Trône.
J'ai cet amour pour un corps plein d'attraits,
Pour un esprit plein de lumieres.
Vous pouvez bien, Iris, vous connoître à ces traits;
Et pour vous en donner assurances entieres,
Que ne puis-je vous mettre, au gré de mes souhaits,
Sur le Trône!

EPIGRAMME.

En grondant contre Iris, de parole en parole,
Je la grondai fort, & je fus
Jusques à la traiter de folle.
Fou, toi-même, dit-elle, &, ma foi, je la crus.

Autre.

Dans le premier âge des hommes
L'or ne servoit à rien encor;

Mais il tient lieu de tout dans le ſiécle où nous
ſommes.
Lequel des deux doit-on nommer le ſiécle
d'Or?

CHANSON.

MOn cœur ſe doit aux feux d'une Bergere aimable,
Et je le ſens ravir par une autre beauté.
Ah! Que je me ſens agité!
Amour, tu me vais rendre ingrat ou miſérable.
Au lieu des maux que je prévois,
Que mon bonheur ſeroit extrême;
Si l'amour qu'on a pour moi,
Etoit dans le cœur que j'aime!

Autre.

IL faut aimer tant qu'on a de beaux jours;
Et n'aimer plus quand le bel âge ceſſe.
Sans la jeuneſſe eſt-il d'heureux amours?
Et ſans amour à quoi ſert la jeuneſſe?

Si le plaiſir fuit un cœur amoureux,
On ne ſauroit trop éviter de l'être;
Mais ſi l'Amour fait rendre un cœur heureux,
Ce n'eſt jamais trop tôt qu'il en eſt maître.

Quand de l'Amour on s'est trop défendu ;
Pour le fléchir il en faut beaucoup prendre.
Pour réparer le tems qu'on a perdu,
On ne sauroit bruler d'un feu trop tendre.

LES DEUX MORTS.

On meurt deux fois en ce bas monde :
La premiere, en perdant les faveurs de Venus.
Peu m'importe de la seconde ;
C'est un bien quand on n'aime plus.

VERS à mettre en Musique pour le Roi.

Trompettes, prêtez-nous tout l'éclat de
vos sons ;
Flutes, de vos accords prêtez-nous la tendresse ;
Musettes, mêlez-y la champêtre allégresse ;
Que le Cor même anime nos chansons.
Dans ce jour mémorable,
Faisons cent & cent fois dire à l'Echo charmé,
Vive le Roi le plus aimable,
Vive le Roi le plus aimé.



Différence des Amans & des Epoux;

CHANSON.

CHantons les amours de Jeanne,
Chantons les amours de Jean,
Rien n'eſt ſi charmant que Jeanne;
Rien n'eſt ſi charmant que Jean.
Jean aime Jeanne,
Jeanne aime Jean.
Joli, joli Jean aime Jeanne,
Jeanne, Jeanne aime Jean.

❋

Jean ne fait rien que pour Jeanne;
Et Jeanne fait tout pour Jean;
Jean aime tout avec Jeanne,
Jeanne n'aime rien ſans Jean.
Jean &c.

❋

On n'a qu'à chagriner Jeanne,
Si l'on veut voir pleurer Jean.
Si l'on veut voir rire Jeanne,
On n'a qu'à divertir Jean.
Jean &c.

❋

Jean met la table avec Jeanne;
Jeanne s'y place avec Jean,
Et tout ce que touche Jeanne;
Auſſitôt veut goûter Jean.
Jean &c.

❋

De ſa main l'aimable Jeanne,
Remplit le verre de Jean;
Toujours la taſſe de Jeanne,
S'emplit de la main de Jean.
Jean &c.

Quand vous voyez coucher Jeanne
Auſſitôt ſe couche Jean.
Jean ne dort pas près de Jeanne,
Jeanne veille auprès de Jean.
Jean &c.

Vous voyez ſe lever Jeanne,
Sitôt que ſe leve Jean,
Jean recherche toujours Jeanne,
Jeanne trouve toujours Jean.
Jean &c.

Si toute maîtreſſe eſt Jeanne,
Et ſi tout amant eſt Jean;
La femme eſt une autre Jeanne,
Et l'époux un autre Jean.
Jean &c.

Jean vient donc d'épouſer Jeanne,
Jeanne eſt la femme de Jean,
Jean ne reconnoît plus Jeanne;
Et Jeanne méconnoît Jean.

Jean fuit de Jeanne;
Jeanne de Jean.
Mari, mari, Jean fuit sa femme Jeanne;
Femme, femme, Jeanne fuit son mari Jean.

※

Tout ce qui revient à Jeanne;
Eſt ſûr de déplaire à Jean.
Quand vous verrez rire Jeanne;
Vous entendrez gronder Jean.
Jean &c.

※

Le mets qui ragoute Jeanne;
Souleve le cœur à Jean;
Le lit où va coucher Jeanne;
Ce n'eſt plus le lit de Jean.
Jean &c.

※

Jean ne peut vivre avec Jeanne;
Jeanne ſe meurt avec Jean;
Jean prie Dieu de prendre Jeanne;
Jeanne au Diable donne Jean.
Jean &c.

※

Le jour qu'expirera Jeanne;
Sera le beau jour de Jean;
On ne verra danſer Jeanne
Que ſur la foſſe de Jean.
Jean &c.

Autre.

Autre.

Que chacun boive à ce qu'il aime ;
Rions, chantons & buvons bien.
Pour moi, je bois au bon vin même.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

※

Je ne bois qu'à mon Isabelle ;
Sans qui je ne puis aimer rien ;
Le bon vin ne l'est pas sans elle ;
Voilà mon couplet. Dis le tien.

※

Célébrons mon épouse Hortense ;
Malgré le conjugal lien.
Amis, je bois à son absence :
Voilà mon couplet. Dis le tien.

※

Je ne m'enyvre qu'à la gloire
De Cloris qui fait tout mon bien ;
C'est d'elle que j'appris à boire.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

※

C'est à ma derniere maîtresse ;
Je ne la rappelle pas bien ;
Je n'en choisis que dans l'yvresse ;
Voilà mon couplet. Dis le tien.

※

Tircis m'a prouvé sa tendresse ;

Avec lui, s'il m'aime si bien ;
Je dois craindre plus d'une yvresse.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

Pour moi, dans cette douce guerre ;
L'ami du bon vin est le mien.
Je bois à qui remplit mon verre.
Voilà mon couplet. Dis le tien.

CHANSON

Faite aux Eaux de Forges.

ON dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci,
Et bien mieux choisie.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un Abbé qui n'aime rien
Que le Séminaire ;
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son Breviaire.
Va-t'en voir, &c.

Un Magistrat curieux
De Jurisprudence,

Et qui, devant deux beaux yeux;
Tient bien la balance.
Va-t'en voir, &c.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t'en voir, &c.

Une femme & son époux,
Couple bien fidelle;
Elle le préfere à tous,
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t'en voir, &c.

Un Chanoine dégouté
Du bon jus d'Octobre;
Un Poëte sans vanité,
Un Musicien sobre.
Va-t'en voir, &c.

Un Breton qui ne boit point;
Un Gascon tout bête;
Un Normand franc de tout point.
Un Picard sans tête.
Va t'en voir, &c.

Une femme que le tems
A preſque flêtrie,
Qui voit des appas naiſſans
Sans aucune envie.
Va-t'en voir, &c.

Une Belle qui cherchant
Compagne fidelle,
La choiſit, en la ſachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t'en voir, &c.

Un ſavant Prédicateur,
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pêcheur,
Et craint qu'on le loue.
Va-t'en voir, &c.

Une None de Longchamps,
Belle comme Aſtrée,
Qui brule en courant les champs,
D'être recloîtrée.
Va-t'en voir, &c.

Un Medecin ſans grands mots,
D'un ſavoir extrême,
Qui n'envoie point aux Eaux,
Et guérit lui-même.
Va-t'en voir, &c.

Et pour bénédiction ;
Il nous vient un Moine
Fort dans la tentation,
Comme saint Antoine.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t'en voir s'ils viennent.

REMERCIMENT

A Monsieur * *

LEs bienfaits pour mon cœur sont de sacrés liens,
N * *, & ma reconnoissance
S'affligeoit de mon impuissance,
A me bien acquitter des tiens.
Quoi, m'a dit Apollon, quoi, n'es-tu plus Poëte ?
Crois-tu que les beaux vers ne puissent le flatter ?
Va remonter ta Lyre assez longtems muette ;
Compte sur moi, tu n'as qu'à le chanter.
Et bien, osons encor lutter contre Malherbe.
Généreux Bienfaicteur, pour l'honneur de ton nom,
Je te promets l'Ode la plus superbe ;
J'en ai parole d'Apollon.
Sa parole, il est vrai, moins sûre que la tienne,
N'entraîne pas toujours l'effet.

Je doute encor que l'Ode vienne
Aussi belle qu'il la promet.
En attendant du moins que je monte ma Lyre,
Et que le Dieu seconde mon effort,
Reçois ces vers, fruits du premier transport;
Mon cœur n'a pas voulu, quoique je puisse dire,
Attendre qu'Apollon l'inspire.

ECLIPSE DE SOLEIL.

SONNET.

LE Pere des saisons sur un char de lumiere,
Rassemblant tout l'éclat de l'immortelle Cour,
Fournissoit dans les Cieux sa brillante carriere;
Ses chevaux hennissant, souffloient au loin le jour.

Quand tout à coup des mois l'inégale courriere,
Veut obscurcir sa gloire & regner à son tour.
Entre Phœbus & nous se plaçant toute entiere,
Elle couvre d'horreur le terrestre séjour.

Les Enfers ne sont pas plus tristes & plus sombres;
Les Mortels effrayés se parurent des Ombres;
Le voile de la nuit se déploya dans l'air.

Alors pour dissiper ces funebres allarmes ;
Iris de ses beaux yeux étala tous les charmes.
Qui croira le prodige ? On n'en vit pas plus
clair.

ODE

Sur la mort de Monseigneur le Dauphin, Fils de Louis XIV.

FRance, pleure à jamais les malheurs que
la Parque
A répandus sur nous ;
La cruelle, en frapant le Fils de son Monarque,
Vient de nous frapper tous.

Au midi de ses ans la tombe le renferme ;
Ciel, souverain Pouvoir,
Pourquoi de ses beaux jours as-tu hâté le
terme
Qu'éloignoit notre espoir ?

Mais pardonne du moins la plainte & le mur-
mure
A nos cœurs abbatus.
Trop pardonnable excès ! C'est l'amour qui
mesure
Nos pleurs à ses vertus.



Louis, c'eſt donc envain que ſon ame attendrie
T'appelle à ſon ſecours;
Que plus Pere que Roi, tu veilles à ſa vie,
Au péril de tes jours.

Ton Fils meurt; tu gémis; de ſa mort, de tes larmes
Tout ſe ſent émouvoir;
Et de l'auguſte cœur dont il faiſoit les charmes,
Il fait le déſeſpoir.

Mais la douleur du peuple eſt-elle moins amere?
Que de cris! Que de pleurs!
Prince, dit-il, en toi nous admirions ton pere;
Tu nous aimois; tu meurs!

Nous n'avons dans nos maux que le triſte remede
De louer ſes vertus;
Un douloureux ſilence à nos plaiſirs ſuccéde,
Et le loue encor plus.

O Ciel! Par ſon bonheur remplis notre eſpérance.
Qu'aſſis entre les tiens,
Il aille de tes dons puiſer la récompenſe
Dans la ſource des biens.

DISCOURS

Prononcé Par M. Dufresne, avant la premiere représentation de l'Œdipe de M. de la Motte en 1726.

MESSIEURS,

L'Auteur m'a chargé d'une fonction dont il voudroit que l'usage lui permît de s'acquitter lui-même. Il lui importe de vous prévenir sur la hardiesse qu'il a eue de retoucher un sujet déja traité par le grand Corneille. Il vous supplie de ne le pas soupçonner d'une présomption également odieuse & ridicule. Le seul nom de ce sublime génie, le maître éternel de tous les Poëtes tragiques, réprimeroit dans le plus vain des hommes la folle ambition de l'égaler. Votre admiration lui est acquise à jamais ; vous n'avez pas laissé cependant d'accorder vos suffrages à l'Auteur d'un second Œdipe, * & dont en effet les talens méritoient bien votre accueil. Croyez donc, Messieurs, (c'est une justice que l'Au-

* M. de Voltaire.

teur vous demande) croyez qu'il n'a pas travaillé dans la pensée de faire mieux que les autres. Quelques lueurs de nouveauté ont frappé par hasard son imagination. Il s'y est laissé entraîner dans l'esperance de vous plaire par le nouveau tour ce qui se présentoit à lui ; esperance qui est toujours vive dans la chaleur des premieres idées, mais qui diminue bientôt à mesure qu'on exécute, & qui disparoît presque toute entiere au moment qu'on est prêt de subir votre jugement. Voilà, Messieurs, l'état où se trouve présentement l'Auteur ; il ne sçauroit plus croire qu'il y ait dans toute sa Tragédie un seul endroit digne de vous. Si malheureusement sa crainte l'éclairoit mieux là-dessus que n'avoit fait son espérance, il espere encore éprouver de l'indulgence jusques dans votre censure, & il vous en sera aussi obligé qu'il seroit charmé de vos suffrages si, contre son attente, il vous en paroissoit digne, du moins en quelques endroits.

Pour nous, Messieurs, nous avons à vous prévenir sur la nécessité où nous avons été de donner le rôle de deux jeunes Princes à deux de nos Demoiselles *

C'est une licence que vous avez déja approuvée dans quelques Tragédies, & dans Athalie même. Nous vous prions, moins pour notre intérêt que pour votre propre plaisir, de ne songer qu'aux personnages.

COMPLIMENT.

Pour la clôture du Théâtre de la Comédie Françoise, prononcé par M. DE LA THORILLIERE, pere, qui faisoit les rôles de Valet.

MESSIEURS,

VOus n'attendez pas sans doute que je prenne bien juste le ton d'une harangue. Accoutumé depuis si longtems à tâcher de vous amuser & de vous réjouir, je sens que le sérieux me résiste ; & si je ne soutiens pas bien mon personnage d'Orateur, vous êtes obligés en conscience de me le pardonner. J'ai cependant la meilleure volonté du monde. C'est très-sé-

** Mesdemoiselles Labat & de Seine firent les rôles d'Ethéocle & de Polinice.

rieusement & avec les sentimens les plus vifs de reconnoissance, que je viens au nom de mes camarades & au mien, vous remercier de l'indulgence & de l'approbation que vous nous avez témoignées durant la derniere partie de cette année: Je dis, Messieurs, (& ceci est un vrai tour de harangue,) Je dis durant la derniere partie de cette année; car franchement nous n'avons pas été trop contens de vous durant les six premiers mois. Il sembloit même que le goût du Théâtre fût presqu'éteint. Ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Moliere*, ne vous y attiroient; & nous faisions plus de créanciers, que nous n'attirions de spectateurs : mais pour comble de disgrace; ces spectateurs si clairsemés s'imaginoient que nous nous négligions. Ils s'en prenoient à nous de ce qu'ils ne pouvoient ni pleurer, ni rire à nos Piéces; & ils ne songeoient pas que c'étoit leur faute d'être en si petit nombre, qu'ils ne pouvoient ni nous échauffer, ni s'echauffer eux-mêmes. Oublions tout cela, Messieurs, vous avez trop bien réparé votre désertion : l'abondance ramenée dans l'Etat *, a ranimé le goût des spectacles; on est revenu en foule à nos Re-

* C'étoit le tems du fameux systême.

présentations ; on a admiré plus que jamais les anciennes beautés ; on n'a point chicané les nouvelles ; l'affluence, en un mot, ne s'est point démentie ; & il semble que le Public & nous, nous soyons désormais inséparables. De grace, Messieurs, maintenons cette heureuse correspondance. De votre part, il ne nous faut que de l'indulgence & de l'assiduité ; & de la nôtre, nous nous engageons par un traité solemnel à ne négliger ni soins ni efforts pour mériter de vous plaire. Nous ne croirons jamais en avoir assez fait pour coutenter votre goût ; & nous ne prendrons même votre approbation la plus déclarée que pour un engagement à mieux faire.

Un Singe avec cent tours de passe passe,
Laissoit languir deux ou trois regardans :
Dès que la foule accourut sur la place,
Les mêmes tours devinrent tous plaisans.
Pour vous, Messieurs, ma Fable est-elle
obscure ?
Lure, lure,
La Troupe vous l'expliquera,
Larira.

Autre pour les Comédiens François.

JE suis encore chargé de l'honneur de vous parler au nom de mes Camarades. Je viens vous supplier pour eux de nous continuer vos bontés, & cette indulgence dont nous vous avons remercié tant de fois.

Quant à votre assiduité, Messieurs, c'est à nous à tâcher de la mériter par nos efforts, & en faisant plus que jamais notre unique affaire de vos plaisirs. Nous nous le proposons bien, Messieurs; il ne nous suffira pas de représenter avec l'attention la plus scrupuleuse ces chefs-d'œuvres qui font l'honneur de la scéne, & qui par leur perfection suppléent depuis si longtems à l'agrément de la nouveauté. Nous sçavons aussi que l'agrément de la nouveauté supplée quelquefois à la perfection; & que, même médiocre, elle attire quelquefois plus que le meilleur, répeté trop souvent & trop de fois admiré.

Dans l'impatience de satisfaire votre curiosité, nous nous hâterons d'exposer à votre jugement les Ouvrages qu'on voudra bien nous confier; & quand nous

n'aurons pas le bonheur du ſuccès, nous aurons du moins la conſolation de n'avoir ménagé ni nos ſoins, ni nos veilles pour y parvenir.

Au défaut des nouveautés, Meſſieurs, nous rechercherons entre les anciennes Piéces, celles qui vous ont plû davantage, & nous eſperons que la longue interruption, & le renouvellement de la plûpart des Acteurs, renouvelleront en quelque ſorte les Piéces mêmes.

Nous ſouhaitons qu'entre les nouveaux Acteurs qui vont briguer l'honneur de vos ſuffrages, il s'en trouve qui les enlevent, ou qui promettent du moins aſſez pour vous intéreſſer à leurs progrès. Ceux d'entre nous que vous honorez de plus d'approbation, ſeroient ravis d'être effacés par de meilleurs, & quelque précieuſe que doive leur être l'avantage de vous plaire, ils ſe conſoleroient de devenir moins utiles à vos plaiſirs, pourvû que ce fût par l'augmentation de vos plaiſirs mêmes.

COMPLIMENT

D'Ouverture pour la Comédie Italienne, précédé d'un Dialogue.

ARLEQUIN & CATINE, sa fille.

ARLEQUIN.

Allons, Mademoiselle, courage, il faut franchir le pas.

CATINE.

Quoi, vous voulez que je porte la parole à une Assemblée si respectable! En vérité la Troupe a perdu l'esprit de m'avoir choisie pour une pareille fonction. Ai-je les talens qu'il faudroit?

ARLEQUIN.

Bon, Mademoiselle, il est bien question de talens. Comptez-vous pour rien l'indulgence du Public?

CATINE.

Au contraire je la compte pour tout. Mais encore n'en faut-il pas trop abuser; & s'il ne s'agit que de l'indulgence du Public, que ne faites-vous le compliment vous-même? Vous ne risquez rien: on vous passe jusqu'au galimatias.

ARLEQUIN.

Eh bien, Mademoiselle, on vous en

passera aussi. Quand vous tiendrez un peu de moi, il n'y aura pas grand mal; cela fera honneur à ma femme.

CATINE.

Vous avez beau me rassurer. Je n'ai point de courage.

ARLEQUIN.

Oh vous y voilà pourtant; il n'y a pas moyen de reculer. Je vous laisse.

Au Parterre.

Entre nous, Messieurs, un peu de bonté. Si elle vous ennuie, ne faites semblant de rien: chut.

Catine fait le Compliment.

Eh bien, Messieurs, puisqu'il le faut, je sens que je m'acquitte fort bien d'une partie de ce que je vous dois: je tremble, & cela seul vaut peut-être tous les discours qu'on vous fait en ces occasions.

Vous remercier de votre indulgence, pour ce que nous vous donnons de médiocre; vous demander pardon de ce que nous vous donnons de mauvais; vous promettre un redoublement de zéle & de nouveaux efforts pour vous plaire, voilà presque tout ce que nous avons à vous dire. Cela n'est pas nouveau: mais ce qui est toujours vrai, peut bien se répeter quelquefois. Si nous ne pouvons varier assez les

complimens, nous varions du moins les Orateurs, & les harangues tombées en quenouille, ont du moins le mérite de la nouveauté.

Vous ne vous attendez pas sans doute que je vous parle de théâtre, de comédie, de déclamation; je n'y connois d'autre regle que celle de vous plaire; je tâche de me former d'après vos murmures & vos applaudissemens. Voilà les vrais Maîtres des Auteurs & des Acteurs; & il ne tient pas à vous que les uns & les autres n'arrivent à la perfection.

Pour moi, Messieurs, j'ose vous remercier en mon particulier de ce que je vous dois. Vous m'avez pris sous votre protection dès mon enfance: je béguayois encore, quand j'ai éprouvé vos premieres bontés; & je rougis de n'avoir point fait de plus grands progrès avec de pareils encouragemens.

Mais, Messieurs, continuez-moi votre indulgence. Peut-être à force de zéle, perfectionnerai-je de si foibles talens; trop heureuse si je devenois digne un jour que vous voulussiez bien me reconnoître pour votre ouvrage.

Autre de Clôture, par la même.

MESSIEURS,

UNe témérité heureuse en attire souvent une nouvelle ; mais malheureusement un premier succès n'en garantit pas un second.

Je crains, en vous remerciant aujourd'hui au nom de mes Camarades, de ne vous pas trouver aussi favorables que vous me l'avez été à l'ouverture du Théâtre. Vous crûtes sans doute devoir faire grace à mon âge ; mais peut-être exigez-vous aujourd'hui plus de progrès que je n'en ai pu faire. Soyez du moins convaincus, Messieurs, que ce n'est faute ni d'attention, ni de travail ; & que je serois déja digne de vous, s'il suffisoit de ne pas perdre un moment pour le devenir.

Ainsi (je vous l'avoue franchement) j'ai eu recours aux conseils pour un emploi qui passe mes forces. Le respect que je vous dois, me défendoit de m'en fier à moi-même ; bien d'autres sont aussi prudens, qui ne sont pas aussi sincéres.

Mais, Messieurs, quelques secours

que j'euffe reçûs, comment vous remercier dignement de toute l'approbation, permettez-moi de nommer ainfi l'indulgence dont vous nous avez honorés cette année ; vous avez reçû favorablement presque toutes nos nouveautés ; vous en avez dissimulé les défauts, pour ne paroître sensibles qu'aux endroits heureux ; vous avez fait éclatter vos suffrages ; & vous n'avez rien condamné que par votre silence. Continuez, Messieurs, j'ose vous le dire, pour votre propre intérêt ; & ne craignez point de gâter les Auteurs par trop de facilité ; c'est assez de votre silence pour les avertir de leurs fautes ; ils sont assez honteux de sentir qu'ils vous ennuient ; un chagrin plus marqué les décourage, & vous prive de leurs progrès.

Il ne seroit pas juste de nous oublier nous-mêmes. J'ose vous demander la même indulgence pour les Acteurs, & surtout pour moi à qui elle est si nécessaire. Il faut que vous nous aidiez par vos bontés à vaincre cette timidité naturelle qui resserre les talens. Nous avons besoin de quelque confiance pour vous plaire ; sans cela, Messieurs, aurois-je osé entreprendre avec toute la foiblesse que mon

âge rend excusable, ces rôles que vous avez vûs si souvent dans leur perfection, & toujours embellis par les graces & les finesses d'une Actrice qui paroît plûtôt devenir ce qu'elle représente, que l'imiter. *

Non, Messieurs, je n'oublierai jamais avec quelle bonté vous vous êtes prêtés à mes essais; & que ne puis-je pour vos plaisirs & pour ma gloire, égaler un jour mes progrès à ma reconnoissance!

Autre commencement pour le Compliment précédent.

MESSIEURS,

L'Injustice des hommes qui gardent pour eux tous les honneurs, & qui ne laissent guéres à notre sexe que ce qu'ils dédaignent, nous a privées longtems de l'honneur de vous haranguer. Ce Théâtre est le seul où les femmes se soient affranchies de cet usage tyrannique. Comme nous partageons avec ces Messieurs l'honneur de vous amuser, nous avons cru devoir aussi bien qu'eux, vous remercier de vos bontés: nous en avons même

* Mademoiselle Silvia.

plus de raiſon. Vous nous pardonnez plus de fautes ; vous nous applaudiſſez plus volontiers ; & le Parterre François fait ſentir la galanterie de la Nation, juſques dans l'indulgence qu'il a pour les Actrices. Perſonne ne l'a tant éprouvé que moi ; & à titre de reconnoiſſance, je pourrois prétendre à être l'Orateur perpétuel de la Troupe. Je ſais pourtant que je n'ai aucun des talens qu'il faudroit pour m'en bien acquitter. Ainſi je vous l'avoue, &c. p. 259.

FIN





